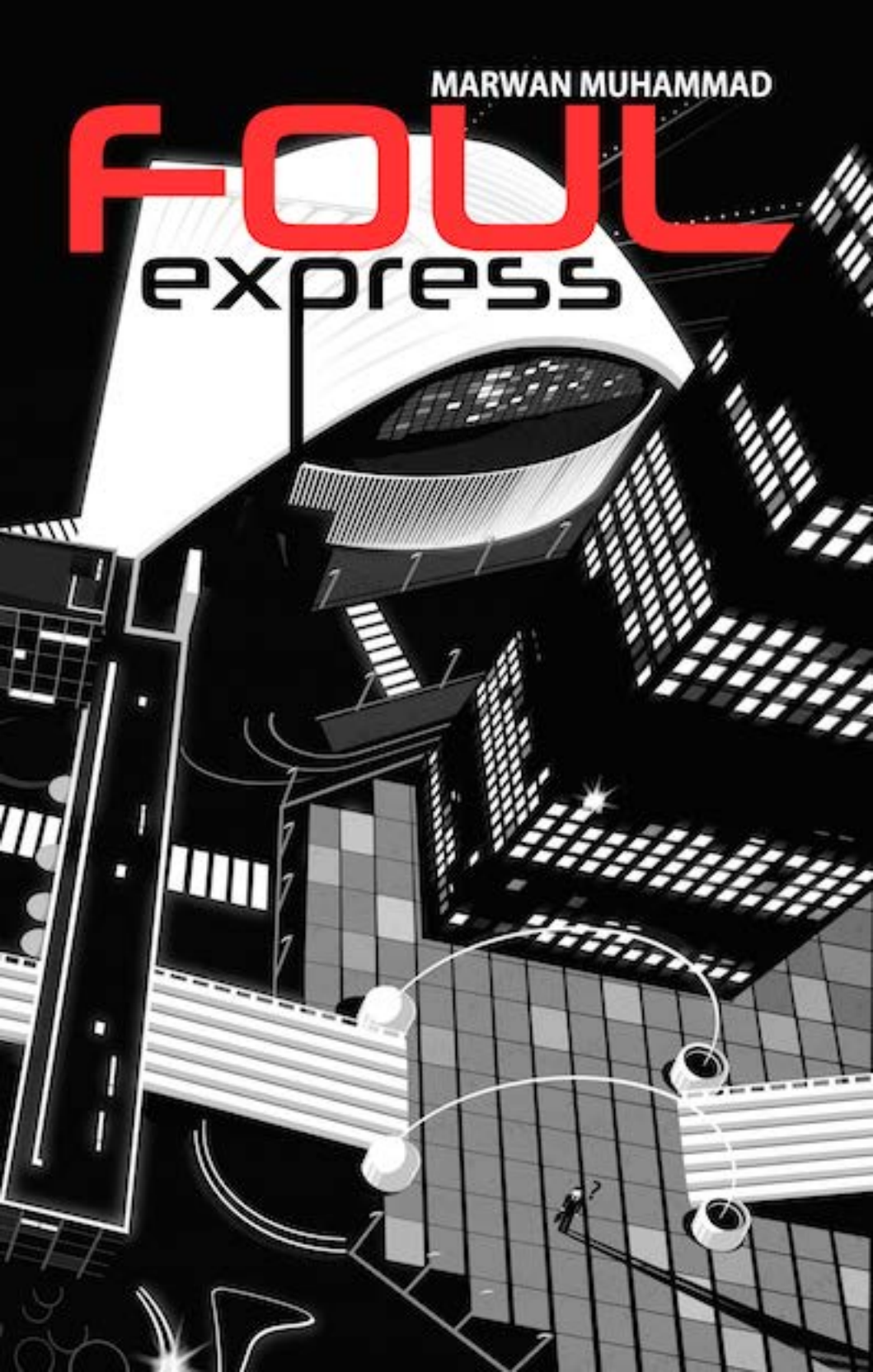
MARWAN MUHAMMAD

FOUL express



Foul Express

Marwan Muhammad

Editions Sentinelles 2014

TABLE DES MATIERES

PARTIE I **7**

EPISODE 1 – Commencement en marche arrière… 9
EPISODE 2 – Day one 16
EPISODE 3 – La camera tourne 22
EPISODE 4 – La dette 27
EPISODE 5 – Les mots sont importants – Partie 1 31
EPISODE 6 – La Défense 911 35
EPISODE 7 – La Vérité fera de vous des hommes libres 39
EPISODE 8 – Africa 44
EPISODE 9 – Fouldorak et la révolution industrielle 51

PARTIE II **59**

EPISODE 10 – Poussière d'or 60
EPISODE 11 – La tension monte d'un cran 66
EPISODE 12 – Déclic 73
EPISODE 13 – Quand les caissières s'endorment… 79
EPISODE 14 – Les mots sont importants – Partie 2 85
EPISODE 15 – Quand la Pensée Plouc vaincra 91
EPISODE 16 – Solde de tout compte 102
EPISODE 17 – En Quarantaine 107

PARTIE III **115**

EPISODE 18 – L'Effet papillon 116
EPISODE 19 – L'enfant seul… 123
EPISODE 20 – La Vérité sort de la bouche des menteurs 135
EPISODE 21 –
24h dans la peau d'un assassin économique 152
EPISODE 22 – La Fin de ce monde… 165

Bonus - #BetterTomorrowz 174

Epilogue – Douce lumière 181
Notes 185

PARTIE I

EPISODE 1 | Commencement en marche arrière…

Paris, 25 septembre 2006… dans l'un des open spaces de la banque locale du monde (dixit la pub)…

Je viens de rendre ma démission à Marie-Laure, par e-mail, sans que l'on ne s'adresse un mot, ni d'ailleurs qu'elle ne me réponde, au travers de la bulle vitrée dans laquelle elle se trouve, et qui la sépare de nous. Froissé au fond de mon tiroir, un vieux CV sert de marque-page à un bouquin d'économie insipide : « *Le secteur bancaire et la politique monétaire* » publié aux presses de l'OCDE en 1985.

Dans la société où je vis, un CV est semblable à une demande de visa. On essaie de montrer patte blanche à l'employeur, en espérant qu'il finisse par nous accorder une carte de résidence. Mon CV contient toutes les informations jugées utiles à mon sujet : Marwan, né en 1978, ingénieur en mathématiques financières, diplômé en 2003, expérience en finance de marché…

A l'instant où j'écris ces lignes, beaucoup de questions me viennent en tête, des plus futiles aux plus importantes : Est-ce que j'ai pris la bonne décision ? Est-ce que je dois le dire à mes parents ? Comment vont-ils le prendre ? Est-ce que j'arriverai à faire face à toutes les dépenses de la maison quand les sous que nous avons mis de côté, mon épouse et moi, auront été épuisés ? Est-ce que je vais retrouver un autre boulot et, si oui, lequel ? Qu'est-ce que j'ai envie de faire de ma vie ? Comment savoir à l'avance que je ne me lasserai pas de mon futur job ? Pour quoi suis-je vraiment doué ?

La seule certitude que j'ai quant à mon futur ex-job, c'est qu'il ne me plaît pas et que ma future ex-responsable ne me plaît pas plus (je ne parle bien sûr pas de son physique). Pour cette raison,

et compte tenu de ma difficulté à faire des compromis sans avoir le sentiment d'être dans la compromission, démissionner était l'option la plus raisonnable, pour peu qu'il puisse être raisonnable de démissionner juste parce que l'on n'aime plus son travail.

J'ai parfois l'impression que nous sommes une infime minorité à questionner l'utilité de ce que nous faisons. Quand je vois l'assurance avec laquelle les employés de La Défense se rendent sur leur lieu de détention quotidienne, je les trouve animés d'une volonté que je suis incapable de saisir. Le pas cadencé et décidé du travailleur ponctuel est quelque chose qui défie ma compréhension. De mon côté, cela fait maintenant quelques années que je me pose la même question chaque matin en arrivant au bureau :

Pourquoi ?

J'ai depuis trouvé quelques réponses pratiques à cette question, mais aucune ne me satisfait encore vraiment :

1) Parce que.

2) Parce qu'il faut bien trouver un moyen de subsistance, une source d'argent qui va nous permettre de payer nos dépenses courantes, les paires de baskets, les vacances, la voiture et un tas d'autres choses dont je ne questionne pas (encore) l'utilité. Autant donc trouver le travail qui va maximiser le budget de subsistance, sous contrainte d'adéquation entre la mission et les compétences de chacun, et sous l'hypothèse que chacun utilise ses compétences pour son travail – une hypothèse qui, comme nous le verrons par la suite, n'est pas toujours réalisée.

3) Parce que papa a dit. Et si papa a dit…

4) Parce que la vie d'un pays (une grande entreprise à elle seule)

est faite d'entreprises, au sens philosophique du terme (la tentative d'un homme ou d'un groupe d'hommes de réaliser un projet), que parmi ces entreprises il y a des *entrepri$es*™, au sens socio-économique du terme (entité dont l'objectif est de vendre des biens ou des services) et que pour participer à la vie de la société (pas seulement de l'*entrepri$e*™, donc), il faut prendre part à l'une des entreprises et apporter de cette façon sa contribution à l'édifice social qui nous a permis de grandir, d'apprendre et de vivre… (si quelqu'un a compris ce que j'essayais de dire dans ce passage, merci de me le faire savoir).

5) Est-ce que je vous en pose des questions ?

La première réponse me paraît la plus honnête, car elle reflète l'absence (apparente) de questionnement par chaque individu dans notre société de la raison qui le pousse à agir et des conséquences de ses actes. En plus, lorsque l'on demande explicitement « *Pourquoi est-ce que tu vas au travail ?* », l'interlocuteur se met naturellement dans une position défensive et répond dans la plupart des cas en essayant d'éluder la question. Il y en a (des questions) qu'il ne vaut mieux pas poser quand on travaille dans une entreprise moderne de La Défense. L'utilité de ce que l'on y fait en est une.

Comment j'ai débuté ma première expérience dans la finance?

Par une série d'accidents soigneusement préparés. Dans l'établissement où j'ai étudié, l'Ecole supérieure d'ingénierie Léonard de Vinci, la formation est complétée par trois stages se déroulant aux quatrième, septième et dixième semestres. Les deux derniers stages doivent être consacrés à des missions correspondant à l'option choisie par l'étudiant (mathématiques financières dans mon cas). Quatre mois avant le début du stage intermédiaire, j'ai commencé mes recherches en préparant soigneusement mon CV et mes lettres de motivation, en faisant des simulations d'entretien avec la conseillère en recherche

d'emploi de mon école et en visitant régulièrement les salons professionnels quand je n'avais pas cours. J'ai envoyé une cinquantaine de candidatures ciblées, en essayant de faire de mon mieux pour décrocher des entretiens, sans grand succès. Une dizaine d'entreprises m'ont répondu tout au plus, toutes par la négative. Mon profil a bizarrement « *retenu toute leur attention, mais ils ne pouvaient malheureusement pas donner suite à ma candidature* ».

J'ai souvent essayé d'imaginer ce dont ils me parlaient : une conseillère en ressources humaines qui arrête tout ce qu'elle fait pendant un moment, durant lequel elle focalise toute son attention sur mon profil et, dans un élan dramatique matérialisé par une goutte de sueur dévalant son front plissé par trop d'hésitations, elle se rend compte que le poste n'est pas fait pour moi. Pourquoi ? On ne le saura jamais. Par contre, on sait qu'après cette révélation accablante, la tristesse et le regret se sont abattus sur elle (oui, les deux en même temps), révélant le même malheur que d'autres ont ressenti avant elle, celui de ne pouvoir hélas donner suite à ma candidature. Toute cette effusion de regrets que je recevais dans des enveloppes pré-timbrées imprimées en série ne me laissait bien sûr pas indifférent. J'ai donc décidé d'y répondre :

Madame (ou Monsieur) la conseillère RH,

Non, il ne faut pas être triste. Ce n'est pas de votre faute si je ne fais pas l'affaire pour cette offre. Qu'importe si l'intitulé du poste proposé est 'recherche ingénieur en mathématiques financières, avec connaissances en modèles de volatilité' et que c'est ***précisément*** *le titre et le contenu de mon CV. Si vous n'avez malheureusement pas pu donner suite à ma candidature, c'est que vous avez senti mieux que personne que ce poste n'était pas du tout fait pour moi (ou l'inverse). Permettez-moi donc de rendre ici hommage au courage dont vous avez fait preuve quand, à votre corps et à votre conscience défendant, vous avez écrit,*

timbré et posté de vos petites mains innocentes cette lettre de refus au verso de laquelle je me permets de vous répondre. Je me suis appliqué à photocopier ma signature en bas de cette page pour reprendre vos standards. J'espère que vous apprécierez.

Cordialement. »

Avant toute autre considération, j'attire votre attention sur le « *cordialement* » final. Il semble que dans la vie professionnelle, ce soit le meilleur opérateur de salutations. Il instaure une ambiance *cordiale*, donc à la fois amicale, détendue et professionnelle qui dénote chez l'utilisateur une bonne compréhension du fonctionnement des grandes entreprises.

Mes parents commençaient à stresser un peu, surtout quand ils ont su que l'autre *minorité visible* de la classe, mon amie Annie, d'origine chinoise, tardait aussi à trouver un stage. J'aime bien quand les gens parlent de *minorité visible* pour parler des Noirs, des Arabes, des Indo-pakistanais, des Asiatiques et de tous ceux qui ne sont pas de la couleur (présumée) de Molière. Comme si les blancs étaient invisibles. Ça expliquerait au passage qu'ils arrivent à se faufiler plus facilement dans les grandes entreprises. *Minorité visible*… encore l'exemple de quelqu'un qui voulait être ou paraître sympa en évitant de dire les mots tabous « Noirs » et « Arabes » et qui a fini par inventer une expression qui ne veut rien dire.

Je disais donc que mes parents commençaient à s'inquiéter un petit peu. Mon père maintenait le cap pour ne pas me désespérer : « *Ne t'inquiète pas, c'est rien, tu n'as juste pas encore trouvé le poste qui te convient* ». Il confirmait donc ce que toutes les conseillères RH d'Ile-de-France s'évertuaient à m'expliquer depuis des semaines. Il fallait vraiment que je sois têtu pour continuer.

Il me paraît utile, à ce stade, et pour aider le lecteur à imaginer

mon état d'esprit, de préciser que je devais également me marier cette année là, quelques jours à peine avant le début du stage. Mon épouse travaillait déjà en plus de ses études pour payer nos dépenses et nous permettre d'emménager ensemble. Le stress commençait donc à suivre sa classique courbe exponentielle, mais je faisais mine de rien pour ne pas être perturbé en cours. M. da Silva, mon professeur responsable, m'a fait venir dans son bureau et m'a mis les idées au clair. Il a mis des mots sur ce que je ressentais déjà. La France est un pays d'immigration où le racisme est toujours latent, bien que l'on s'en défende. C'est, de manière générale, très difficile de trouver un stage ou un emploi sans piston et, comme j'en avais pris l'habitude depuis la maternelle, il me faudrait travailler encore plus que les autres pour enfin accéder au cercle des gens qui n'ont pas à surveiller l'arrivée des huissiers en bas de l'immeuble. C'est pour cela que j'avais été programmé depuis petit par mes parents et rien ne m'en détournerait.

M. da Silva envoie alors mon CV en le recommandant à l'un des responsables d'une équipe de traders, dans une banque française bien connue, la Société Particulière, et me décroche un entretien. Quelques heures avant de retrouver ma bienaimée, je suis en entretien dans un bocal au milieu d'une salle de marché avec deux hommes qui connaissent très bien leur sujet et qui sont chargés de savoir si je connais le mien. Après deux heures de questions techniques, d'explications mathématiques du pourquoi et du comment de tel ou tel phénomène financier, l'un des deux conclut :

« *Marwan, tu nous appelles pour nous donner ta réponse ?* »

A ce moment précis, c'est le cataclysme dans ma tête. Ma réponse ? C'est déjà tout vu ! Où est-ce que je dois signer ? Donnez-moi mon contrat, voyons ! Je leur concocte une réponse bateau pour appuyer le bluff en espérant que ça marche…

« *Oui, bien sûr, je dois encore réfléchir un peu et comparer avec les autres offres qu'on m'a faites. Je vous appelle Lundi.* »

Les deux personnes qui m'ont reçu s'appellent Ramzi et Hakim. C'étaient des *agents infiltrés*. Ils n'essaient pas de faire rentrer des Arabes dans l'entreprise par prétendue sympathie envers leurs semblables. C'est juste qu'ils ne se sont même pas posés la question et, au fond, c'est tout ce que je demande à un recruteur. Ils ont lu mon CV. Ils m'ont évalué en entretien. Ils m'ont embauché. J'étais vraiment soulagé. Je suis allé me marier en sortant de mon entretien. C'était un vendredi après midi. Le mariage religieux a eu lieu chez mes beaux-parents ce soir-là et la cérémonie civile le lendemain, dans la seule mairie de la région parisienne qui ressemble à l'Empire State Building : celle de Gennevilliers. On est partis en voyage de noces à Marseille, où on a loué une Twingo avec 20 % de réduction grâce à nos cartes 12-25. A l'époque, ces 20 % représentaient une somme importante pour nous (j'ai conscience de dire ces mots comme un papa démodé à son enfant gâté). Puis, en rentrant à Paris, j'ai commencé à travailler dans la finance…

EPISODE 2 | Day One

La Défense, 15 août 2001, stage intermédiaire dans la salle de marché « *produits de taux et devises* » *de la Société Particulière*

Je suis 10 minutes en avance. Je suis en costume (trop grand). Je suis réactif (stressé), dynamique (incapable de me contrôler, je bouge comme un automate) et flexible (forcément, je ne sais pas du tout à quoi m'attendre donc je dis *oui* à tout). En attendant que l'on me fasse mon badge, j'essaie de retrouver un peu de contenance. Ça n'est pourtant pas la première fois que je travaille. Avant ça, j'avais été :

• Livreur de pizza, où je m'efforçais de désenchanter les clients
• Chauffeur, où je m'appliquais à ignorer les clients
• Démonstrateur Ola, où je n'arrivais pas à contacter les clients
• Conseiller Oral B, où je caressais les clients dans le sens du poil de la brosse à dent
• Vendeur, où j'expliquais aux clients que tout devait disparaître, tôt ou tard
• Télévendeur, où les clients me raccrochaient au nez
• Trieur au service courrier, où j'étais heureux parce qu'il y avait de la compote gratuite à la cantine
• Compteur de billets, où j'étais très riche de 9h à 17h30 précises
• Conseiller en gestion de patrimoine, où je me présentais aux clients sous le nom de "*Charles Henri Delaballe*"
• Serveur, avec des baskets et un grand sourire
• Cuisinier dans un restaurant de poisson, où je suis devenu l'artiste du saumon mariné grillé
• Poseur de moquette, où nous allions chez des vieux toujours gentils et contents de nous voir parce que même leurs enfants avaient oublié leur existence
• Distributeur de prospectus, où je distribuais surtout à la poubelle du coin et sous les paillassons des halls d'entrée

• Animateur pour la coupe du monde 98, où je faisais des jongles au supermarché Champion de Montesson avec un t-shirt Footix
• Vendeur de muguet à la sauvette, où je faisais croire aux vieilles du 16e que mon muguet coûtait 3 fois plus cher parce qu'il était bio
• DJ, où j'avais tout le temps un gros casque que mon père faisait sauter en me mettant des baffes derrière la tête
• Vendeur de marché, où j'ai presque tout vendu à dix balles
• Plongeur à Disneyland (pas avec les dauphins, avec la vaisselle), où j'ai pu vérifier la loi des grands nombres par l'expérimentation
• Webmaster, où j'ai soigné ma phobie des ordinateurs
• Livreur Chronopost, où j'ai découvert mon sens artistique pour le parking
• Agent d'accueil à la SNCF, où j'envoyais au terminus du RER C toute personne cherchant à se rendre à la Défense
• Chargé de maintenance informatique, etc.

Du coup, j'essaie de relativiser en pensant à mes précédents emplois. Je me dis que ce qui m'attend n'est pas si terrible. Je n'ai donc aucune raison (suffisante) pour m'inquiéter.

Le bip d'approbation du deuxième tourniquet de validation des badges en partant de la droite entérine mon admission (encore précaire pour quelques mois) dans le monde de la finance. Le hall d'entrée est immense, il y a deux tours reliées jusqu'au neuvième étage par des plateaux en forme de losanges. Chaque tour a sa couleur, celle de gauche est décorée de marbre beige, tandis que celle de droite est en marbre rouge, avec des indications de direction en lettres d'or. Très chic.

En plein milieu du hall, une sorte de fontaine occupe l'espace :
un gribouillis métallique suspendu dans le vide, au-dessus d'une grande dalle en acier d'une quinzaine de mètres d'envergure, sur laquelle glisse de l'eau, si lentement que l'on ne l'entend pas. On ne devine la présence de l'eau au sol que par son reflet parfois troublé par les pas accidentels des étourdis qui visitent l'endroit

pour la première fois. J'appelle cet ensemble ferrailleux *Le Bidule*. Le Bidule est la contribution obligatoire et grassement rémunérée des fleurons de l'art moderne aux immeubles de grande hauteur. Quand une tour d'affaires est construite, les propriétaires ont le devoir de débourser une fraction du coût total de l'édifice à la commande d'œuvres d'art (une notion qui prend ici toute sa subjectivité) pour décorer le bâtiment. Une horde d'artistes autoproclamés a fait de ce mécénat obligatoire son fonds de commerce, tant et si bien que l'on se retrouve avec des bidules aux quatre coins de la région parisienne et c'est nous, travailleurs et travailleuses, qui devons subir ces insultes visuelles pendant que des artistes de l'extorsion se gaussent en pensant au prix qu'ils ont réussi à tirer de leurs accidents volumiques, pseudo chefs-d'œuvre du nouveau monde qui, même à côté de décorations pour maisons témoins, feraient pâle figure.

Le Bidule du hall de la Société Particulière remplissait, pour mon plus grand divertissement, une autre fonction : c'était un piège à arrogance. Je m'explique : il y a beaucoup trop d'auto-satisfaits arrogants qui travaillent dans la finance. Quand un arrogant traverse le hall en arrivant, il ne veut pas faire de détour pour éviter la grande dalle métallique (le support bas du Bidule). Il veut absolument aller tout droit (c'est un peu sa devise, au fond…). Il ne sait pas que la dalle est inondée. Il pense qu'elle est juste très bien nettoyée et qu'il se trouvera bien quelqu'un pour venir la re-nettoyer après son passage. Il a malheureusement tort. Sa certitude de toujours faire les bons choix aggravant la situation, il a déjà fait trois pas dans la marre aux canards avant de se rendre compte que son costume chic mais mal assorti est trempé jusqu'aux mollets. Là, il ne veut surtout pas perdre sa contenance, donc il continue à marcher dans l'eau plutôt que de faire machine arrière, goûtant à ce moment précis l'amère saveur de l'erreur que l'on ne peut imputer qu'à soi.

M'asseoir quelques minutes en face du Bidule et regarder les arrogants piégés a toujours été un très grand plaisir. Avec mon

ami Ben, on tenait même des statistiques sur la répartition par âge et par sexe des arrogants et sur leur façon de réagir. Il y avait les arrogants discrets, qui faisaient comme si de rien n'était, les arrogants de la noblesse, qui se plaignaient à haute voix du personnel de ménage (allez savoir pourquoi !), et finalement il y a dû avoir un arrogant très haut placé à qui la partie aquatique du Bidule n'a pas du tout plu, car depuis quelques mois la grande dalle est bordée d'un cordon de sécurité, pour le salut des arrogants (et celui des étourdis).

Le premier jour de mon stage, donc, après avoir passé les portiques, piétiné dans la marre-au-Bidule, fait un tour gratuit du hall, pris l'ascenseur de la tour de gauche jusqu'au quatrième étage, badgé trois fois et passé les sas de sécurité, je pénétrai dans la fameuse salle de marché sur les produits de taux de la Société Particulière, dite *Fixed Income*. En anglais ça fait toujours mieux. Une espèce de brouhaha général envahit mes oreilles : sonneries de téléphone, voix croisées, rires, soupirs interrogatifs et dubitatifs, flux d'informations sur ton monocorde déversées par les écrans de CNN, injures et exclamations… tout s'entrechoquait dans ma tête, pendant que j'essayais de suivre Hakim qui m'indiquait le chemin vers notre *desk*. Une fois installé, j'ai fait la connaissance du reste de l'équipe dans laquelle j'allais faire mon stage : *l'arbitrage sur produits de taux*.

Les produits de taux sont l'ensemble des actifs financiers construits autour du versement d'un taux d'intérêt. On y trouve des bons au trésor (des *morceaux* de dette d'un pays), des produits dits *dérivés de crédit*, des contrats à terme et un tas d'autres actifs qui peuvent être des combinaisons plus ou moins complexes des produits précités. L'*arbitrage* est un ensemble de techniques qui permettent de profiter des incohérences, par nature quasi instantanées, des marchés financiers, que l'on observe avec la plus grande attention. Ma mission de stage consistait à détecter certaines de ces incohérences qui rapportent : il s'agissait de trouver des méthodes qui permettent

de déceler des amorces de tendances sur les marchés de taux afin de prendre des positions avantageuses : identifier les tendances avant les autres permet d'acheter avant que les prix ne montent et de vendre avant que les prix ne commencent à baisser, générant ainsi des gains importants grâce aux opérations réalisées. Le sujet était vraiment des plus intéressants intellectuellement. Je me suis tout de suite plongé dans la littérature financière qui entourait mon champ de recherche, emmagasinant toutes les informations qui pouvaient m'être utiles (et les autres aussi). Hakim était un bon maître de stage : il savait m'orienter vers des pistes auxquelles je n'avais pas pensé, en me donnant des idées à creuser tout en me laissant la plus grande autonomie dans mon travail. J'ai vraiment beaucoup appris grâce à lui d'une science dont je ne questionnais pas encore l'utilité. Je confrontais mes connaissances acquises à l'école avec ce qui se passait *en vrai* sur les marchés financiers.

La finance est un sujet d'étude captivant. Elle met en jeu la plupart des avancées en mathématiques et les relie à des vérités économiques que l'on croyait jusque-là irrationnelles. Les probabilités, les statistiques, l'analyse numérique, le traitement du signal, les processus à sauts, la génétique, la mécanique des fluides sont autant de champs de connaissance qui ont des applications en finance de marché. Il est intéressant d'observer que toutes ces compétences auraient pu être utilisées à la recherche sur le réchauffement climatique, au développement d'un vaccin contre la dernière souche d'un virus pandémique, à la construction d'un réseau d'irrigation d'un pays du Sahel, à changer le monde en somme pour un endroit meilleur mais, au lieu de ça, nous étions assis dans nos chemises cravatées sous perfusion de caféine à chercher comment enrichir notre monde. En cela, nous étions tenus dans une forme de servitude d'une esthétique rare, de celles où l'esclave se croit libre.

Ceux qui ont déjà mis les pieds dans une grande salle de marché connaissent l'ambiance qui y règne et savent de quoi je parle,

c'est à la fois un lieu de culte et un lieu de consommation. Le culte du dollar (surtout quand il performe mieux que l'euro), de l'excellence, de l'efficacité intellectuelle et de l'arrogance. La révérence au Marché. La salle de marché de la Société Particulière était comme beaucoup d'autres, elle ressemblait à un supermarché, où les rayonnages étaient remplacés par des longues allées de bureaux juxtaposés, avec des êtres humains collés dans leur fauteuil à la place des caddies. Chacun dispose d'1m20 linéaires du rayonnage en guise de bureau (le fameux *desk*). En face de lui sont disposés des écrans. Les prix s'affichent en temps réel au fil de la journée et les coups de clics sur la souris s'enchaînent dès qu'apparaissent les *opportunités*, accumulant les gains ou les pertes réalisés par l'employé, lui valant tapes amicales viriles sur l'épaule ou regards assassins en fonction du résultat final de la journée. Voilà l'univers dans lequel je venais de m'asseoir, me sentant comme récompensé du travail que j'avais fourni pendant mes années d'études et des sacrifices que mes parents avaient concédés pour me permettre d'en arriver là.

EPISODE 3 | La caméra tourne

La Défense, 15 février 2003, stage de fin d'études à la salle de marché « dérivés actions & indices » de la Société Particulière

Une salle de marché fonctionne de la manière suivante : les *traders* achètent et vendent sur les marchés financiers une catégorie de *produits* bien spécifique selon un ensemble de *stratégies* qui déterminent leur *activité*. Ils sont appuyés, dans cette tâche, par les *assistants-traders*, chargés du suivi des *positions* et des relations avec les équipes de *support*. Les *traders* sont surveillés par les *chefs de desk*, chargés de les encourager à plus de *performance*, de les orienter dans leur travail au quotidien et de compter l'argent rapporté à la banque. Les *chefs de desk* sont eux-mêmes surveillés et motivés par les *chefs d'activités* et surveillés (de plus ou moins près) par les *risk managers* et l'*inspection*. Les *chefs d'activités* rapportent au *chef de salle*, qui lui-même rapporte au *chef des activités de marchés*, tandis que le grand œil-camera collé au plafond les surveille tous… comme dans un casino.

Si tout ce beau monde se lève tous les matins, c'est qu'il y a des millions d'euros à gagner chaque jour pour le compte de la Banque, car la Banque gagne toujours. Elle doit toujours gagner et l'ensemble du système financier est construit autour de cette exigence.

Il y a aussi les équipes de *quants* (comprendre « analystes quantitatifs », des financiers très doués en mathématiques chargés de donner de nouvelles idées aux traders ou de calculer le prix des produits complexes), les équipes de gestion des risques, qui veillent à ce que les paris pris par les traders n'exposent pas la banque à de trop grosses pertes.

Il y a enfin toutes les équipes de support : *informatique, organisation, contrôle, middle office et back office*. Totalement déconsidérés dans leur travail, alors que chacun d'entre eux représente un maillon essentiel à l'activité de marché de la banque. Ils ont, pour beaucoup d'entre eux, les mêmes compétences que les traders, mais sont cantonnés au statut de *centres de coût* (et non de *profit*) qui justifie que leur soient versés des primes et des bonus ridiculement bas en comparaison des traders, alors qu'ils assument parfois autant de responsabilités que ces derniers.

Il paraît intéressant de noter que, sur le plan de la rémunération, une salle de marché est organisée comme un cartel de drogue : les employés des fonctions support sont volontairement payés de manière insuffisante, pour qu'ils n'aient comme seul espoir que de devenir responsable ou trader. Pour apporter de la cohérence à ce brillant système, ces derniers sont payés excessivement pour ajouter au prestige de leur poste, bien au-delà de leur mérite et de leurs qualités professionnelles. Ainsi, quand un trader prend du gallon et devient responsable d'une équipe, son salaire augmente fortement alors que sa compétence principale (mathématique et stratégique) est, pour l'essentiel, déléguée à d'autres… On peut toujours se rincer l'oreille en se disant qu'ils exercent plus de *responsabilités*, mais cela ne dupe (apparemment) que la presse financière. De la même façon, chez les trafiquants, les petits dealers de terrain ne gagnent quasiment rien, pourtant ils risquent leur vie chaque jour. La seule chose qui les pousse à continuer, c'est l'espoir de devenir chef de secteur, pour avoir la voiture, l'argent et le statut afférent à cette prestigieuse fonction. Le chef de secteur, lui, ne rêve que de devenir chef de zone afin, lui aussi, de pouvoir exercer plus de *responsabilités*. L'ensemble du système est bâti pour créer de l'envie, afin d'ensuite utiliser cette envie comme un moyen de contrôle et de dévouement des employés au bien de l'entreprise, sans pour autant que cette dernière n'ait trop à se soucier du bien-être (voire de la survie) de ces petits employés. La clé de

contrôle réside dans le fait qu'il y ait un déséquilibre (organisé ?) entre le nombre de postes de traders disponibles et le nombre de candidats à ces postes. Bienvenue, donc, aux nouveaux employés de la Société Particulière dans un monde de frustration organisée, destiné à leur permettre d'offrir le meilleur d'eux-mêmes…

Pour vous donner une idée du genre de personnages que l'on peut croiser en salle de marché, prenons l'exemple d'un trader dans la moyenne que j'ai côtoyé : Kévin.

Kévin est jeune, blond, et issu d'une famille aisée où quasiment tout le monde est (en apparence au moins) jeune, blond et issu d'une famille aisée… Kévin vit seul dans un grand appartement de Paris. Il a une petite amie asiatique (il aime le préciser) qu'il emmène de temps en temps en vacances ou au restaurant. Kévin saute tous les matins dans sa Porsche et fonce vers le boulevard circulaire de la Défense, le fief de la Société Particulière. Dans sa chemise en coton de fil doublé, avec aux pieds des mocassins qui coûtent cher (c'est objectivement leur seule qualification), Kévin se sent bien quand il débarque à 8h30 sur le desk. Il aime savoir qu'il est considéré comme étant le maillon final de la chaîne alimentaire (juste entre le requin blanc et la hyène). Quand il est trash, Kévin met ses Asics un peu salies par la terre battue des cours de tennis et son polo de rugby rose (le vendredi en général, parce que c'est *casual*). Quand il est fâché, Kévin hurle sur le support informatique. Quand il est content, Kévin va faire la fête avec ses amis (ses collègues).

A ce stade, il paraît important de préciser que toute fête approuvée par Kévin et ses amis implique la consommation de grandes quantités d'alcool et de drogues plus ou moins douces, ainsi que la présence de filles plus ou moins belles et plus ou moins conscientes. Concernant sa vie professionnelle, Kévin est diplômé d'une grande école d'ingénieur, mais il n'avait que peu d'intérêt pour l'aéronautique ou la recherche et a préféré

s'orienter vers un secteur qui sait mieux qu'aucun autre récompenser ceux qui le soutiennent.

La journée se passe entre clics frénétiques sur la souris à chaque transaction, passages de savon violents aux équipes de support et visionnage de vidéos pornographiques sur Internet, sans parler des photos de tortures de femmes tchétchènes et autres horreurs sur lesquelles le chef de la salle, assis à trois fauteuils de là, ferme les yeux, car Kévin rapporte chaque année beaucoup, beaucoup d'argent à la Société Particulière et il serait malheureux de froisser un élément si prometteur. Ce sont donc les tapes amicales du chef qui viennent clore la journée de Kévin. Kévin a aussi plein d'idées sur la politique et le développement, qui finissent en général par des tirades à la gloire d'Alan Greenspan (l'ancien responsable de la banque centrale américaine).

Kévin aime le rap depuis qu'il écoute Booba et, quand il s'agit de parler des banlieues, il aime bien citer des passages de La Haine, qu'il considère comme une référence sur le sujet. Je lui répondais souvent par des « yo mother %**$$ » quand il m'adressait la parole. C'est marrant comme les gens du style de Kévin aiment se sentir proches, en apparence du moins, des Noirs et des Arabes qu'ils peuvent côtoyer, comme pour s'encanailler l'espace d'un instant dans les fantasmes que notre société construit autour des *jeunes des cités*, même si comme moi ils n'en sont pas. On pourrait dire que Kévin est un personnage détestable, mais pourtant tout le monde convoite sa place dans la tour de la Société Particulière, des informaticiens aux comptables en passant par le personnel de la cantine. Il est invité dans son ancienne école pour parler aux étudiants et les articles des revues financières parlent de sa vie comme d'une réussite formidable dans le milieu. Les livreurs de pizzas le regardent d'un air envieux arrêtés au feu rouge, et son banquier l'appelle pendant ses vacances pour l'informer de l'enneigement des pistes…

Quand il s'agissait du travail, Kévin excellait : il comprenait parfaitement la logique du marché financier sur lequel il travaillait et arrivait à se défaire complètement des implications qu'avait notre activité sur la vie des gens, là bas dans le monde réel. Tous ces écrans, c'était un peu comme un jeu vidéo pour lui, une espèce de monde virtuel où il s'agissait juste d'accumuler le maximum d'argent en un temps limité, pour bénéficier d'un bonus le plus important possible (la récompense variable et annuelle versée aux personnes qui travaillent dans la finance) et pouvoir s'acheter un plus grand appartement, des chemises plus luxueuses et une Porsche plus rapide avec des vitres plus teintées pour ne pas voir ce qui se passe à l'extérieur.

Il est important d'essayer de comprendre ce qui fait que Kévin n'est pas reconnu pour ce qu'il est vraiment : un déchet sans humanité, fruit d'une société organisée pour gagner plus et plus vite, même si cela doit tous nous mener à notre fin. Au lieu de cela, il est érigé en modèle professionnel et envié par beaucoup. Tout cela n'est pas de la faute de Kévin, mais des valeurs qu'il porte et que nous plaçons, à tort il me semble, comme directions dans nos vies : celles de l'efficacité, de la course à l'argent rapide, du plaisir immédiat, de l'exclusivité par la sélection économique, dans un monde où l'on rêve presque tous d'être *young, rich & beautiful* ; et peu importe si nous devons y perdre notre âme au passage. C'est vrai que Kévin portait sa part d'arrogance et une façon assez abjecte de se dédouaner du sort du reste du monde, mais dès lors que j'avais choisi une voie professionnelle proche de la sienne, au nom de quoi vaudrais-je mieux que lui ?

Répondre à cette question le plus honnêtement possible, c'était déjà faire un pas vers la sortie…

✹

EPISODE 4 | La dette

La Défense, Octobre 2001, arbitrage de produits de taux pour la Société Particulière

Hakim, mon tuteur de stage, m'a demandé de travailler sur des indicateurs statistiques et d'essayer d'établir la validité (empirique) de certaines idées issues de l'*analyse technique*.

L'analyse technique est un ensemble de méthodes, non établies de manière académique, qui visent à détecter des tendances de hausse ou de baisse des marchés financiers avant les autres, afin de pouvoir tirer avantage de ce supplément d'information. Trop occupé dans mes calculs, je n'avais jusque là pas pris de recul sur ce que nous faisions : derrière le savant nom « *arbitrage de produits de taux* » qui désigne l'équipe se cache en fait une bande d'hommes surdiplômés qui achètent et vendent essentiellement des morceaux de dettes des pays.

Rappel : quand un pays définit sa politique économique, il cherche dans le même temps à trouver des sources pour financer cette politique. L'Etat en place peut alors se servir des impôts et des taxes pour prélever les sommes nécessaires mais il peut également, comme n'importe quel client d'une banque, s'endetter. Au lieu de souscrire un crédit comme le font les ménages, le pays peut émettre des *obligations*. Une obligation est un morceau de papier qui donne le droit à son porteur, contre le prêt d'une somme fixée (le *principal*, 100 euros par exemple), de toucher un taux d'intérêt chaque année (le *coupon*) jusqu'à la fin du prêt (la *maturité*) et de récupérer le principal à cette date finale. En gros, cela revient à *prêter* 100 euros à un Etat et le coupon versé correspond à une espèce de loyer de l'argent.

Petite digression sur le sens des mots : on utilise souvent le mot « prêt » quand on parle de crédit. Il y a pour moi un abus de langage dans cette pratique. Dans le dictionnaire, « prêter » consiste à « confier provisoirement quelque chose à quelqu'un ». Je sais bien que je suis fils d'immigrés et qu'à ce titre, mes capacités de compréhension de la langue française pourraient être sérieusement mises en doute mais quand même, je ne vois dans le dictionnaire aucune mention d'un quelconque versement d'intérêts en échange dudit prêt. En fait, je crois qu'il vaudrait mieux parler de « location ». On dira alors « j'ai loué de l'argent pour acheter la maison, ça valait mieux que de la louer… », ou encore « les locations d'argent sont l'activité principale des banques de détail… », ce qui correspond bien mieux à la réalité.

Sans vouloir être paranoïaque, le choix du mot « prêt » est-il vraiment innocent ? « Prêter » est ce que fait un ami quand on a un coup dur ou ce que fait un enfant quand il apprend le partage. Les organismes de crédit ont-ils voulu s'approprier cette part inconsciente d'entraide et de sympathie que le mot « prêt » porte en son sens ? Quand je vois les pubs pour les crédits à la consommation, j'en ai des vertiges : la représentation qui est faite du crédit est toujours très enfantine : la Société Particulière le représente comme un pouce qui vient « donner des coups de pouces », il scratche sur des platines vinyles lors d'une soirée d'anniversaire ou porte les meubles lors du déménagement… chez Cetelem, ils ont même créé un personnage de dessins animés, Crédito, tout vert, qui aide les gens à traverser dans la rue et joue au frisbee avec les enfants sur la plage. Nulle part on ne voit les huissiers qui saisissent les biens de ceux qui ne peuvent plus payer, les chargés de recouvrement menaçants ou les commerciaux insistants qui expliquent que « tout est possible » sur les coins de tables en contreplaqué du « pays où la vie est moins chère », à condition qu'elle se paye en plusieurs fois, bien sûr…

Revenons donc à la dette des pays. Le taux d'intérêt que paient

les Etats quand ils s'endettent n'est pas choisi au hasard. Il est très précisément fixé en fonction de la situation financière du pays et de sa capacité à rembourser ses dettes. Des agences de notation, dont les plus connues sont Standard & Poors, Moody's et Fitch, sont chargées de leur attribuer des notes (des *ratings*), qui sont déterminantes dans la fixation du taux d'intérêt qu'ils paieront. Plus la situation d'un Etat est « problématique », plus le taux d'intérêt versé est important.

A ce moment là, dans la conversation, quelqu'un de très mal intentionné pourrait dire : « Oui mais c'est pas très juste tout ça, car plus un pays est en difficulté, plus il a besoin d'emprunter, plus sa note est mauvaise, plus ça lui coûte cher, plus il est en difficulté… »

Si vous travaillez dans la finance (en général ce simple fait vous donne un vernis de crédibilité en public), balayez son intervention d'un : « Vous n'y connaissez rien, c'est beaucoup plus compliqué que ça… ». Cette technique fonctionne très bien, c'est d'ailleurs ce que font les financiers tous les jours quand ils rencontrent des contradicteurs.

Les Etats pauvres (et apparemment condamnés à le rester) sont donc quasi systématiquement dans une situation d'endettement qui ponctionne leurs richesses et leurs recettes à en mettre leur avenir sous hypothèque, au sens propre comme au figuré.

Tout se passe comme si après l'effondrement des empires coloniaux, il avait fallu redéfinir des outils de contrôle sur les pays dits « sous-développés » de l'époque, et qui semblent toujours « en développement » 40 ans plus tard. Si, dans ce film noir, les pays prêteurs d'argent étaient aussi des consommateurs des ressources naturelles des pays endettés, la servitude par la dette serait le moyen *optimal* (un mot à garder en tête) de les maintenir sous contrôle, tout en ayant l'apparence de celui qui aide, puisqu'on est celui qui « prête », qui envoie des sacs de riz

et qui donne des conseils sur le respect des droits de l'Homme dans ces pays.

Il s'agit pourtant de la réalité, et ce que vous regardez n'est pas un film catastrophe hollywoodien mais le journal de 20h…

Notre travail consistait en fait à tirer avantage des différences entre les taux d'intérêts versés par chaque Etat, en se basant sur des méthodes mathématiques complexes, qui l'étaient suffisamment pour cacher à notre conscience (déjà bien anesthésiée) les implications de ce que l'on faisait dans l'économie réelle. Bien sûr, on ne peut pas faire des attaques ad-hominem contre tel ou tel employé des banques, car cette action des intervenants sur les marchés financiers n'est pas concertée ni délibérément orchestrée directement contre les pays pauvres par un quelconque *groupe occulte*, mais elle résulte de la rencontre entre un contexte historique et un système de pensée qui font que la seule façon de réaliser les valeurs qui servent d'objectif de vie à tout ce petit monde a été de gagner de l'argent aux dépens des autres, moins au fait des techniques de la finance donc vulnérables, dans un système où l'information dicte les rapports de force.

EPISODE 5 | Les mots sont importants – Partie 1

Les mots sont importants. Il est pourtant dommage qu'ils ne soient pas livrés avec leur mode d'emploi. Les dictionnaires sont des répertoires de spécifications, la grammaire un schéma de fonctionnement très technique, mais aucun n'explique quand ni comment utiliser un mot pour lui assigner une mission précise. Entre ce que l'on essaie de dire, ce que l'on dit et ce que notre interlocuteur comprend finalement, il peut y avoir un espace, parfois un gouffre de malentendus. Dans ce gouffre, on trouve beaucoup de quiproquos, quelques moments drôles, parfois de grandes incompréhensions lourdes de conséquences. Les mots portent plus en eux que leur simple sens : ils touchent, connotent et dénotent, amènent des champs lexicaux avec eux dans les oreilles où ils s'infiltrent, font ressurgir des souvenirs, créent des émotions.

Maîtriser les mots, c'est avoir une armée à son service.

Dans l'entreprise, même les mots anodins perdent leur innocence, se transforment en mots-traitres, en mots-espions au service d'une logique. Je nomme « mot-traître » tout mot ou expression qui tente de signifier autre chose que ce qu'il est.

Exemple : « plan social » est la jonction entre le « plan », qui porte avec lui l'avenir, l'activité future et « social », qui convoque le sentiment de solidarité, d'équité envers les salariés. Pourtant, un « plan social » c'est le contraire : ça consiste simplement à diminuer les effectifs d'une entreprise pour maximiser ses profits, on est donc bien éloigné de l'idée plutôt positive que semblait porter l'expression.

Il y a aussi des adjectifs qui ne contredisent pas leur opposé : quelqu'un est jugé « pertinent » quand ses remarques et ses

commentaires sont à-propos, apportent des éléments de compréhension intéressants ; pourtant, dire de quelqu'un qu'il est « impertinent » est également un compliment, car cette personne amène dans la discussion ou le débat des questions qui dérangent et font émerger des vérités jusque là laissées de côté. On peut ainsi être pertinent et impertinent à la fois…

Dans l'entreprise, donc, les mots sont des outils qui permettent d'orienter les employés dans une direction précise : si on souhaite les orienter vers la cohésion, on parlera d'esprit d'équipe, de solidarité, d'unité. Si on souhaite obtenir d'eux plus de productivité, on utilisera des familles de mots qui ont trait à la compétitivité, à l'optimisation, à la performance sportive ou au conflit avec les concurrents. On a pendant longtemps décrié le fait que des mots repris de l'anglais étaient introduits à tort et à travers dans notre vie courante au détriment de la langue française. Pour lutter contre cela, une commission parlementaire avait travaillé sur un protocole de défense de la langue. Leur rapport recommandait ainsi que des quotas soient fixés pour la diffusion de chanson française à la radio et qu'on remplace par la même occasion un certain nombre de termes étrangers par des expressions françaises : en suivant ce rapport, il ne faut donc plus dire « airbag » mais « coussin de sécurité ». Pour les mêmes raisons, on ne dit pas « baffle », mais « enceinte acoustique », ni « buzz » mais « bourdonnement », ni même « didacticiel » mais « logiciel éducatif ». Les « crashs » sont devenus des « écrasements » et les « e-mails » des « mels ». Voilà donc la langue de Molière protégée contre les intrusions… Il est malheureux que les recommandations de la commission parlementaire n'aient pas été appliquées dans ma banque, où il était possible de tenir le discours suivant sans risquer de se faire lyncher : « Tu sais ce que j'aime sur ce desk, c'est qu'il y a une ambiance vraiment challenging. Le boss applique son leadership sans être trop hardcore avec les nouveaux. C'est vraiment une logique win-win. Au début, on a fait des brainstormings pour trouver les best practices sur le trading de swaps. Ensuite, une

fois que ça a été acté, on a commencé à spieler (prononcer chpiller). Moi, cette année, j'ai bien performé, du coup ils vont peut être m'upgrader après la review… »

Pour les gens normaux qui ne comprennent rien au paragraphe ci dessus, voici quelques explications sommaires. La finance de marché, c'est l'apogée d'un système de valeurs : celui de l'efficacité intellectuelle et opérationnelle, de la compétitivité et de l'individualisme sous couvert d'esprit d'équipe. Pour faire exister ce système, il faut insuffler dans la vie de l'entreprise un certain nombre d'idées. Les mots construits par le management et les équipes de communication (interne et externe) sont chargés de porter ces idées.

Le sport et son champ lexical sont au centre de cette dialectique, car l'activité sportive est un cadre qui permet théoriquement d'exercer une compétition entre des individus ou des groupes d'individus tout en maintenant entre eux une relation cordiale (oui oui, toujours de la cordialité) où règnent l'équité et le respect mutuel. En s'habillant des mots du sport, la novlangue de l'entreprise s'attribue une part des émotions positives que l'évocation du sport amène avec elle.

Petit pot (bien) pourri d'expressions usuelles :

Le **leadership** désigne la façon dont, au sein d'une équipe, un dirigeant peut exercer une autorité légitime (ou plutôt légitimée par son bonus annuel), pour « le bien de toute l'équipe ».

Challenging, cela veut dire qu'au sein d'une même équipe, les individus sont en compétition pour l'assentiment du chef, dont l'affection exprimée est proportionnelle au montant de bénéfices que chaque membre de sa team a rapporté à la banque.

Spieler, de l'allemand spielen (jouer), est le verbe qui désigne l'action de prendre des risques sur les marchés financiers. Par

extension, « le spiel » est l'expression utilisée pour désigner l'aléa que porte une transaction.

Le **team building** est une pratique qui consiste à proposer des activités extraprofessionnelles aux membres d'une même équipe pour tenter de créer des liens entre eux malgré l'esprit de compétition qui règne. Cela se solde en général par quelques poignées de mains viriles après une soirée arrosée, ou bien des vrombissements agressifs sous le capot des décapotables à la sortie de la station d'essence du boulevard circulaire qui jouxte la Société Particulière.

Work hard, play hard est pour moi une expression emblématique de ce système de valeurs, dans le sens ou elle porte en elle une apologie de l'agressivité, dans la vie professionnelle comme dans la vie de tous les jours. Toute l'architecture de l'entreprise est bâtie autour de cette recherche d'efficacité aux dépens des considérations de bien être des employés. Il faut être performant, rapide, agressif dans le travail vis-à-vis des concurrents et des équipes de support. Pour compenser ce déficit humain, on fait des chèques pour remplir les comptes en banques à défaut de remplir les coeurs, en espérant que cet argent permettra d'acheter le bonheur dont notre vie professionnelle nous exclut. Malheureusement, on ne peut pas racheter la part de notre humanité sacrifiée à la quête de l'étoile morte qui prétendait s'appeler *Réussite*…

EPISODE 6 | La Défense 911

La Défense, 11 septembre 2001, arbitrage de produits de taux pour la Société Particulière

La bonne nouvelle de la semaine, c'est que mon ami Ben a été pris en stage dans l'équipe voisine de la mienne, du coup on est assis l'un à côté de l'autre. Ben est mon binôme naturel à l'école, et après les premières semaines de stage où j'étais tout seul, je suis bien content d'avoir du renfort amical. C'est un peu comme à la rentrée quand on commence dans une nouvelle école, on a un nœud au ventre une fois que papa et maman sont partis, mais quand on retrouve son copain de jeu, tout va beaucoup mieux.

Politesse élévatoire

Dans l'ascenseur, Ben est surpris que les gens ne répondent pas à son « Bonjour » matinal. J'en profite pour commenter à haute voix, au milieu des vapeurs de parfums chics dégagées par la crainte du retard : « Tu vois Ben… c'est pas parce qu'on est plus riches qu'on est plus polis », ce qui crée un petit malaise et quelques sourires forcés dans l'ascenseur, où tout le monde se donne le plus grand mal pour éviter mon regard en se concentrant sur ses pieds ou sa montre. En fait, personne ne se dit *bonjour* dans l'ascenseur, probablement parce qu'une bande d'arrogants impolis s'en sont abstenus une fois, et que chaque nouveau passager dans l'ascenseur a fini par croire que c'était la norme et qu'il passerait pour naïf (le pire défaut qu'un cadre de la finance puisse avoir) s'il s'avisait de saluer les autres alors que cela ne se faisait manifestement pas dans cet ascenseur. Forts de cette expérience, nous avons conduit durant les semaines suivantes une série de tests : il semblerait qu'en s'adressant un par un aux passagers de l'ascenseur pour les saluer, on ait plus de chance d'obtenir une réponse, très probablement parce que la

norme se module selon qu'elle s'applique à un groupe ou à un individu.

La pause matinale que nous avons très vite instaurée autour de 10h45 nous a permis de conduire deux études détaillées pendant notre stage : l'une sur Le Bidule (voir l'épisode II) et l'autre sur les points communs entre la vie dans la savane et celle dans le monde de l'entreprise. Fans de documentaires animaliers, il nous fallait reconnaître, en toute objectivité, qu'il y avait des similitudes pour le moins frappantes. Il y a les espèces qui broutent et les prédateurs. Ceux qui broutent…broutent. Les autres mangent ceux qui broutent. Le fait est que brouter, c'est déjà choisir de ne pas manger les autres. Mais quand on broute, sait-on vraiment qu'il existe d'autres choix alimentaires possibles ? Toutes les petites mains invisibles qui travaillent dans l'ombre des stars de l'entreprise ne sont pas souvent remerciées pour leur travail, de celles qui tamponnent des lettres 4700 fois par jour à celles qui sèchent les assiettes au restaurant d'entreprise de la Société Particulière. Ces mains appartiennent à des hommes et des femmes qui sont considérés comme accessoires dans le fonctionnement de l'entreprise. A côté d'eux vivent les prédateurs que tout le monde admire pour leur pelage et leur férocité. Regards sanguins dans les couloirs en chemin pour des réunions tendues, sourires carnassiers quand l'argent rentre dans les caisses. Au sein même du groupe des prédateurs, une concurrence sauvage règne pour savoir qui sera le mâle dominant, qui aura le plus gros bonus… et qui sera convoité par les femelles qui rôdent autour. La cafétéria du rez-de-chaussée de la Société Particulière (au fond du hall, après avoir passé Le Bidule) est le cadre idéal pour observer les luttes de popularité auxquelles se livrent cravates rayées, chaussures italiennes et escarpins à bouts pointus. On y sert du café issu du commerce équitable. On y parle sans distinction d'importance de la Starac, des élections ou de la dernière Aston Martin.

Le 11 septembre 2001 était un matin qui commençait comme ça.

Les écrans de CNN présents dans la salle de marché déversaient leur flux d'informations hétéroclites dans un ton monocorde dans l'émotion mais modulé de manière dynamique comme le préconisent les écoles de communication. Quand les avions percutent les deux tours du World Trade Center à New York, les deux tours de la Société Particulière ne tremblent que par les mains qui s'agitent sur les souris. Vendre. Le plus possible. Le plus vite possible. Avant même de réaliser ce qui se passait vraiment, des décisions étaient prises pour « limiter les pertes », « circonscrire les risques de krach » (boursier le krach, pour ceux qui sont encore dans les airs…).

Dans les premières heures et les premiers jours qui ont suivi, on s'est appliqué à montrer des figures de jubilation dans le monde musulman, parmi les Palestiniens ou en Afghanistan. Dans notre salle de marché, la très grande majorité des gens était hilare, moqueuse de ce qui s'était abattu sur l'ogre américain « qui l'avait bien cherché », qui avait trop joué « au gendarme du monde » et qui venait de prendre en pleine tête un sévère « retour de manivelle ». J'ai cherché dans les journaux, à la télé et même sur les chaînes du câble, mais je n'ai trouvé nulle part mention de cette fausse joie française qui ne s'avouait pas. A ce moment précis, Ben et moi, tous deux musulmans, savions bien que tôt ou tard, quelque part dans le monde, certains de nos coreligionnaires paieraient le prix de ce massacre.

Avant même que la fumée retombe, des coupables étaient désignés. La suite, vous la connaissez tous, ou du moins vous en avez tous une version. J'ai juste un petit souvenir en tête de ce moment d'hystérie collective : une dépêche Reuters qui annonçait qu'un Sikh s'était fait lyncher aux Etats-Unis parce que des passants l'avaient pris pour un musulman. Il portait une barbe et un turban…

Au fond, les marchés financiers ont plutôt bien géré les attentats du 11 septembre 2001, qu'ils ont intégrés comme un phénomène

géopolitique parmi d'autres, avec ses conséquences économiques et stratégiques. Bien sûr, de l'argent a été perdu (donc gagné ailleurs). Bien sûr, des gens ont perdu leur famille, mais « ne vous inquiétez pas, ils seront indemnisés par leur police d'assurance », disait-on.

Bien sur, « le monde libre est menacé », mais par qui ? Par les Talibans ? Par les Irakiens sous embargo ? Et d'ailleurs, ce monde, de quoi est-il libre ? Sans rentrer dans les théories de conspiration, il est légitime de se poser la question suivante :

À qui profite ce crime ?

Ma réponse : ni aux Afghans, ni aux Irakiens. A l'heure où le monde civilisé tout entier se comportait comme si l'horloge s'était arrêtée, le business, lui, continuait de tourner.

EPISODE 7 | La Vérité fera de vous des hommes libres

8h47, Parvis de La Défense, tous les jours ouvrés de cette vie

Une des scènes pour moi les plus violentes de notre vie urbaine en terre civilisée : le flux ininterrompu d'employés filant la tête baissée vers leur lieu de détention pour la journée : le bureau.

Ordonnés, disciplinés, suivant un itinéraire dont les semelles de leurs collègues plus zélés ont balisé le tracé, quelques minutes plus tôt le même matin, comme tous les autres matins de cette vie qu'ils ont choisie, ou peut-être est-ce elle qui les a choisis… Blessures de rasage maladroit, mains moites et regards peu assurés. Costumes de supermarché trop grands sur les épaules des débutants. Escarpins inconfortables justificateurs de statut. Coupes de cheveux figées par le gel, en forme de coq ou de hérisson. Un monde de codes, de normes sociales, en marche d'un pas cadencé. Ce monde-là, je lui ai donné quelques années de ma vie.

Dans le métro, les gens sont déjà psychologiquement prêts pour le combat : il s'agit d'attraper la place libre du fond sans avoir l'air trop rapace. Les femmes actives y vont en marche arrière l'air de rien et se jettent au dernier moment sur le siège avec l'air de dire « oh ! une place ! je l'avais pas vue… ». D'autres se positionnent juste devant l'entrée du wagon pour pouvoir se jeter les premiers sur les sièges nouvellement libérés à l'arrivée en station. Une fois arrivés, c'est encore la course à qui atteindra la sortie le premier. Personne ne s'adresse la parole pour discuter de quoi que ce soit. Pourtant, dans cet espace confiné et souterrain, par temps d'affluence, les gens sont collés les uns aux autres dans les wagons, le bras par-dessus l'épaule de celui qu'ils ignoraient profondément encore sur le quai. Comment vivre ensemble, tout en restant de parfaits étrangers les uns aux autres ? Les derniers

montés font mine de ne pas savoir qu'ils sont en train d'écraser des êtres humains pour pénétrer dans le wagon. Ceux qui y sont déjà gonflent leur corps le plus possible pour protéger ce qui reste de leur espace d'intimité. Des coups de coude partent à chaque freinage, noyés dans la bousculade générale.

Ce wagon, si tout le monde veut y monter, c'est qu'il nous relie à notre entreprise, et que cette dernière est pour beaucoup dans le statut qu'on nous accorde dans cette société. D'ailleurs, pour se présenter, les candidats des jeux télévisés commencent quasiment toujours par décliner leur profession, comme si elle portait à elle seule la plus grande part de leur identité. Au fond, on est tous en train de rater un train et, si l'on en attrape un, on pense toujours avoir raté le précédent. A poursuivre ce train, on court après le temps et, comme le temps c'est de l'argent, on veut tous devenir riches. Au final, quand on est en retard, on se sent comme à découvert.

On ne réalise pas ce que les gens sont prêts à faire pour éviter le conflit. Parler est devenu pour eux un échange d'agressivité. Les seules personnes qui leur parlent dans la rue sont des vendeurs de cartes postales ou des mendiants pour des causes humanitaires qu'ils ne soutiennent que 20h par semaine en CDD. Les seules personnes qui les appellent veulent sonder leur opinion sur les crèmes solaires ou leur vendre des cuisines sur mesure. Parler avec une personne inconnue les ramène forcément à ce cadre conflictuel et anesthésie leur besoin naturel de communiquer avec les autres. Le « Bonjour ! » forcé des caissières de supermarché témoigne de cette distance, et porte en lui une violence monstrueuse, en les réduisant au malheureux rôle de distributeur automatique de politesse.

Le flux d'employés qui se dirige vers les deux tours de la Société Particulière est comme un cordon ombilical : il alimente l'entreprise en pleine croissance de toute l'énergie humaine dont elle a besoin. Les employés de jour en costume rayé et chemise

de mauvais goût y croisent les employés de nuit, mamans africaines et maghrébines le plus souvent chargées de nettoyer l'ensemble du bâtiment sans être trop visibles. J'essaie toujours de me dissocier du troupeau en marche, en faisant des diagonales ou en marchant en sens interdit sur la file des mamans chargées du ménage. Elles, au moins, m'adressent un sourire sincère quand je les croise. Mais je suis un mouton comme les autres et je rentre vite dans le rang sans faire trop d'histoires. Les odeurs de parfums chics se mêlent aux vapeurs de détergent des sols encore fraîchement nettoyés dans mes narines. J'entends le son des talons qui rythment notre marche à tous, celui des bottes comme celui des mocassins, qui raclent un peu le sol quand les gens sont pressés sans vouloir le montrer…

La Défense est un lieu totalement déshumanisé : les entreprises sont sous perfusion de main d'œuvre et de matière grise, les employés sont sous perfusion de shopping compulsif aux Quatre Temps. On leur sert des plats réchauffés le midi sans qu'ils ne se plaignent outre mesure, car tous les restaurants où les gens prenaient le temps de cuisiner ont été rachetés par des chaînes. Si on veut un sandwich, on va chez Pomme de Pain (qui vend tout sauf du pain), si on veut un café on va chez Bodum ou Starbucks, là où pour 4,50 euros on peut boire du café Max Havelaar et régner sur la misère du monde assis confortablement dans un fauteuil molletonné. Pour les tourtes c'est chez Tarte Julie, et même la taille des parts y est normalisée. Le restaurant mexicain du rez-de-chaussée applique des procédures même pour les tacos, et un fast-food arabisant vend des hamburgers halal aux beurs du coin frustrés de ne plus manger au Mac Do. On fait les soldes à la pause déjeuner, en repérant les bonnes affaires à la couleur des étiquettes : plus elles se rapprochent du rouge, plus notre besoin d'acheter est fort. Et si on ne trouve pas notre taille, c'est comme si on avait perdu un ami proche.

La maladie de la consommation, je peux en parler, je suis tombé dedans depuis ma première paie. La frustration accumulée ces

années durant lesquelles je n'avais pas pu me conformer à la norme vestimentaire faute d'argent était plus forte que la conscience que j'avais déjà de la futilité de la mode. 106 paires de basket, 4000 disques, 350 dvds et une centaine de chemises. Voilà ce que je possède. Voilà ce que je suis. Au collège puis au lycée, j'économisais sur l'argent du repas du midi pour m'acheter mes premiers vinyls. Je risquais ma vie 5 soirs par semaine sur une mobylette Pizza Hut pour m'acheter les dernières Air Jordan. Quand on me parle du besoin et de l'envie de consommer aujourd'hui, j'ai souvent du mal à faire preuve d'indulgence…surtout envers moi-même. Ma foi m'a beaucoup aidé à me détacher d'un certain matérialisme destructeur, mais c'est un combat de tous les jours, car on nous sollicite tellement dès qu'on ouvre les yeux au monde extérieur.

Les femmes veulent ressembler à des modèles de plus en plus difficiles à suivre. Maigres à en être malades, tantôt bronzées, tantôt livides. Du style gitan au style tektonik, avec tout le look qui va avec, elles sont condamnées à être exclues de la norme d'une façon ou d'une autre, car elle ne peuvent pas rentrer dans le cadre qu'on leur impose sans y perdre quelque chose, comme un morceau d'elles-mêmes. La plus grande frustration vient apparemment du poids : beaucoup se trouvent grosses, car elles se comparent systématiquement à plus maigres qu'elles. La balance est devenue leur Jugement Dernier. Remarquez comme, souvent, les femmes disent à leur conjoint ou à leurs amies : « je me trouve énorme ! » juste dans l'espoir qu'on leur dise « Mais non, mais non, tu es superbe ». En se fixant des objectifs de vie si stupides, elles se condamnent elles-mêmes à souffrir à perpétuité.

Les icônes féminines qu'on nous impose sur toutes les affiches, dans tous les magazines et sur tous les écrans se disent libres. En vérité, la seule liberté dont elles disposent est celle de se mettre nues pour manger du yaourt au bifidus entre deux pubs pour Norwich Union. Libres ? Libres d'obéir aveuglément à un système

qui fait d'elles des objets au mieux, des esclaves dans la plupart des cas, à qui on dit comment s'habiller, ce qu'il faut manger, où il faut partir en vacances, quelle musique écouter et quel genre d'homme aimer. Elles se croient consentantes et maîtresses de leur vie de femmes actives, mais le système pour lequel elles ont signé les broie et les détruit dès qu'elles lui tournent le dos. Quant à nous les hommes, nous sommes encore plus coupables, car nous cautionnons cette injustice faite aux femmes par la construction d'un culte d'une prétendue féminité en laissant faire, en les encourageant même parfois à *faire des efforts* dans le sens de leur servitude à un idéal de beauté, à un mode de consommation. Bientôt nous serons aussi des consommateurs de rétinol B6, de co-enzyme C4 et de principes actifs lipo-réducteurs… comme les esclaves que nous sommes déjà.

La Défense est un lieu de rencontre de ces personnes en servitude, car l'Entreprise et le Centre de Consommation sont des complices dans leurs succès respectifs. La Consommation alimente les employés en ersatz de divertissements et l'Entreprise alimente le Centre de Consommation en clientèle. Si on n'accepte pas le système de normativité par l'apparence, on passe très vite pour un plouc qui n'a aucun goût : celui qui a une chemise un peu trop grande pour lui avec son stylo dans la pochette, ou celle qui porte des chaussures simples au lieu des sacro-saints escarpins Louboutin voient leur statut de *sympathie potentielle* fondre comme neige au soleil par temps de réchauffement climatique.

« La vérité fera de vous des hommes libres », mais pour l'instant nous nous mentons tellement qu'on est encore enfermés pour un bon moment.

EPISODE 8 | Africa

La Défense, avril 2003, salle dérivés-actions de la Société Particulière

Je sors à l'instant d'un entretien avec Elisa, la responsable des équipes d'assistant-traders à l'étranger. Elle est contente de moi, et me propose de partir à l'étranger pour l'entreprise, dans un poste un peu spécial. J'ai le choix entre New York, Hong Kong et Tokyo. Elisa est l'un de mes grands dilemmes du moment : elle paraît humaine et quelque chose de plutôt bon se dégage d'elle. Pourtant elle est complètement obnubilée par l'activité de la banque, comme fascinée par l'efficacité de la machine. Quelques années plus tard, quand je lui annoncerai la prochaine naissance de mon fils, elle commentera, sur le ton de l'empathie : « Tu verras, c'est sympa les enfants. Des fois, c'est un peu gênant, tu peux pas rester au bureau aussi tard que tu voudrais… du coup t'es obligé de partir à 20h30, mais bon, c'est quand même super. Félicitations. »

Pendant l'entretien, j'ai déroulé mon discours soigneusement répété, mêlé d'expérience, de digressions théoriques sur tel ou tel point des mathématiques financières, d'anecdotes apparemment improvisées me donnant un côté *humain mais pro*, réutilisant à mon compte le vocabulaire de l'entreprise en gardant un air détendu et décomplexé. Je n'étais pas du tout doué pour cet exercice, étant naturellement très émotif et sincère quand je me présente, mais j'ai appris le cynisme et le détachement à la Société Particulière… et ça fonctionnait. Le poste qui m'était proposé était en fait taillé pour mes compétences avec une part de finance, des mathématiques, une petite part de développement informatique et surtout une grande autonomie dans mon travail.

Mon envie de quitter la France était immense à ce moment-là : d'abord parce que j'avais envie de voyager, de voir d'autres gens et d'autres cultures, de découvrir d'autres façons de vivre, mais aussi parce que notre situation en France, en tant que musulmans, devenait difficile à vivre. Juste au moment où ça commençait à être sympa d'être « beurs-couscous-vacances à Marrakech », la météo-sympathie commençait à se gâter pour tous ceux qui portaient une barbe ou celles qui se couvraient d'un hijab. De barbe, je n'en portais pas, mais mon épouse portait un foulard sur ses cheveux, et cela suffisait à la stigmatiser, elle et toutes les autres femmes qui ont fait le même choix, aux yeux de nos concitoyens. Regards de travers dans le métro, impossibilité de trouver un travail même pour les plus diplômées d'entre elles, discrimination et dénigrement systématiques dès qu'elles essaient de casser la barrière qui les sépare des autres. Mon épouse était l'une des rares à avoir un « bon boulot » et à être acceptée et soutenue par ses collègues dans sa démarche, mais çà ne changeait pas son statut dans le reste de la société. Je l'ai toujours admirée pour le courage dont elle a fait preuve pendant cette période, en allant au bout de ce en quoi elle croit, sans se laisser écraser par ce qui lui était renvoyé à la figure par le reste du monde. Dans les transports et dans la rue, assumer le regard des autres est devenu un véritable combat social de chaque jour pour celles qui ne rentrent pas dans le moule qu'on essaie de leur imposer.

Considérées soit comme des « femmes asservies », soit comme des « figures ostentatoires », elles sont punies de la même exclusion, qu'elles soient décrites comme victimes ou bourreaux. L'arrivée d'une loi visant clairement les manifestations visibles de l'Islam, décriées comme contraires à une certaine lecture de la laïcité, a eu des conséquences désastreuses, en premier lieu au détriment de celles que l'on prétendait vouloir protéger. Parmi les écolières qui portaient le foulard, celles qui y étaient forcées par leur entourage ont pour beaucoup été retirées de l'école, comme pour les punir doublement, tandis que celles qui l'avaient

choisi d'elles-mêmes comme un geste fort dans leur vie de femmes croyantes se voyaient exclues ou forcées de se découvrir.

Personne d'autre qu'elles ne peut comprendre la violence d'un tel geste. Pour une femme musulmane, se découvrir par force est souvent vécu comme un viol, en ce que leur foulard est la frontière de leur intimité et de leur dignité de femmes croyantes et libres. Le passage de la loi a aussi légitimé un certain nombre de gestes islamophobes et décomplexé des postures ouvertement racistes. Des femmes se sont faites agresser dans la rue, d'autres se sont vues interdire l'accès au sas de sécurité des agences bancaires, pour cause de danger potentiel (en effet, on ne peut pas savoir ce qu'elles avaient caché sous leur foulard). On a refusé de célébrer des mariages parce que l'épouse avait les cheveux couverts et que cela « empêchait », expliquait-on, « de l'identifier ». Une dame de service d'un restaurant universitaire a même refusé de servir un repas à une jeune étudiante musulmane. Elle a du laisser son plateau dans la file et partir…

La proposition de la Société Particulière arrivait dans ce contexte. Assis devant mes écrans, je réfléchissais à ma décision. Hors de question d'aller à New York vu le climat politique lié à la guerre en Irak. D'ailleurs Elisa me faisait comprendre que l'obtention du visa américain risquerait d'être difficile pour quelqu'un qui porte le même nom que l'un des présumés pilotes du 11 septembre.

Le Japon semblait lointain, mais l'imaginaire qu'il portait en moi m'avait toujours attiré. On en a discuté le soir avec Farida et j'ai annoncé ma décision le lendemain : départ pour Tokyo.

Le départ amène un certain nombre de considérations. C'est vrai que je suis fâché contre la France pour un certain nombre de choses qu'elle m'a faites et desquelles j'ai souffert, mais c'est quand même le pays où j'ai grandi et, sans savoir le dire encore, je sens bien qu'un lien me rattache à elle. Assis dans l'avion, je

pense à mon père. Je ne peux pas m'empêcher d'imaginer son départ de l'Egypte. Je pars pour mon confort personnel, assis dans un fauteuil ergonomique, alors que lui partait pour une mission capitale : assurer la subsistance de sa famille. Au fond, qu'est ce que je recherche dans ce départ ? Quel sens je donne à ma décision? Ce départ, pour moi, c'est peut-être plus des vacances payées qu'autre chose.

Quitter son pays, sa famille, sa terre est un geste qui change un homme pour de bon. Tous les immigrés que j'ai rencontrés ont beaucoup de difficultés à parler de ce déchirement du départ, mon père le premier. Leur pudeur est un trésor. Leur regard dit souvent plus que leurs mots, et les traces sur leurs mains sont autant de pages du livre qu'ils ont écrit, souvent avec douleur. Leur histoire m'honore. Leur histoire m'engage moralement au plus haut point, à chacun de mes mots et de mes gestes, parce que je porte dans mon identité une part de ce qu'ils ont essayé de construire :

J'embrasse une dernière fois ma femme et mes enfants, cette fois je n'ai plus le temps,
J'ai rendez-vous à la sortie du village, là-bas un passeur m'attend…
L'aube se lève à l'horizon, la vapeur des cheminées,
Les premiers rayons du soleil effleurent la pointe du minaret.
Un dernier regard sur cette vie que je laisse derrière moi
Un dernier soir, une dernière nuit que je n'oublierai pas
Un espoir, le rêve d'une vie se rapproche pas à pas,
Dans le miroir, un homme vieilli se rappelle de moi.
Il était moi, il était jeune, il pensait s'en sortir
Moi, qui pense naïvement revenir pour voir mon fils grandir
J'aimerais tant rester, j'aimerais que les choses se passent autrement,
Mais, pour qu'il ait une chance, je dois partir sur un autre continent,
Travailler dur, envoyer tous les mois de l'argent au pays
Une lueur d'espoir, construire un avenir pour ma famille.

Au fond d'une cale, à pied, ou caché dans la soute d'un avion,
A la nage, à la rame, ou planqué à l'arrière d'un camion,
J'irai au bout, j'irai, coûte que coûte même si j'y trouve ma fin
La mort, au fond, n'est-elle pas le début d'un meilleur lendemain ?
Une vie juste, douce et paisible pour l'éternité,
La Mort devant qui Dieu nous a tous mis à égalité.
De route en route, les kilomètres défilent dans le rétroviseur,
Cachés dans des tonneaux, on attend le signal du chauffeur.
Tous différents, mais poursuivant le même objectif :
Atteindre l'autre rive, ne pas finir mort sur un récif.
Chaque chose en son temps, pour l'instant c'est la frontière algérienne
Traversée du désert, puis vers la mer méditerranéenne
Ma bouteille d'eau est terminée, mes forces exterminées,
On compte les heures, on espère tous en être au terminus.
Le chauffeur s'arrête et donne une liasse au garde frontière
Reprend la piste et se gare un peu plus loin dans une clairière…
Les tonneaux découverts, on trouve les corps sans vie de nos frères,
Des ecchymoses sur leur corps, un dernier espoir dans leurs yeux ouverts.
Comment l'accepter, tant sont partis mais si peu revenus,
Tant de vies gâchées, de rêves assassinés, d'espoirs perdus…
Encore sous le choc, on enterre les corps à la hâte,
Une dernière prière pour nos frères qui gisent sous cette terre écarlate.
Leur seul tort : être nés la peau mate sur le sol africain ?
Au moins, ils n'auront pas à supporter la suite du chemin…

Ces mots, je les ai entendus de la bouche d'hommes venus d'Afrique à plusieurs reprises, qui m'ont livré une part de ce qu'ils avaient de plus cher : leur histoire. Ils restent dans mon cœur, comme un rappel de tous les instants, et je prie Dieu de ne jamais les en faire disparaître, pour ne pas que j'oublie la réelle précarité de ce que je vis, malgré l'impression de sécurité que le confort matériel peut procurer. Tout ce monde dans lequel nous vivons

n'est qu'un château de cartes, et il n'en restera pas grand-chose le jour où le vent passera par là.

L'Afrique, cette prison à ciel ouvert. Il y a une forme d'injustice monstrueuse dans le fait de piller les ressources naturelles de l'Afrique contre pourboires et cadeaux d'affaires, pour ensuite refouler tous les malheureux qui viendront chercher un espoir sur nos rivages. Les rares à passer entre les mailles sont condamnés à être de petites mains dans l'ombre toute leur vie, jusqu'à ce que ces mains soient abîmées comme les pages du vieux livre que l'on feuillette avec retenue.

Nous les ferons vivre dans des lieux où ils ne se mélangent pas avec les nôtres. Nous leur dirons de ne pas faire trop de bruit et d'être reconnaissants pour la chance que nous leur avons donnée, ainsi que la subsistance que nous leur avons accordée. Leurs enfants seront mis à l'écart, se rebelleront parfois, mais ils finiront par devenir ce que nous leur dirons de devenir. Ceux d'entre eux qui montreront de bonnes dispositions nous seront les plus utiles.

Nous en ferons des délinquants pour certains, que nous montrerons du doigt pour nous justifier du sort qui est fait aux autres. Nous en ferons des banquiers et des vendeurs, qui seront des pions à la solde de notre système, contre voitures et montres de luxe, sans même se rendre compte qu'ils participent à la servitude de leurs frères et cousins encore restés sur le sol africain.

Le « nous » que j'utilise n'est pas celui d'un groupe occulte tapi dans l'ombre qui nous manipulerait tous pour servir ses intérêts (même si ce genre de groupe existe bel et bien) mais celui qui nous engage tous, auquel nous participons tous en tant que membres de la Société de Consommation à chaque fois que l'on fait le plein d'essence des voitures que l'on enverra à Dakar quand elle ne seront plus bonnes qu'à tuer ceux qui y montent, à

chaque fois que l'on fait nos courses docilement au supermarché en remplissant nos caddies de légumes en plastique qui tuent l'agriculture africaine, à chaque fois que l'on allume la télé pour regarder ce qui a été préparé pour nous divertir et penser à autre chose, à chaque fois que l'on vote pour quelqu'un qui nous explique que l'identité française doit être protégée et qu'il n'est définitivement plus possible d'accueillir toute la misère du monde dans notre chère France.

Assis dans mon fauteuil Air douce-France, dans le vol Paris-Tokyo du 2 novembre 2003, l'évocation dans mon cœur de mon père et de son départ de l'Egypte ne m'amène pas encore à toutes ces considérations. Pour l'instant, mon souci est d'avoir un deuxième verre de jus d'orange gratuit et de mettre la main sur le programme des films diffusés pendant le voyage : de quoi m'anesthésier pour quelques heures encore…

EPISODE 9 | Fouldorak et la révolution industrielle

Paris 18e, quelque part pendant les années 80

Quand j'étais petit, je croyais que l'an 2000 était bien loin dans le futur, tellement différent de celui qu'on a vécu dans la réalité. Les livres d'école et les professeurs nous parlaient de progrès techniques révolutionnaires qui allaient changer nos vies, sans parler de la télé… Dans mon an 2000 des années 80, on va au supermarché en fusée Ariane que l'on suspend à des cintres géants dans le parking-à-fusées. Les voitures sont des aéroglisseurs au design futuriste, qui se transforment en sous-marin ou en avion si on doit aller en vacances. Tout le monde porte des tenues de Bioman (rose pour les filles, vert pour les garçons), avec des Pumps qui permettent de sauter très haut. Les enfants ont des pistolets laser pour tuer les moustiques en été. Assis devant des télés géantes, on n'a plus besoin de se lever pour atteindre l'écran ou le frigo, il suffit de faire gogo-gadgeto-bras pour se servir sans ne jamais bouger. Et si on est en retard, pas de problème puisqu'on a des jambes bioniques comme Steve Austin. Les mamans entendent tout comme super-Jaimie et mettent des coups de karaté aux caissières qui se trompent de prix. Dans la rue, plus besoin de marcher puisqu'on est tous sur des tapis roulants (quand on veut s'arrêter, il suffit de marcher en arrière…). A la maison, R2D2 fait le ménage et on prend un mini train pour aller d'une pièce à l'autre. Sur le rebord de la fenêtre, les fleurs sont des monstroplantes carnivores qui se nourrissent elles-mêmes en attrapant des oiseaux au vol, ce qui nous évite de perdre du temps à les arroser. A l'époque, je croyais aussi que manger de l'harissa donnait des superpouvoirs. « C'est pour ça que ça pique » me disais-je intérieurement comme un secret que seuls les adultes connaissent. « C'est d'ailleurs grâce à ça qu'ils sont grands » ajoutais-je. Vous pouvez m'imaginer courir comme une fusée en sortant de la cuisine après une cuillère à café de la substance explosive…

Je me voyais pilote de Fouldorak (le Goldorak égyptien de mes rêves), qui se transforme en tout ce que je veux et massacre les Biomans, X-Or, Sankukai et autres clowns en combinaison de nylon brillant. Tous les matins, pour se mettre en forme, mon Fouldorak écrase 3 tonnerres mécaniques et quelques supercopters sur le chemin de l'école, mais sa cible préférée, c'est K2000, qu'il assomme avec des assiettes de foul (à la place des planetrons) jusqu'à ce que Mickael Knight, le « chevalier solitaire dans un monde dangereux, un héros des temps modernes, dernier recours des innocents, des sans espoirs, victimes d'un monde cruel et impitoyable » disait le générique, ne réclame grâce avant la sonnerie annonçant la fin de la récréation. Ensuite, il faut vite qu'on se mette en rang pour monter en classe.

Pour être aussi fort, mon Fouldorak mange le seul truc que les héros américains ne pourront jamais se payer : du foul, en boîte de conserve (comme Popeye avec les épinards, sauf que Fouldorak mange la boîte avec). Quand il a besoin d'explosifs, il suffit à Fouldorak de jeter l'une de ces boîtes de conserve en direction de son ennemi pour qu'elle lui explose à la figure et le détruise instantanément. S'il faut aller au corps à corps, pas de problème pour Fouldorak qui massacre son ennemi grâce à ses techniques de foul-contact. On disait aussi que c'était parce que Barracuda était tombé dans une marmite de foul étant petit qu'il était devenu si fort (l'abus de foul lui a au passage causé des problèmes capillaires, dont j'ai fait l'expérience, moi aussi, quelques années plus tard…).

Petit rappel gastronomique :

Le foul est le plat national égyptien, avec les falafels. C'est une des tomates et des concombres (si on en a les moyens). Un filet d'huile d'olive et de citron vert, ainsi qu'une pincée de sel et de cumin pour compléter la recette. Ce plat, qui coûte à peine quelques centimes dans les faubourgs des grandes villes

égyptiennes, est ce qui sauve une grande partie de la population de la famine. Il constitue le petit déjeuner, déjeuner et dîner d'un grand nombre de familles, y compris la mienne pendant des années. En grandissant, mon petit frère et moi, il était hors de question que l'on abandonne ce plat sous prétexte qu'on avait les moyens de manger autre chose, mais on en mangeait par plaisir plus que par dépit. Le foul, c'est plus qu'un plat, c'est une démonstration à lui seul que l'on n'a pas besoin d'accumuler des richesses immenses pour sauver les gens de la famine. C'est aussi quelque chose qui me rattache vraiment à l'Egypte, parce qu'il suffit qu'il soit posé sur la table pour que mon cœur se retrouve à Alexandrie en train de faire un repas avec ma famille, assis au bord de la mer tous autour d'une grande assiette.

On nous a vendu le progrès technologique et matériel, et le moins qu'on puisse dire, c'est qu'ils en ont eu pour notre argent. On a atteint un tel niveau de dépendance à la Technologie que l'on se retrouve dans un vrai rapport de servitude, ne serait-ce que vis à vis de nos téléphones portables . Je me rappelle d'une fois où mon frère et moi, on était chacun accroché à une jambe de mon père en le suppliant de nous acheter l'Ordinateur (je ne dis pas *un* ordinateur, parce qu'à l'époque, on pensait que c'était LE grand aboutissement de la technologie et que rien, vraiment rien, ne viendrait après cela : c'était l'ultime machine). Après des mois de travail au corps sur mon père (bisous, supplications à genoux et carnets de notes soignés), il a enfin cédé après que je lui aie expliqué que ça allait améliorer mes notes à l'école et me permettre d'être prêt pour le Futur. Un futur où tout ne serait que robots, électronique et conquête spatiale.

Dans le rayon informatique du « pays où la vie est moins chère que là où elle est plus chère » (à l'époque composé d'une table et d'un vendeur au rebut), nous étions en révérence devant l'objet de nos rêves : le fameux Amstrad CPC 464. Inutile de dire que mon frère a souffert avant de pouvoir mettre la main dessus. Il avait un écran vert et fonctionnait avec des cassettes qui

mettaient 40 minutes à charger avant de pouvoir jouer à Pacman. Quand on voulait un autre jeu, il fallait recommencer toute la manœuvre, donc on réfléchissait bien avant de décider quelle cassette lancer. Mon jeu préféré c'était le Pendu, parce que mon frère (encore à la maternelle) perdait toujours et ça me faisait une excuse pour toujours lui prendre son tour, comme quoi, quand on est injuste, une excuse bidon est toujours la bienvenue pour se donner bonne conscience et jouer en paix, pour un temps au moins…

A l'école, à cette époque, on étudiait la révolution industrielle et la maîtresse disait que nous autres, pays développés, on en était *là* (elle montrait le point haut et loin devant sur le graphique qu'elle avait dessiné au tableau), alors que les pays du Tiers-Monde en étaient *là bas* (en bas derrière). « *Mais ils vont se rattraper bientôt, ne vous inquiétez pas !* » disait-elle.

L'idée de la révolution industrielle, c'est que l'on passe d'un état de technologie reculé à une étape où de nouvelles techniques nous permettent de produire massivement des biens de consommation et d'accéder ainsi au *développement*. On quitte alors progressivement une économie primaire, centrée essentiellement sur l'agriculture pour se diriger vers une économie secondaire, industrielle. Ce passage se fait avec une grande consommation d'énergies fossiles et de minerais. Quand la phase de production de masse atteint son plateau haut (à peu près après que toutes les infrastructures et les industries lourdes du pays aient été mises en place), le pays évolue progressivement vers une économie de services où la capacité intellectuelle de ses entreprises est mise en avant, dans des secteurs d'activités de plus en plus dématérialisés et tournés vers des savoirs abstraits. On délaisse ainsi au fur et à mesure des activités comme la sidérurgie et la pétrochimie pour se consacrer à l'informatique, la finance ou le conseil.

En parallèle de cette courbe d'évolution économique, on complète souvent l'analyse du développement d'un pays par son étude démographique, en expliquant qu'un pays qui se développe passe d'abord d'une phase forte natalité/forte mortalité à une phase où il a accès au progrès médical. Durant cette période, la mortalité diminue très rapidement et la natalité reste stable, ce qui fait d'autant augmenter la population. La cellule familiale, qui bénéficie d'un confort matériel plus grand grâce aux progrès technologiques et qui a moins de crainte quant à la survie de sa descendance grâce aux progrès médicaux, « *tend à trouver un équilibre* » et à diminuer progressivement sa natalité en faisant moins d'enfants. On arrive alors théoriquement dans une situation comparable à celle de la France, où la famille type a autour de deux enfants (2.01 en 2010), et où avoir un enfant est désormais une question d'*harmonie dans le couple*, d'*épanouissement personnel* ou encore d'*horloge biologique*.

Si on y réfléchit bien, ce double schéma (évolution économique/évolution démographique) est ce qui est le plus fondateur dans notre vision du *développement* d'un pays. Il nous permet de nous sentir bien placés, dans les pays développés, car nous sommes quand même « *haut et loin devant* » dans ce schéma d'évolution. Une telle vision nous rassure aussi et nous déculpabilise vis-à-vis des pays du Tiers Monde, parce qu'elle présente les choses comme un simple chemin à suivre, qui garantit que tôt ou tard ces pays accèderont au développement, et que tout cela n'est en fait qu'une question de temps. Eux aussi seront un jour « *haut et loin devant* », à condition qu'ils soient encore bien loin derrière nous… La seule chose qu'ils doivent faire pour être sur les rails du *progrès*, c'est d'accepter ce que nous leur offrons : la technologie. Seulement voilà, cette technologie ne vient pas seule. Elle est livrée avec son efficacité, ses jugements de performance et les valeurs qu'elle porte. Elle vit dans des séries télé construites à sa gloire comme des vecteurs destinés à introduire son culte dans nos esprits à tous.

Moi qui ai grandi en rêvant d'une voiture qui parle et d'un ordinateur à tout faire, endormi devant la télé, de quelle indépendance et de quel libre arbitre crois-je disposer quand j'achète mon GPS en promotion chez Carrefour ? Tout ça pour qu'une voix féminine hypocritement aimable m'ordonne sans plus de formalités de tourner à droite, puis à gauche, puis de m'arrêter à 300 m ? Bien sûr, le GPS est une invention très utile qui, en plus de pouvoir localiser n'importe où celui qui le porte, évite quand même de se perdre par soir de pluie à la campagne, mais ce n'est pas son utilité que je questionne ici (quoique…), mais plutôt le sentiment d'avancer vers le progrès qu'on peut avoir en le tenant entre les mains. Un sentiment qui ne vient pas de notre appréciation naturelle des choses utiles, mais qui résulte plutôt d'un asservissement dès notre plus jeune âge à un certain nombre d'idées-objets que l'on se met en quête d'acquérir.

Le walkman/musique/loisirs et les baskets/rapidité/statut social étaient par exemple, pour moi, les deux idées-objets après lesquels j'ai couru toute mon adolescence. J'imagine que je les ai remplacés depuis par d'autres idées-objets, comme par exemple la montre/précision/efficacité et la voiture/rapidité/statut social (remarquez comme ici la voiture joue en fait le même rôle de représentation que les baskets à l'adolescence).

Pour revenir au schéma de développement des pays, c'est à mon sens une formidable escroquerie. Si j'étais l'organisateur de cette démarche de pseudo progrès forcé, voici quel serait mon plan :

1) On commence par présenter la théorie du progrès économique et social et on explique qu'elle est, en soi, un objectif à atteindre, car on sera « plus heureux » quand il y aura moins de morts et que l'on possèdera plus de choses. A ce moment, il est très utile de montrer des courbes d'évolution économique et démographique croissantes.

2) On crée et transmet un univers culturel (via les films, séries TV,

chansons, magazines) qui met en valeur la technologie que l'on souhaite vendre, avec des héros auxquels les cibles peuvent s'identifier et auxquels ils auront envie de ressembler (en possédant le même objet, par exemple).

3) On établit un rapport de force, pas seulement militaire, mais également économique et culturel. Il y a des différences énormes dans l'ampleur des représentations culturelle et économique des pays, toutes deux fonction des moyens qui y sont alloués, donc forcément à l'avantage des groupes et pays qui disposent déjà de la technologie et du pouvoir économique.

4) On se présente enfin comme un ami qui aide et qui vient proposer d'accéder à ce que la population convoite déjà : la technologie et le progrès matériels.

Dans cette situation, quel gouvernement refuserait d'ouvrir ses portes à des moyens médicaux qui pourraient sauver des vies, à des technologies qui simplifient la façon de se déplacer, de s'alimenter, de communiquer ? Quel despote refuserait à son propre peuple une vie meilleure alors que le chemin du progrès est juste là, derrière la porte, attendant avec compassion et humanisme de pouvoir aider, tout simplement ? Assurément aucun…

Ma deuxième raison de penser que ce schéma d'évolution des pays est mensonger est la suivante : l'idée du « chaque pays suit son chemin sur les rails du progrès économique et social » est fausse, car elle ne tient pas du tout compte des interactions entre les pays. Chaque pays est considéré comme seul dans cette évolution, alors que l'accès de certains pays à la technologie ou aux soins est tout simplement bloqué ou ralenti par d'autres, pour des raisons plus ou moins explicites. Le processus de développement et de progrès est tout sauf linéaire.

C'est un chemin, oui, mais plusieurs de ceux qui sont passés les premiers ont tendu quelques guets-apens.

Détenir les brevets des médicaments contre les virus émergents en période de risque de pandémie ou les techniques de trithérapie contre le SIDA sans les mettre à disposition des populations qui en ont le plus besoin, surtout en Afrique, ce n'est pour moi ni plus ni moins qu'un assassinat de masse. Ce génocide par non-assistance aux populations en danger est organisé sciemment par des groupes pharmaceutiques pour pouvoir monnayer le travail de leurs équipes de recherche, en attendant le savant équilibre économique entre le nombre de morts du SIDA en Afrique et les moyens financiers que les Etats sont prêts à mettre en œuvre pour prendre en charge leurs citoyens malades.

Réguler l'accès à l'énergie nucléaire de pays comme l'Iran sous couvert de vouloir éviter les risques militaires dans la région est également d'une hypocrisie qui frise le ridicule. D'après la revue américaine Intelligence, très appréciée des analystes de la Maison Blanche, l'ensemble de l'opération de déstabilisation de l'Iran (y compris par des moyens militaires si nécessaire) ne vise pas à empêcher l'Iran d'accéder à la technologie nucléaire, mais plutôt à les retarder le plus possible dans ce processus…

Voila le genre de petites embûches qu'un pays *en développement* peut rencontrer sur le chemin du progrès, balisé quelques années plus tôt par les pays *développés*, comme de vrais amis qui auraient oublié des pièges à loup sur un sentier de randonnée…

Question subsidiaire : si ce schéma est faux, pourquoi est-il encore enseigné ?

Proposition de réponse : peut-être pour garder encore un peu d'estime de soi et ne pas se sentir trop coupable vis-à-vis des amis encore coincés dans le piège à loup… Ca écornerait un peu l'image de marque de nos civilisatrices démocraties.

PARTIE II

EPISODE 10 | Poussière d'or

Tokyo, 2 novembre 2003

Rappel des épisodes précédents

Après un premier stage en salle de marché de taux pour la Société Particulière en 2001, je termine mon école d'ingénieur en mathématiques financières en février 2003 et rejoins la salle de marché dérivés-actions de la même entreprise. On me propose quelques mois plus tard de partir rejoindre les équipes de la Société Particulière au Japon. Le 2 novembre 2003, j'arrive à Tokyo.

Les bagages sont lourds et je les porte sans vraiment savoir où je vais dans la métropole où les routes se superposent et se croisent dans l'espace et où l'on trouve des restaurants jusque dans les étages des immeubles. Je suis machinalement le plan qui accompagne généralement les adresses au Japon (du moins quand on souhaite que les gens arrivent). Il est 17h à Tokyo, mais ça fait déjà quelques heures que le décalage horaire m'a fait perdre toute notion du temps. J'enlève mon baggy et ma grosse parka, prends une douche, me rase et enfile un costume à la va-vite, avant de me diriger vers le bureau à quelques centaines de mètres de là. Les deux tours de l'Akasaka Ark Mori Building ressemblent un peu au World Trade Center : on y trouve entre autres un café Starbucks, une sandwicherie Subway, le restaurant français Aux Bacchanales (repaire des employés français du coin) et une quarantaine d'étages de bureaux dont la Société Particulière loue les 14, 15 et 16èmes niveaux. Avant d'ouvrir la porte de la salle de marché, je revois dans ma tête le film des dernières 24h : l'au revoir de ma famille à l'aéroport, le vol Paris-Tokyo, mes premiers mots en Japonais, l'arrivée dans la ville, l'hôtel, le bruit dans la rue, l'hôtesse d'accueil de l'immeuble,

l'ascenseur… et me voilà, debout devant une porte vitrée qui cache un monde auquel j'appartiens déjà depuis longtemps sans vraiment en être conscient. Dès que j'ouvre la porte, le bruit des sonneries de téléphone et des annonces dans les haut-parleurs des terminaux de trading me saute aux oreilles. Je rejoins mon nouveau responsable, qui me présente au reste du personnel de la salle, les prénoms s'enchaînent aux salutations peu sincères de ceux qui disent « *Salut ! Ça va ?* » sans vraiment attendre de réponse. Mes nouveaux collègues japonais ont été les plus chaleureux, une impression qui dans mon cœur ne s'est jamais démentie par la suite. Le petit tour de politesse terminé, on me désigne ma nouvelle place et mes écrans, avant de me libérer pour la soirée.

Je marche tout droit en sortant de l'immeuble, près duquel passent plusieurs étages de Shuto, une espèce de réseau de voies express qui traversent la ville de part en part, en essayant de quitter ce qui ressemble à un quartier d'affaires inhumain comme tous les autres quartiers d'affaires inhumains de notre bon monde civilisé à Londres, Paris ou New York. Les lumières de Roppongi, le quartier *vivant et festif*, me font mal aux yeux et je presse le pas pour enfin sortir de ses rues pleines de bars et de night-clubs en quête d'un endroit plus calme, plus sain où je pourrais m'asseoir pour dîner et boire un thé. Au milieu de ces rues aux bâtiments futuristes et où les vrombissements de voitures de sport fusent de toute part, l'apogée du monde que nous avons construit est sous mes yeux.

Dans les jours qui suivent, je pense beaucoup à mon épouse en m'affairant à trouver un appartement, des meubles, un endroit où vivre qui soit humain et où vivent des Japonais, fuyant autant que possible les quartiers branchés d'expatriés de Roppongi et d'Omotesando. Le soir, dans l'ambiance feutrée de ma belle chambre d'hôtel immaculée, je reste dans l'obscurité silencieuse pour reposer mes yeux rougis d'avoir trop fixé les écrans. Dans mon imaginaire, c'est la fin de l'histoire : l'idée de la « réussite »

telle que je l'imaginais jusque là est réalisée. Je suis marié. Je suis en bonne santé. J'ai un « bon job », dans le sens où il me procure de l'argent et un statut social confortable, tant la position des financiers est enviée, convoitée, admirée dans notre société. Les consignes de mes parents, qui tiennent à leur parcours, m'ont toujours orienté à trouver un moyen de subsistance confortable et à mener une vie simple et honnête. A ce moment précis, j'avoue avoir pensé que ma mission était accomplie. Bien sûr, je n'aimais pas beaucoup les gens que je croisais en salle de marché. Je me sentais plus méritant qu'eux, du fait d'avoir surmonté les épreuves que la société française m'avait causées du simple fait d'être arabe, mais je me sentais aussi naturellement plus apte qu'eux, par un effet même du système dans lequel on travaille, qui encourage à l'arrogance et à la compétition entre les individus, pour le bien souverain de l'entreprise bien entendu. Ambition, autosatisfaction, efficacité, ruse sont des qualités très appréciées dans la finance, même si ces traits de personnalité recherchés sont rarement mis en avant dans les offres d'emploi ou dans le rapport annuel de la Société Particulière, au milieu des belles photos sur papier glacé. Pour autant, je ne remettais pas en cause mon choix de carrière malgré mes désaccords de principe avec le système financier. La grande force du système, c'est qu'il est fait de beaucoup de personnes qui le désapprouvent mais qui contribuent quand même à son règne. Il incorpore un tas de gens qui le trouvent injuste mais qui se disent « je ne suis qu'une goutte dans l'océan » où « j'économise encore un peu avant d'arrêter », qui lui apportent leurs mains, leur cerveau et leur temps pendant quelques années et quelques mois avant qu'un autre anti-système ne vienne prendre leur place pour encore quelques années et quelques mois. J'étais exactement dans cette configuration mentale, avec, en plus, une soif et une rage de revanche pour toutes les injustices que j'avais vécues depuis mon enfance et que j'attribuais, dans un amalgame émotionnel flou, à l'Etat et à ses complices (à commencer par les banques), aux gens riches, aux Blancs de manière générale, sans trop savoir ce que ça

voulait dire. Si quelqu'un était riche et blanc de peau (ce qui était pour moi presque un pléonasme émotionnel) et si, en plus, il travaillait dans une banque, il avait d'ores et déjà un profil de coupable. Bien sur, c'était une vision caricaturale construite en réaction, pendant mon adolescence puis mes études, à des événements de ma vie. Mais maintenant que j'ai pris le temps de m'y pencher, le monde est effectivement rendu injuste par des intérêts de gouvernements et de grandes fortunes en position de force et qui déploient une stratégie de grande envergure pour le rester. Là où, par contre, je me suis clairement trompé (sur les données récentes en tout cas), c'est dans le fait qu'il existe bel et bien un modèle multiculturel dans le milieu de la haute finance, du pétrole et de l'armement. C'est ce que l'on pourrait joliment appeler l'*œcuménisme capitalistique* ou, plus prosaïquement : « quelle que soit notre couleur de peau, nous sommes tous frères devant notre banquier suisse ».

En 24h, j'assumais plusieurs identités sans qu'elles ne se croisent vraiment : la journée j'étais Marwan, le gars *carré* ingénieur en mathématiques dans la salle de marché d'une grande banque française, qui porte chemise et chaussures de ville (au début en tout cas). Le soir et pendant mes pauses, j'étais moi-même, un Français d'origine égyptienne et algérienne, un musulman parmi d'autres dans l'immense métropole japonaise. A mes heures perdues, j'étais un ex-DJ qui regardait le rap de loin en essayant de garder ses distances avec une musique qui m'avait pris tellement de mon temps depuis mon adolescence et m'avait si peu donné en retour malgré ses promesses de justice sociale (ça commençait à devenir la musique préférée des ploucs de la finance, j'aurais dû m'en douter…). Cette façon de changer d'identité dans le temps et l'espace n'est pas sans rappeler l'argent, qui change d'identité comme il change de poche. Si un billet pouvait parler, il pourrait raconter son histoire. A quoi ressemblerait-elle ?

Contre poussière d'or, je suis né d'un coup de tampon dans une imprimerie très surveillée. Etalés les uns sur les autres avec mes frères, on attendait patiemment la sortie, à l'abri dans un coffre fort. Séparés, puis envoyés aux quatre coins du pays, chacun suit son destin : le mien commence dans un distributeur de la poste au marché de Saint-Denis. Marguerite, une maman zaïroise s'approche et tape le bon code, celui qui me libère pour rejoindre des cousins éloignés dans son porte-monnaie. Echangé contre un sandwich grec et quelques canettes, me voilà de nouveau dans le noir, caché au fond d'un tiroir-caisse en panne. La journée passe, puis vient l'heure de la fermeture, on me sort de là et voilà qu'Ugür, un gars moustachu, compte sur moi. L'argent n'a pas d'odeur, mais ce soir je sens un peu la mayonnaise, il nous attache d'un élastique et nous range à la hâte dans sa poche.

9h du matin, toujours dans le pantalon du Turc, retour à la case départ, me voilà de nouveau à la banque, cette fois au Crédit Lyonnais, dans une agence annexe d'Argenteuil. Trimbalé de droite à gauche sur le comptoir puis plongé dans un sac en toile, me voilà parti pour une lessive et un repassage au central. Là, surgie de nulle part, une équipe cagoulée débarque, des armes à la main, le regard menaçant, énervés. Ils s'emparent des sacs et sortent de la banque en marche arrière, scrutant les employés, guettant la police qui tarde à arriver. Sur la banquette arrière d'une BMW, je file à toute vitesse vers une nouvelle vie. Me voilà volé, recherché, caché dans une planque près d'Aubervilliers. Compté, recompté, puis partagé entre les membres de la bande, je pars dans la serviette de Youri, l'ingénieur qui élabore tous les plans. Direction Genève, où je suis confié à Markus Mannesmann autour d'une tasse de thé, un banquier suisse discret, qui pourra me blanchir en me plaçant sur les marchés financiers : Zurich, Francfort puis par Clearstream au Luxembourg, je perds peu à peu mon identité, je deviens respecté, on oublie mon passé.

Quelques mois plus tard, au gré des bénéfices prévus, on me transfère de Tota l à Nestlé puis chez Halliburton, où je sers à

graisser la patte d'un leader africain. Dans un attaché-case en cuir noir au milieu de la brousse, je passe de main en main pour sceller un accord de vente d'armes en toute démocratie. En liasse, dans la poche de costume du pantin africain, adossé à un cigare de La Havane, je profite de la première classe dans le vol privé Yamoussoukro-Paris pour aller faire un peu de shopping. Mis sur la table contre Rolex et bijoux Cartier, je porte sur la conscience quelques mitraillettes dans les mains d'enfants meurtriers. La vendeuse, en tailleur strict me compte dans ses mains manucurées, un sourire de moins en moins forcé s'affiche sur son visage aux rides colmatées. Après toutes ces années, elle commence pourtant à me connaître, elle sait que je ne pousse pas sur l'arbre du travail et de la richesse méritée.

Je suis tout fripé, à moitié déchiré, prêt à être remplacé, dans le coffre d'une banque centrale avec les autres anciens de ma famille pour être incinérés. On m'a convoité, aimé, désiré, volé, transféré. On m'a sali puis blanchi, caché puis jeté par les fenêtres. J'ai souvent changé de nom, mais jamais de code de l'honneur : servir ou détruire, il n'y a de différence que dans les cœurs. Quand je pense à ce qu'on m'a fait faire, je regrette jusqu'à ma simple existence, si seulement j'avais pu rester poussière d'or…

EPISODE 11 | La tension monte d'un cran

Les fausses politesses que l'on s'échange au bureau pour paraître cool ne dupent que les serveuses du restaurant à midi : ce pourquoi nous sommes tous là, ce à quoi nous dévouons nos meilleures années, nos cellules grises et le temps volé de nos familles n'est rien d'autre qu'un pillage organisé, une course à l'argent dans un casino de taille mondiale où les voisins de table ne savent même pas à quoi on joue. Le plus impressionnant, c'est à quel point on arrivait à se duper nous-mêmes en faisant comme si ce que nous faisions trouvait ses conséquences dans un monde virtuel… Moustapha, Jean-Daniel, Alex, Yasser, Paolo, sont des gens biens, pris à part, qui sont devenus pour moi des amis, mais l'entreprise à laquelle nous participions à l'époque, chacun à notre échelle, était, et est toujours, un gouffre d'injustice. Le degré d'aliénation dont nous étions victimes avait atteint un tel stade que nous étions même fiers de nous par moments.

Des fois, Jean-Daniel n'en pouvait plus et passait me voir à mon poste pour descendre prendre l'air et parler un peu d'autre chose. D'autres fois c'était moi qui craquais. Le même dégoût du job, de l'entreprise, de l'esprit qui y règne de manière générale. Jean-Daniel avait plus d'expérience que moi et aussi un poste plus important. Ça se voyait aussi parce qu'il avait les yeux plus rouges que moi en sortant du boulot. Le fait que l'on trouve un peu d'humanité les uns auprès des autres nous aidait plus ou moins à tenir le coup.

Il y avait les gentils (ça c'était nous), et puis les méchants (un peu comme les *Misfits* dans *Gem* qui répétaient tout le temps « *on est les Misfits, on est les meilleurs, on est les Misfits !* »). Dans l'équipe des méchants, il y avait que des mecs avec des noms de gangsters : Hank le responsable du trading, Greg son sous-fifre, Gordon le responsable des salles, deux mecs qui s'appelaient

Francis dont l'un prétendait avoir tout fait et écoutait du rap pour s'encanailler. L'autre se faisait surnommer *Francky Four Fingers*.

Hank était aussi riche qu'il était radin, sachant que depuis il a dû devenir cinq fois plus riche donc proportionnellement plus radin, et d'autant moins sympathique qu'il était de moins en moins pauvre. Il avait même demandé à Jean-Daniel de transporter des meubles dans son déménagement pour lui économiser quelques dizaines d'euros. Greg était toujours d'accord avec Hank (son responsable) et toujours en désaccord latent avec Alex (pas son responsable). Greg aimait tellement la Société Particulière que le jour où sa femme a accouché, il nous a vite envoyé une photo où il avait fait mettre à sa fille à peine née un t-shirt aux couleurs rouge et noire de l'entreprise avec le beau logo de la Société. Elle était née gagnante, semblait indiquer le sous-titre : « *One more in the team !!!* ». Francis était le premier de la classe, au propre comme au figuré : polytechnique puis une grande école d'ingénieur suivie d'un DEA de probabilités, a fait très bonne impression dans la salle de marché à Paris avant d'être envoyé à Tokyo quelques semaines avant Jean-Daniel et moi. Il a voyagé partout et n'en a tiré que des souvenirs de cartes postales. Il a essayé tous les sports et aime avoir un avis sur tout, ce qui finit souvent par une ode au Marché. Quant à Francky Four Fingers, il avait une vie assez erratique et une vision des femmes japonaises proche du rasoir jetable, il représentait la Société Particulière à lui tout seul. C'est clair qu'à côté d'eux on passait pour des enfants de choeur…

L'espace d'un instant, remettez vous dans le cadre : vous êtes assis dans un fauteuil au milieu de la salle de marché : horloge lumineuse, bruit strident des téléphones et collègues de bureau juxtaposés les uns à côté des autres comme le sont nos écrans, une main sur la souris et l'autre sur une dose de caféine.

Nous avons vu précédemment que les marchés financiers sont comme un grand centre commercial où tout s'achète et se vend,

des matières premières au capital des entreprises, en passant par les devises et les dettes des pays. On dit souvent que la finance est un jeu à somme nulle, mais ce n'est pas vraiment exact, car les actifs que l'on achète et que l'on vend sont présents dans le marché pour un laps de temps limité et doivent tôt ou tard être restitués à l'économie réelle, en subissant à cet instant un réajustement qui dépend de facteurs économiques dits fondamentaux.

Prenons un exemple : une tonne de pommes de terre, produite puis emballée en Europe. Jusqu'ici, sa valeur est déterminée par des facteurs réels : le nombre de litres d'eau nécessaires durant la croissance des pommes de terre, le temps qu'a passé l'agriculteur dans son champ, etc. Une fois vendues à un groupe agro-alimentaire, les pommes de terre entrent sur le marché, qu'elles soient produites en Moldavie ou dans les immenses serres du Sud de l'Espagne, qui nous alimentent tous en légumes-images (je les appelle comme ça car ils n'ont de légume que leur apparence brillante et immaculée).

Voici donc notre tonne de pommes de terre cotée sur les marchés financiers, changeant de propriétaire plusieurs fois dans la même journée en attendant le jour où elle sera livrée pour consommation. Elle apparaît et disparaît des écrans comme une ligne dans une liste de possessions temporaires. Jusque là, son prix dépendait toujours en partie de son coût de production et de la place de la pomme de terre dans l'alimentation du pays, mais aussi (et souvent surtout) d'une économie spéculative, dans laquelle un tas de personnes l'ont achetée juste parce qu'ils pensaient que son prix allait augmenter, sans qu'ils aiment particulièrement le hachis parmentier, ni les frites ou les aloo paratha (ce sont ces délicieux nans fourrés de pommes de terre écrasée et d'épices que l'on saupoudre d'une petite cuillère de ghee et de coriandre avant de servir). Le dernier acheteur (le consommateur en l'occurrence) doit assumer la différence entre le prix de production de la pomme de terre, disons 10 centimes le

kilo pour être très large, et le prix final au marché (ou plus souvent au supermarché) qui tourne autour d'un euro, qui incorpore la marge des grossistes et du supermarché, mais également une grande part de marge spéculative. L'effet spéculatif est encore plus fort sur des marchés comme le blé, le riz ou le pétrole, où des considérations stratégiques entrent en jeu. Il est donc inexact de parler de jeu à somme nulle dans ce cas car les actifs ont significativement augmenté de prix entre le moment qui précède leur entrée et leur sortie du marché financier (du producteur au consommateur final).

Concentrons nous maintenant uniquement sur la partie de la vie des produits financiers où ils sont achetés et vendus en bourse. Durant cette période, on peut considérer que l'on est en vase clos, entre personnes habilitées à traiter sur un marché donné : parmi ces intervenants autorisés, on trouve bien entendu des banques d'investissement avec des salles de marché, mais également de plus petits organismes financiers, des banques centrales, des coopératives et même des particuliers, par l'intermédiaire de courtiers en bourse. Tous ces intervenants achètent et vendent sur le marché, mais chacun a une raison propre de le faire.

Schématiquement, la banque d'investissement spécule avec son argent, mais peut aussi réaliser une transaction pour le compte d'un client institutionnel. La banque centrale, quant à elle, traite sur le marché pour des raisons de régulation et pour le maintien de l'équilibre de sa monnaie et de sa dette. Le particulier joue ses économies comme il jouerait au tiercé, à part que c'est plus chic de feuilleter les Echos ou le Financial Times que d'être au troquet du coin le nez dans Tiercé Magazine, pendant que vos voisins de table commentent les pronostics de Omar Sharif ou de feu Guy Lux la veille après la météo… chacun son dada.

Dans la théorie de construction des prix, on fait souvent l'hypothèse que l'information (qui détermine les prix) est

accessible à tous, or rien n'est plus faux en réalité, puisque si nous étions tous si bien payés, au fond, c'était pour apporter notre supplément de connaissance à la richesse et au succès de la banque. L'information financière n'est pas accessible à tous, puisqu'elle a un coût. Interpréter ensuite les informations financières pour en dériver la valeur des choses est une mécanique extrêmement complexe qui utilise certaines des connaissances mathématiques et statistiques les plus avancées, sans même parler de la capacité de calcul nécessaire (en termes de puissance informatique) pour produire ces prix. On voit vite que la taille et le pouvoir financier des banques leur donne un avantage significatif sur tous les autres intervenants, y compris les banques centrales, qui tentent tant bien que mal de rester des acteurs de leur propre économie en se servant de la monnaie et de leurs réserves comme instruments de régulation.

Les pays ont abandonné d'eux-mêmes les instruments de contrôle de leur économie sous couvert de suivre le *progrès économique mondial* et tiennent aujourd'hui hypocritement un discours d'impuissance devant la fuite vers des terres financièrement plus accueillantes de leurs emplois et de leurs capitaux alors qu'ils en sont les premiers complices.

Si on admet l'idée que certains joueurs disposent de plus d'information que d'autres, on voit très vite comment ils peuvent tirer avantage de ce supplément de connaissance. C'est comme quand les jouets Starwars étaient à moitié prix à Tati et qu'on les achetait pour les revendre presque au prix fort aux autres enfants de notre classe en primaire. Tout allait bien tant qu'ils ne disposaient pas de l'information, et en plus on passait pour des mecs sympas et dans le coup puisqu'on fournissait des jouets introuvables moins chers que ce qu'ils devaient coûter dans l'imaginaire des enfants bourgeois qu'on côtoyait dans la cour de récré. Dans le cas du trading, les produits sont un petit peu plus complexes que des figurines de Dark Vador et des sabres lasers, mais la logique est la même.

Chaque euro gagné en bourse, chaque Porsche et chaque Maserati garée au parking de la Société Particulière, chaque cravate en soie étranglant le cou d'un visage stressé et rempli de dévotion devant chaque écran de trading de ce monde provient de ce supplément d'information. Chacun de ces euros est payé par quelqu'un de moins bien informé. Cela peut être un concurrent, qui se rattrapera peut-être le lendemain (ou pas), mais cela peut également être un épargnant argentin du bout du monde, à qui ses économies ne seront pas remboursées parce que la banque centrale argentine est en quasi situation de défaut sous les attaques spéculatives. Pendant cette période, les épargnants sont rassurés par les discours propagandistes et anesthésiants des dirigeants alors que les financiers du monde entier voient bien que la situation économique et la solvabilité de l'Argentine se dégradent.

Beaucoup de ménages américains qui ont perdu leur maison dans la crise des *subprimes*, eux aussi, ne savaient pas qu'ils étaient condamnés à la perdre tôt ou tard, puisqu'ils étaient dans une situation de quasi-insolvabilité dès même le début de leur crédit. Les organismes qui leur ont concédé un prêt à intérêt usurier, par contre, le savaient, mais comptaient sur le fait qu'ils pourraient saisir les maisons et les revendre pour récupérer leur mise, plus une marge généreuse. Ce qu'ils n'imaginaient pas, c'est qu'il y aurait un effet cascade dans la faillite des ménages et que le marché immobilier dégringolerait aussitôt, les empêchant de revendre les maisons saisies au prix espéré et leurs causant des pertes sévères. Les voilà eux aussi en faillite…

Et quand l'immobilier américain est en difficulté, c'est le monde entier qui semble trembler, victime d'angoisses de krach mondial et d'effondrement des marchés financiers, ces nouvelles idoles du culte capitaliste qui semblent dicter l'avenir de tous. Voilà donc que tous les analystes et experts ont sorti leurs cravates sombres et leur mine dépitée pour venir sonner l'alarme dans chaque écran télévisé de chaque foyer de notre bon monde

civilisé, afin de nous avertir du danger qui nous guette tous si les banques centrales n'interviennent pas au plus vite pour sauver le Marché…

Désolé de ne pas faire preuve de plus de sollicitude envers les traders de Wallstreet qui ont perdu leur job à cause de la *crise* et crient maintenant à l'infamie devant le spectacle de ces familles américaines assises sur leurs valises devant la porte de ce qui était leur maison encore quelques heures plus tôt. Je suis forcé de relever qu'on ne les a jamais entendus se plaindre dans des situations d'injustices similaires où leur emploi n'était pas menacé, mais accordons-leur le bénéfice du doute et gageons qu'on ne les reprendra plus à spéculer sur la faillite de leurs concitoyens endettés… jusqu'à ce qu'ils retrouvent un autre job, en tout cas.

EPISODE 12 | Déclic

Une fois que j'ai vraiment réalisé le rôle que l'on avait dans l'économie et la provenance initiale de chaque euro qu'on nous versait, j'ai commencé à avoir de sérieuses douleurs au ventre et les jambes qui tremblaient de temps en temps. Le cérémonial quotidien de mise en condition psychologique, qui commençait dès que j'avais passé le portique de l'immeuble, me transformait chaque matin en quelqu'un que je n'aimais pas beaucoup et que j'étais condamné à aimer de moins en moins, parce que mon travail suivait un chemin dont ma conscience et ma foi m'éloignaient de plus en plus.

Quand je marchais dans la rue et que je voyais une voiture passer, son prix catalogue me venait à l'esprit immédiatement, puis je le divisais en multiples de 50 euros, ce qui me donnait une idée du nombre de familles d'Egypte, d'Inde ou du Sénégal que l'on pourrait nourrir pour un mois avec la même somme (un budget mensuel de subsistance pour une famille de 4 personnes en Egypte est d'environ 350 livres, soit 45 à 50 euros). Dans mon esprit, les Lexus étaient des minibus de brousse remplis d'enfants souriants, rassasiés, et les Mercedes se transformaient en bibliothèques roulantes d'où des crayons neufs aux mines encore intactes tombaient sur une route de campagne. A mon poignet, je portais quelques dizaines de traitements anti-malaria pour me donner l'heure et mon appartement était un village indien dont aucune porte n'était fermée… Bien sûr, on peut dire que c'est une vision enfantine et naïve du monde dans lequel nous vivons, mais c'est le monde tel que je le vois depuis que je soigne mon cynisme professionnel.

Le décalage entre la vie que nous menons et celle des malheureux de ce monde est tel qu'il devrait envahir notre esprit et notre cœur à chaque instant, tant les injustices sont grandes et

tant notre part de responsabilité est lourde. Bien sûr, beaucoup d'entre nous essaient de participer, au moins financièrement, à réduire ces injustices, mais ce n'est qu'une goutte d'eau dans l'océan de la pauvreté et de la misère. Certains le font de bon cœur, d'autres pour leurrer leur conscience, mais au bout du compte ça ne change pas notre monde.

En nous baladant dans les rues de Kyoto quelques années plus tard avec nos familles, mon ami Alex me dira, en parlant de l'impact de la finance de marché et des tentatives qu'ont certains de vider leur sac à culpabilité en donnant quelques miettes à des œuvres caritatives : « *Si on veut avoir un canapé propre, il est plus difficile de nettoyer une tache que de ne pas la faire. Mais comme c'est pénible de se forcer à ne pas faire de taches, beaucoup de gens vivent très bien avec un canapé sale…* ». J'ajouterais qu'il est plus difficile encore, une fois que l'on croit en cela, d'agir avec cohérence et de quitter ce mode de vie.

Qui serait capable, comme Alex l'a fait par la suite, de quitter un job de millionnaire pour s'éreinter 12 heures par jour à nettoyer des plats à gâteaux pendant des mois, juste parce que sa conscience et son projet de vie étaient incompatibles avec ce milieu et ce qui s'y joue ? Assurément peu d'entre nous, si même il en existe un seul.

A ce moment là, où je travaillais encore pour la Société Particulière à Tokyo, j'étais encore loin d'un tel degré de cohérence dans mon choix de vie, mais j'étais partagé entre ma conscience et mon dégoût croissant de la salle de marché d'une part, et le bonheur que j'avais de vivre au Japon d'autre part. Quitter mon emploi, c'était prendre un aller simple pour Paris avec rien à la clé, à moins de reprendre mes études pour faire autre chose sans garantie que cela me plaise plus et, connaissant la vitesse à laquelle je me lasse d'un boulot dont j'ai fait le tour, rien ne me disait que je n'allais pas perdre mon temps quelques années de plus sans vraiment trouver ma voie.

Pour moi, la vie d'un homme est comme une ligne. Elle a un début et une fin. On la ponctue de signes qui en marquent les grandes étapes. Chaque lettre est un geste, chaque mot est une action qu'on a choisi d'accomplir. Chacun d'entre nous doit écrire la plus belle phrase possible et, s'il fait de son mieux, peut-être que sa vie trouvera un sens. Jusque là, j'avais fait pas mal de fautes de grammaire, mais j'avais bien l'intention de me corriger.

Mon épouse et moi avons donc convenu qu'à terme, je ne travaillerais plus dans la finance et qu'il fallait, en attendant une vraie alternative, trouver la meilleure solution pour ne plus être dans un cadre professionnel qui me déplaisait tant. Dans notre scénario le plus pessimiste (économiquement du moins), elle pouvait toujours reprendre le travail en rentrant à Paris pendant que je chercherait une porte de sortie à la finance, mais avant de rentrer à Paris, il nous restait une dernière chose à faire, un rêve à réaliser : partir voyager autour du monde.

On a donc pris quelques arrangements, préparé les itinéraires, les vaccins et les visas, puis j'ai quitté mon poste à Tokyo « *pour raisons familiales* », en étant obligé de mentir à certains de mes collègues et amis pour leur éviter de le faire à ma place, tout en restant dans une relation *cordiale* avec la Société Particulière en prévision de mon retour à Paris, après notre voyage.

Mon épouse est rentrée la première à Paris, pendant que je terminais les formalités du départ de Tokyo. Une fois les meubles vendus, j'étais de nouveau seul dans le grand appartement vide comme lors de mes premiers jours au Japon. Quitter le Japon et ses habitants coûtait cher à mon cœur, tant je m'étais attaché à eux. Le *sayonara* à nos voisins était le moment le plus dur : comment dire au revoir à Madame Uchida, la dame japonaise qui habitait en face de chez nous ? Elle qui m'avait appris mes premiers mots de japonais et m'attendait tout les matins pour me souhaiter une bonne journée une fois sur mon vélo. Comment dire au revoir à Abdallah, mon voisin ghanéen qui

m'aidait toujours à bricoler ou à déplacer des cartons même après ses journées les plus éreintantes ? A part la promesse de revenir, je ne trouvais pas les mots qu'il fallait pour l'occasion.

Quelques mois plus tôt, un soir, alors qu'on sortait tous les deux de chez Kotobuki, notre restaurant préféré, on voit un homme foncer vers nous à toutes jambes, puis s'arrêter net devant nous, encore haletant :

« You're Muslim?! Assalaam alaikum, I'm so happy to see you! »

C'était Kelly.

Kelly était un soldat américain. Il était noir de peau et avait choisi l'Islam pour religion, deux raisons qui lui valaient les railleries et les mauvais traitements de ses officiers et des plus patriotes de ses camarades. Enfant d'une famille pauvre, un peu lent dans son élocution, l'armée de l'Oncle Sam s'était montrée accueillante envers lui et lui avait offert ce qui se présentait comme sa seule chance de faire des études. En désaccord avec la politique américaine et engagé malgré lui dans une armée qu'il ne voulait pas défendre (et qui ne le défendait pas), Kelly avait trouvé la *moins pire* place qu'il pouvait espérer dans les troupes américaines : il jouait de la trompette dans la fanfare chargée des relations avec le public, donc en dehors des zones de guerre. Je le soupçonne même d'avoir volontairement joué un peu faux à certaines occasions pour saper l'effet de l'uniforme musical. Son boulot lui permettait de partir vivre à l'étranger et de changer de base tous les deux ans environ. Après Heidelberg en Allemagne, il s'était porté volontaire pour le Japon, dans une base en périphérie de Tokyo, où il subissait encore le même harcèlement à chaque fois qu'on parlait de « ces terroristes musulmans » ou de « ces rétrogrades misogynes islamistes » sur les chaînes américaines de divertissement désinformatif, c'est-à-dire très souvent. Ce soir-là, il était allé en ville pour se changer un peu les idées et avait remarqué le foulard de mon épouse de l'autre côté

du quai, dans le métro. On avait sympathisé dans le couloir de la station Hiroo, dans un pays qui n'était pas le nôtre, dans des circonstances qui nous échappaient totalement, comme des instruments dévoués à l'accomplissement d'une histoire dont ils ne savent pas grand-chose. Moment de réconfort.

Il y avait aussi la Dame de Kyoto. Un jour de vacances, à Kyoto, avec Ben et un couple d'amis, on suivait le « chemin des philosophes » le long du canal, avant de bifurquer sur la droite en direction de Nanzhen Ji. Un arbre magnifique déployait ses branches sur le chemin, portant des fruits orange protégés de feuilles vertes à l'odeur douce et apaisante. C'étaient des *mikan* (à mi chemin entre l'orange et la mandarine). J'avoue avoir été tenté d'en prendre une, mais il était hors de question de se servir sans avoir demandé la permission au préalable. L'arbre était dans un tout petit jardin à l'entrée d'une maison. Il s'agissait donc de sonner à la porte, puis de demander un fruit. Déjà très gêné de déranger les gens chez eux, j'ai dû m'y reprendre à deux fois avant que quelqu'un ne vienne m'ouvrir la porte en bois coulissante. Une dame très âgée et très souriante est apparue : c'était la Dame de Kyoto. Dans mon meilleur japonais de l'époque, je lui dis en pointant l'arbre : « *Sumimasen, mikan onegaishimasu ?* » ce qui est l'équivalent maladroit de « *Excusez-moi, mandarine s'il vous plaît ?* ». Elle disparut aussitôt, puis revint quelques minutes plus tard avec une échelle à la main. Posa l'échelle au pied de l'arbre, réajusta son tablier, remit sur son nez les lunettes qui lui pendaient autour du cou, grimpa prudemment sur l'échelle jusqu'à l'une des branches chargées de fruits puis coupa quelques mikan à l'aide d'une paire de ciseaux qu'elle avait dû ranger dans sa poche en allant chercher l'échelle, avant de nous les donner entre les mains, puis de descendre tout aussi agilement de son escabeau. Tant de gentillesse dans son sourire sincère me faisait comprendre l'impolitesse dont j'avais fait preuve en la dérangeant dans son repos. Après l'avoir quittée, je tenais ma mikan dans la main en sentant ses feuilles vertes sans vouloir l'ouvrir pour la manger : elle ne serait jamais

aussi délicieuse que dans la main de la Dame de Kyoto au moment où elle me l'offrait. Quelques mois plus tard, quand j'ai emmené ma femme à Kyoto, nous avons rendu visite à la Dame de Kyoto pour échanger quelques mots de politesse sans être vraiment capables d'engager une longue conversation avec elle, mais le simple fait de revoir son sourire et de pouvoir la présenter à mon épouse me réchauffait le cœur. Elle avait l'air d'être si gentille et si accueillante envers tout le monde, sans jamais mettre les gens mal à l'aise et en s'adressant à eux de sa voix douce et posée. Quelques années plus tard, en avril 2007, nous sommes revenus lui présenter notre fils. C'est là que nous avons réalisé, au détour d'une conversation, qu'elle parlait parfaitement l'anglais, mais qu'elle n'avait pas voulu nous humilier les fois précédentes en répondant en anglais à nos tentatives de balbutiements en japonais. Autant dire que mon estime et mon respect pour elle n'en sont que plus grands encore.

Tant de rencontres, parmi lesquelles celles de Kelly ou de la Dame de Kyoto, ont construit en nous un attachement fort au Japon, au-delà de la façade consumériste et matérialiste qu'affiche Tokyo au premier regard. Le Japon nous avait accueilli et marqué à jamais.

EPISODE 13 | Quand les caissières s'endorment…

Pendant que vous dormiez, quand j'étais enfant (et un peu plus grand aussi), je rêvais de me cacher dans un supermarché sous un des rayonnages jusqu'à la fermeture. Mon rêve commençait quand la dernière caissière se couchait. Les caisses sont des espèces de coffres-cercueils que les caissières ouvrent chaque soir pour s'y endormir jusqu'au lendemain matin, comme une machine qu'on rangerait dans sa boîte entre deux utilisations. Les lumières du supermarché s'éteignent une par une, dans un compte à rebours que je connais par coeur, sauf la rangée de l'allée principale, que je réserve à l'éclairage de ma piste de décollage pour mon vaisseau-caddie.

Direction le rayon bricolage, où je m'équipe d'une lampe frontale et de piles-alcalines-longue-durée-qui-coûtent-cher. Je convoite ces piles depuis toujours, qui font la différence entre le lapin danseur inusable et mes jouets fatigués, nourris aux piles-salines-qui-coûtent-pas-cher, condamnés à mourir dans un ralentissement de leur voix. J'enfile ensuite une paire de rollers et des genouillères renforcées, une cape et un casque de Batman avant de me saisir de mon vaisseau-caddie et de me poster au tout début de l'allée principale.

Là, seul dans ce monde sombre faisant face à ma piste de décollage éclairée de néons, je mesure ce qu'il coûte à un homme de devenir un héros. Tous ces jouets abandonnés et enfermés dans d'immondes emballages de plastique, ces gâteaux et ces chocolats délaissés sur des rayonnages sinistres attendent que je leur rende justice, et c'est bien là ma mission de ce soir. Je m'élance à toute vitesse sur la piste avant d'opérer une transmutation-décollage et un virage à droite vers le rayon fournitures scolaires.

J'ai toujours aimé l'odeur des cahiers neufs, que l'on remplit avec soin et application en se demandant à chaque mot s'il vaut la

peine de cacher un espace de ce ciel blanc immaculé. L'ultime critérium (celui avec le clic sur le côté) atterrit aussitôt dans le caddie, suivi de près par des feutres Schwann-Stabilo dans un beau coffret coloré et un ensemble compas Maped.

Là, devant moi, s'empilent ceux sur lesquels je lorgnais chaque jour à l'école : les cahiers Clairefontaine. Wouah… Chaque classe peut se répartir en deux groupes : ceux qui ont des cahiers et des feuilles Clairefontaine toutes belles et toutes lisses sur lesquelles les stylos plumes semblent glisser et ceux dont la plume traverse les feuilles bon marché pendant les examens. Avant chaque contrôle, la deuxième catégorie (la mienne) demande à la première : « eh, tu me prêtes des feuilles ? », mais ces derniers sont de moins en moins dupes. J'ai même vu certains utilisateurs Clairefontaine garder dans leur sac un petit paquet de copies-doubles bon marché pour les emprunteurs occasionnels.

Une fois les courses pour la rentrée effectuées avec la plus grande méticulosité (cahier de texte Batman, classeur Batman, chemise à rabat Batman, etc.), je me dirige vers le rayon des gâteaux, où je commence à ouvrir des paquets de « la petite faiblesse qui vous perdra » afin de confectionner le plus long Mikado du monde. Pour simplifier les choses, il y a deux techniques pour manger des Mikados : la première consiste à les glouper le plus vite possible (ce qui en soit est une absence de technique spécifique puisque c'est la méthodologie appliquée à toute nourriture en temps normal) tandis que la seconde consiste à les croquer par petits bouts en allant très vite, comme des petits rongeurs affamés. Le problème, c'est que le Mikado se termine plus vite que prévu et qu'on finit souvent par mordre son doigt sans faire exprès, en plus du sentiment de frustration d'avoir « déjà terminé » le biscuit. La seule manière réaliste que j'ai trouvée pour pallier ces deux écueils est tout simplement d'augmenter la longueur des Mikados, ce que je m'applique à faire assis en tailleur au milieu du rayon, une bouteille de lait frais dans une main et une poignée de Mikado dans l'autre, dont

j'élimine progressivement ceux qui commencent à fondre pendant que je fixe les survivants bout à bout. Après 20 minutes de travail acharné, je suis forcé de réaliser que l'expérience est une réussite totale : il FAUT augmenter la longueur des Mikados, c'est une nécessité pour le bonheur et la satisfaction des consommateurs. Mais peut-être que ce n'est pas ce que les biscuitiers recherchent. Peut-être qu'ils savent que les Mikados sont trop courts et qu'on aimerait tous qu'ils soient un peu plus longs, alors on se console en en prenant un autre, puis un autre.

Une fois mes expériences culinaires nocturnes terminées, je me dirige vers le rayon des jouets, où j'établis mon royaume : les deux issues du rayon sont barrées par des caddies que j'ai attachés avec les cadenas du rayon vélo. J'utilise un immense circuit de voitures pour délimiter la zone de jeu (en branchant les circuits les uns aux autres et en scotchant les manettes de manière à ce que les voitures continuent à faire des tours de circuit comme des sentinelles), à l'intérieur de laquelle j'organise une guerre entre tous les méchants, dont je prend la tête, et les faux gentils, dirigés par Ken et Barbie. Je les appelle « faux gentils » car ils sont tout sauf gentils : ils sont beaux, s'habillent bien, parlent poliment, font des sourires, arrivent à l'heure et n'ont jamais de problèmes, alors que nous autres les méchants malheureux, on ne fait que galérer tout le temps.

Snorkies, Bisounours, Inspecteur Gadget et leur chef suprême, la Barbie « executive woman », n'ont jamais eu d'accrochages avec la vie. Ils ont eu une enfance lisse et de bonnes notes à l'école grâce à l'utilisation intensive de papier Clairefontaine. Leur maîtresse était la Barbie-lunettes. Ken-ATP, leur chauffeur de bus, veillait à ce qu'ils soient toujours à l'heure alors que le nôtre, Ken-FDT, faisait des détours pour aller jouer au PMU et se mettait en grève quand il perdait au tiercé.

Pensez à Joker, abandonné enfant avant de tomber dans une cuve d'acide à la première incartade, ou à Dark Vador coupé en

morceaux et jeté dans la lave, avant d'être condamné à enfiler son scaphandre… c'est quand même normal qu'ils soient très fâchés. Même Batman est un méchant malheureux en fait, lui dont les parents se sont faits flinguer dans une ruelle sordide à la sortie de l'opéra. C'est pour ça qu'il déteste tant Superman et sa houppette de gentil, et je ne serais pas surpris que l'on retrouve d'ici peu le corps de l'homme aux bas bleus dans une poubelle de Gotham City, une semelle de chaussure de chauve-souris incrustée sur le front.

Une fois, les gentils ont essayé de nous avoir, en envoyant des agents infiltrés : une métisse qui s'appelait Barbie-Ghetto et qui chantait du R'n'B, ou un petit mec, Ken-Bouze, qui faisait rire les gentils en leur racontant des blagues de méchants et qui venait ensuite nous voir en disant : « je suis avec vous, je suis un méchant». Être méchant n'est pas donné à tout le monde. Ça se mérite. Et une fois qu'on l'est, c'est dur de le rester. Une autre fois, c'est nous qui avons envoyé des unités spéciales chargées d'apprendre leurs techniques et de nous informer mais quand ils sont revenus ils n'étaient plus les mêmes : l'un se faisait appeler Ken-CAC40 et disait qu'on courait tous vers le krach, l'autre s'était faite embaucher comme Barbie-Couscous dans une boîte de cosmétiques. On raconte qu'elle rôde depuis quelques semaines aux alentours du rayon beauté-bio du supermarché.

Inutile de dire que nous sommes sur le pied de guerre. J'ai donc convoqué une réunion de crise dans l'allée des lessives. Le chef d'état major, Domestos, m'expose les différentes solutions pour dissoudre les problèmes, tandis que notre agent infiltré (nom de code Mr Propre) m'informe par texto des dernières stratégies de l'ennemi : les commandos des gentils, Ken-Laden et Barbie-Stambul, prévoient de nous attaquer en utilisant des bombes à la kryptonite (des babybel et des vache-qui-rit). L'heure est grave, il faut prendre une décision rapide.

Ce qui est bien quand on est méchant, c'est que l'on n'est pas

obligé de faire très attention à sa ligne, alors pour gonfler le moral des troupes, j'ordonne sur le champ de faire une distribution de chocolat aux noisettes et m'adresse à mes hommes, tous rangés en ordre de bataille :

Mes frères,

Nous sommes à l'aube d'un nouveau monde.

Les gentils ont essayé de nous corrompre avec leurs « s'il vous plaît » et leurs « vous n'auriez pas l'heure par hasard », et nous avons résisté !

Ils nous ont envoyé des coupons de réduction pour avoir « un burger offert pour l'achat d'un menu », et nous avons résisté !!

Ils nous demandent de nous mettre en rang, mettent des catalogues promo dans nos boîtes aux lettres et interdisent l'usage des sabres lasers en salle de classe. Nous devons nous élever contre cette infamie !!!

Si nous ne faisons rien, Télétubbies et Bisounours auront gagné la bataille télévisée et tous les enfants seront endormis, anesthésiés par l'illusion de la douceur et de l'innocence, réconciliés avec les publicités et les peluches au nez rose. Les garçons voudront être des petits sorciers aux lunettes épaisses chevauchant un balai en reboutonnant leur chemise à carreaux. Les filles rêveront d'être des Barbies-Ghettos pour chanter des hymnes à la nullité dans des radio-crochets où l'on paiera pour rire de leur inanité. Un nouvel ordre de contrôle intellectuel naîtra, et la pensée-plouc vaincra.

Nous devons résister encore. Nous devons nous battre !

Partez sans vous retourner, munis de vos rayons spectrogamma et de vos projectiles gélifiants en boîte ! Déversez sur eux liquides

vaisselle et solutions antitaches, pour qu'ils goûtent aux fruits de leur médiocrité !

Et si l'un d'entre vous se retrouve acculé au combat corps à corps dans un moment décisif, qu'il jette toutes ses forces dans la bataille comme s'il savait ne jamais revoir le soleil, et meure comme un samouraï meurt pour le seul honneur de cet instant.

Tirez-leur les cheveux ! Pincez-leur le nez ! Mordez leurs oreilles ! Criez très fort !

Sous vos moustaches de chocolat, vous êtes le dernier espoir du monde qui est le nôtre. Alors battez-vous !

Et retrouvez-moi au rayon des glaces à la mangue, juste à côté du panneau '1 acheté-1 offert'…

Ce genre de rêve finissait toujours en tremblement de terre, qui correspondait dans la réalité aux secousses de mon papa pour me réveiller. Il me racontait des histoires où je chevauchais à toute vitesse vers un horizon magnifique aux couleurs du crépuscule, tandis que je rêvais en secret d'être un héros de supermarché…

EPISODE 14 | Les mots sont importants – Partie 2

Les mots sont des soldats, les phrases des bataillons. Tous se joignent en ordre dans des armées paragraphes. On les envoie à la guerre en sachant qu'ils risquent d'y perdre leur sens. Des fois, des sentences commandos sont lancées pour porter le coup décisif, puis l'adversaire rétorque et on se retrouve de nouveau sur la défensive. Bataille argumentaire, orateurs amenés à débattre, joutes verbales et prises de bec, invectives qui montent en crescendo…

Les mots sont des musiciens, ils avancent en rythme cadencé, le pas stressé, portant leur fardeau, pressés. Ils ricochent et décochent, puis font des contresens en contrebas, accrochent ou rapprochent, une fois enlevée leur tenue de combat. Les mots sont des notes, qui cliquètent de coquillages en coquelicots, de clics et de claques, de Kafr el Dawar à Pimlico.

Épiques, comme dans une bataille de l'ancien temps, un combattant qui lève la tête et tente le tout pour le tout, jetant ses dernières forces dans une guerre qui n'est pas la sienne mais peu importe, mourir en homme vaut mieux que survivre en lâche et, s'il vit un jour de plus, peut-être reverra-t-il les siens.

Compliqués, comme un expert qui essaie de briller en société, s'acharne sur des détails pour ne pas avoir à s'expliquer. On exclut le questionnement pour justifier son autorité et tant pis si son savoir, en réalité, n'est que chimère étriquée. Là, sur vos écrans, on vous distille l'inéluctable quand, à force d'être ressassé, le mensonge le plus répandu devient vérité.

Doux, comme un bisou sur la joue de son enfant, comme le murmure de l'eau ou la voix réconfortante de maman. Comme une prière du soir adressée au Tout Puissant, à Celui qui apaise

les cœurs, de pardonner nos erreurs et de changer notre tristesse en bonheur.

Forts, comme un torrent qui jaillit des flancs d'une montagne et court à toute vitesse vers les falaises, une chute vertigineuse dans une cascade. Un volcan qui gronde. Un père qui protège sa famille. Un enfant qui cherche son courage et affronte ses peurs pour la première fois.

Les mots font tout ça, ils sont capables de capter des émotions, des sons et des images pour les transmettre au-delà de notre présence physique. C'est ce qui les rend beaux, utiles et justes parfois. Dommage que certains fassent preuve de peu de scrupules à leur égard, les utilisent pour servir de vils intérêts et se cachent derrière eux quand on leur demande des comptes.

Le « Marché » est l'un de ces mots qui portent beaucoup sur le dos. Économistes, traders, stratégistes, ministres et journalistes, tous parlent de lui comme de leur Guide. Il est leur enfant et leur père à la fois. Ils croient vivre pour et par lui. Ils pensent à lui, s'inquiètent quand il ne va pas bien, essaient de le sauver quand il est en crise. Comment va le Marché aujourd'hui ? Il est tendu, il montre des signes de faiblesse. Son épouse, la Croissance, a peut-être décidé de le quitter… Le Marché s'effondre, il plonge, il est en chute libre, il touche le fond et a du mal à se relever. Dans un contexte favorable, le Marché se redresse. Quand la tempête Conjoncture gronde, le Marché tient bon.

Blague de *no-life* très répandue (*no-life* : nom commun. Désigne un plouc de la finance) :

- Combien d'économistes de Chicago faut-il pour changer une ampoule ?
- Aucun, le Marché s'en occupe.

Une telle blague, en plus de dénoter l'omniprésence et la toute

puissance que les sans-vie attribuent au Marché, montre bien la vacuité intellectuelle, y compris en termes d'humour, dans laquelle l'essentiel de ce petit monde évolue. Le Marché monte et descend, il change de configuration. Le Marché est complet. Le Marché est parfait. Le Marché a toujours raison. Tous les matins, la terre entière regarde ce que fait le Marché, dans ce qui est devenu le plus grand reality-show de notre temps, diffusé minute par minute sur tous les écrans de trading du monde et influençant nos vies à tous. Les bonnes s'affichent en vert, les mauvaises en rouge.

Le discours de marché est un discours d'impuissance et, à ce titre, c'est précisément celui qui nous est tenu par nos gouvernants et leur cohorte d'experts et de journalistes. Comme il est commode, ce personnage fictif que l'on rend responsable des hauts et des bas de l'économie et qui endosse les responsabilités de nos défaillances.

Vu sous cet angle, la blague de l'ampoule à changer prend un tour différent : en acceptant l'idée d'économie de marché, les états renoncent volontairement à une part de leur responsabilité dans la conduite (économique pour commencer) du pays. Dans un pays libéral, les interventions de l'Etat dans ce domaine sont à minimiser et sont souvent vécues comme faisant partie d'une situation de crise. « Pas besoin de s'occuper de ça, puisque le marché s'en occupe » est une des attitudes clés du libéralisme. Elle signifie, dans cette théorie, que certains paramètres de notre économie s'ajustent naturellement par les lois de l'offre et de la demande qui régissent les marchés (y compris dans la dimension spéculative de ces lois).

La mondialisation est la mise en œuvre de la dimension expansionniste de cette théorie : pour faire plus d'argent il faut être plus grand, devenir de taille mondiale. Cette ampleur nous permet de vendre plus de produits à plus de monde et de choisir, sur le globe, les conditions de production les moins coûteuses

pour maximiser l'intérêt des actionnaires ; le seul qui compte.

Les états ont favorisé la mondialisation en se disant que l'ouverture des marchés permettrait à leurs habitants d'accéder à des biens de consommations à prix plus avantageux, tout en aidant leurs grandes entreprises à s'étendre à l'étranger et à conquérir de nouveaux marchés. Une fois le marché « ouvert », les seules règles qui comptent sont celles des intérêts économiques, dans tout ce que cette expression peut représenter : achat et vente spéculatifs, licenciements en masse pour améliorer les coûts de production en diminuant la masse salariale, ententes commerciales entre les grands groupes sur la fixation des prix au détriment des consommateurs, etc.

Les gouvernements ne peuvent pas faire grand-chose face à ce genre de manœuvres dont l'immense majorité sont parfaitement légales. Ils ont accepté eux-mêmes, sous couvert de progrès économique, de laisser le Marché décider pour eux et de prendre un siège de spectateur assistant à l'évolution de leur pays, parfois en *bien*, mais pour le *bien* de qui ?

Les mots des gouvernants sont donc, du fait même de leur rôle périphérique dans le fonctionnement des marchés, ceux de l'impuissance et de la position de principe. On parle ainsi du « train de la mondialisation » dans lequel la France devrait monter, au risque de « rester à la traîne » si elle échoue dans les réponses qu'elle apporte « aux nouveaux défis économiques de notre temps ». L'image du train est la plus révélatrice, car elle incorpore l'idée d'inéluctabilité que l'on associe à la mondialisation et sa vision du progrès : on n'arrête pas un train en marche ; et si l'on s'avisait de se mettre en travers de sa route, on finirait bien vite écrasés sous ses rouages d'acier…

Quelques titres pris au hasard en première page des Échos :

« Fusion ANPE-Assedic : ce qui attend les chômeurs »

« Nokia part à l'assaut du marché du GPS »
« Le président de Vinci plaide la cause des champions nationaux »
« Electricité : GDF profite de la libéralisation »
« Libéralisation totale du courrier à partir du 1er janvier 2011 »
« Wall Street pulvérise son record historique »
« Logiciels en ligne : Microsoft contre attaque »
« Croissance allemande : l'horizon s'assombrit ».

Notons pour commencer la différence de champs lexicaux utilisés lorsqu'il s'agit de parler des entreprises, puissantes et actives, comparées aux travailleurs et aux pays, qui subissent quasiment leur sort. « Ce qui attend les chômeurs » laisse entendre que les personnes sans emploi sont en phase passive où le gouvernement et les entreprises leur imposent un certain nombre de règles qu'ils ne peuvent que constater.

Ensuite, l'idée de « libéralisation » est montrée ici comme positive, elle est censée favoriser le développement de GDF et l'accès à de nouveaux opérateurs de courrier à partir de 2011. Le mot lui-même porte malhonnêtement en lui une partie de la connotation positive de sa racine « liberté ». On est loin de la réalité qui pourrait ressembler à ça : la déréglementation progressive de la fourniture d'énergie a fait apparaître de nouveaux groupes privés qui vont se concurrencer et, au fur et à mesure, nous aider à passer contre notre gré d'un système d'approvisionnement par l'Etat, fiable et à bon marché à un système tributaire de la coordination entre des groupes d'intérêts forcément divergents ainsi qu'à une très probable hausse des prix quand ils se seront entendus. Pour ce qui est du courrier, préparez-vous à un mode opératoire compliqué pour envoyer une simple lettre, et acceptez l'idée de suppression de la plupart des bureaux de poste de campagne, et qu'importe si les personnes âgées devront faire des kilomètres pour récupérer leur courrier…

Le vocabulaire guerrier et sportif met en valeur l'esprit de

performance et de compétition agressive : Un groupe « part à l'assaut » d'un nouveau marché, un autre « contre-attaque », tandis que la bourse new-yorkaise « pulvérise son record historique », avant que le coach de Vinci ne vienne féliciter les « champions nationaux » comme des joueurs de football après un bon match. Efficacité, rapidité, rationalité, dynamisme, ambition, agressivité sont autant de mots qui peuvent qualifier tout à la fois un sportif et un *bon* manager.

Mais voilà que le ciel gronde et que la tempête approche. Des nuages noirs se forment juste au dessus de nos voisins d'outre-Rhin. Les femmes et les enfants rentrent se mettre à couvert, tandis que les plus courageux (financiers) se tiennent prêts à affronter l'orage (conjoncturel). Là, sous leurs parapluies (fiscaux), vêtus de leur costume (gris), ils observent attentivement descendre leurs sauveurs comme des points noirs au milieu de la pluie. Équipés de parachutes (dorés), les chefs (d'entreprise) arrivent pour les secourir. La tension (spéculative) est à son comble. Le ciel menace. « Croissance allemande : l'horizon s'assombrit »…

EPISODE 15 | Quand la Pensée Plouc vaincra

21 novembre 2007, rue Auber à Paris

J'ai fait un mauvais rêve. La pluie tombe dans les rues de Paris, et avec elle les masques que l'on porte tous dès que l'on sort de l'intimité. On se déguise chaque matin avant de mettre le pied dehors, en enfilant un costume comme des acteurs. On se met en condition en adoptant une attitude. Une façon de s'habiller, de marcher, de regarder sa montre ou de remettre ses cheveux en place. La rue est un spectacle permanent de monologues gestuels faisant partie d'une même œuvre collective. La ville : physiquement si proches, humainement si loin les uns des autres.

Laurent, cadre déterminé et sûr de lui. Il porte chemise, veste et pantalon-plouc de qualité, une paire de lunettes rectangulaires et des chaussures trop longues. Sa seule originalité : des boutons de manchettes en forme de robinets. Sabrina, hôtesse d'accueil, *polyvalente et souriante* (c'est marqué sur son CV). Elle vient d'épouser Khalid, avec qui elle part ce samedi en vacances-plouc en République Dominicaine (le paradis derrière des barbelés, réservé pour 399 euros « hors taxes d'aéroport et supplément-hausse-du-carburant » sur partirpascher.naz). Là-bas, elle pourra bronzer à longueur de journée et narguer ses collègues à son retour, surtout Karine, *assistante trilingue* (oui, c'est le titre de son CV) dont Sabrina convoite le teint (presque) naturel et le poste. Marc, informaticien des années 80, porte des lunettes rondes et accroche son stylo doré dans l'encolure de sa chemise à carreaux. Une facilité naturelle pour expliquer Windows à domicile, pour 29 euros/heure, payable en CESU (Chèques Emplois Services Universels). Ludivine, conseillère de vente dans une boutique Nature. Elle porte des vêtements « ethniques » et mange des salades au quinoa. Le week-end, elle invite des amis arabes et noirs à dîner chez elle, parce qu'elle aime le

multiculturalisme à la française. Elle vote pour Olivier Besancenot en espérant changer les choses. Hubert ne lâche pas son Blackberry sur la ligne 1 du métro. Il est en retard pour prendre son Eurostar mais son billet est modifiable-remboursable, donc il prendra le suivant 24 minutes plus tard. Entre deux mails, il regarde Ludivine assise sur la banquette opposée, qui observe Fatoumata dans sa tunique colorée, qui se débarrasse de son journal jetable dans la première poubelle qu'elle voit en descendant à Palais Royal-Musée du Louvre. 6 minutes et 37 secondes plus tard, le journal poubellisant est repêché par José, qui s'impatiente sur le quai en maudissant les grévistes. Lassé, les ongles rongés, il quitte la station en remontant les escaliers de la sortie n°2, qui donne sur la rue de Rivoli. Le nez dans la rubrique « je m'intéresse à la vie intime de ceux que ma vie indiffère » (la rubrique *People*), il manque de perdre la sienne (de vie) sous les roues du camion de Paulo, chauffeur-livreur en CDD chez Chronopost qui termine sa tournée du soir, dépassé à toute vitesse par Marwan qui vient de griller le feu rouge sur son vélo. Il porte son écharpe népalaise blanche et son chapeau nubien coloré, en se disant naïvement que ça le différencie de Laurent, cadre déterminé et sûr de lui…

Devant la Pyramide (du Louvre), Marwan gâche la photo de Yuriko, touriste japonaise venue découvrir la France de ses rêves, romantique et pleine de goût. Un peu découragée, elle demande à Camille, qui passe par là pour aller à son cours de danse modern-jazz, de la prendre en photo devant le Louvre. Camille s'exécute, avant d'afficher un sourire sincère pour dire au revoir à Yuriko. Son sac lui paraît un peu lourd aujourd'hui, mais ce n'est assurément pas le poids des idées que contient le livre qu'elle vient d'acheter à St Michel qui l'accable. L'auteur du livre-plouc tapi dans son sac prêt à dépérir s'appelle Bernard Henri. Il porte toujours une chemise ouverte et aime les tartes à la crème. Bernard Henri est l'icone-plouc de notre pays. Il passe de plateaux télés en cocktails privés où l'on lui demande toujours son opinion, dont on sait qu'elle ne vaut pas grand-chose, sur le

sujet du jour. Çà fait bien de demander à Bernard Henri son avis, et puis ça peut toujours servir au moment des renvois d'ascenseurs, car les amis de Bernard Henri sont très puissants. Son comique préféré ? Jamel, bien sûr, qui sait si bien représenter la jeunesse… Ce qu'il pense du rap ? Beaucoup de bien, depuis que Abd al Malik a sorti son album. Chez les ploucs on aime s'encanailler dans une inoffensive subversion. La cause de Bernard Henri? Toutes les causes, pourvu qu'elles l'exposent médiatiquement et l'aident à accéder au statut que sa vacuité intellectuelle le condamne à regarder de loin : celui d'un homme qui marquerait l'histoire. Bosnie, Afghanistan, Darfour : des destinations que Bernard Henri souhaitait ajouter à son album photo humanitaire, debout l'air fatigué, la chemise un peu poussiéreuse au crépuscule rougeoyant…

Dans les faits, l'entreprise familiale que lui a léguée son père et qui a fait sa fortune, est une compagnie grandement responsable de la déforestation en Afrique, qui exploite les ressources naturelles de ceux que Bernard Henri dit prendre en pitié, pour les revendre à bon prix à des industriels européens. Bernard Henri et quelques autres de ses amis ont inventé pour vous divertir (puis vous convertir) la pensée-plouc (ou plutôt l'in-pensée plouc).

Dans cette pensée, déclamée sous forme de monologues ou de débats complaisants selon l'heure de la journée, quiconque critique Bernard Henri mérite la quarantaine. Le capitalisme et le libéralisme sont des idées fortes que la Gauche doit porter si elle veut « être crédible ». Le parti socialiste doit changer de nom. En langage-plouc, on ne dit pas « résistant palestinien » mais « terroriste islamiste ». Israël a droit à la sécurité. La mondialisation n'est pas un choix. L'Amérique est le meilleur pays du monde. Ségolène aurait dû gagner. Il faut aider les jeunes de banlieues à mieux s'intégrer dans la société. Les grévistes exagèrent quand même… les islamistes sont très méchants. Hugo Chavez aussi. Ni ***** Ni Soumises est un mouvement qui aide

les femmes (de banlieue si possible (musulmanes si possible)). Il est trop marrant Jamel. Indigènes est un bon film. Intouchables aussi. Le Vélib' c'est génial. Les acteurs ne disent jamais « bonjour » quand ils décrochent le téléphone et ne vont jamais aux toilettes. Mohammed VI est un souverain éclairé. L'Amérique est décidément le meilleur pays du monde. Seul Freedent peut se prévaloir de la co-signature de l'union française pour la santé bucco-dentaire. Un « tiens » vaut mieux que deux « tu l'auras ». Il faut être performants et compétitifs pour faire face aux nouveaux défis qui se posent à nous. L'Afrique va s'en sortir. Le couscous est le plat préféré des Français, etc.

Quel que soit le registre, on voit très vite que la pensée-plouc alimente et protège les puissants, elle fabrique le consensus. Quand, très rarement, elle s'aventure à égratigner les convenances, c'est souvent en mettant en avant des arguments ridicules qui visent tout simplement à décrédibiliser dans son ensemble toute forme d'opposition.

La pensée-plouc dite « d'ordre 1 » est produite par de vrais stratèges et experts, qui ont une compréhension approfondie de ce que représente une idée et du rôle qu'elle peut jouer dans l'accomplissement d'un plan. Bernard Henri et ses consorts ne font que colporter cette pensée en échange de la petite notoriété à laquelle ils aspirent, assis devant leur miroir télévisé. La pensée-plouc d'ordre 1 vise en somme à alimenter les cercles d'idées et groupes ayant un pouvoir de décision (ou d'influence) en produisant des histoires (fallacieuses ou non) censées légitimer la mise en œuvre d'un plan généralement simple : faire primer l'intérêt des dominants sur toute autre considération. La guerre en Irak, la marginalisation des gouvernements sud-américains de Gauche, les campagnes de désinformation contre les Palestiniens sont autant de séquences types d'utilisation de cette pensée de la manière la plus transparente.

La pensée-plouc « d'ordre 2 », bien qu'apparemment plus volatile

et difficile à contrôler, est en fait beaucoup plus efficace. Elle n'a pas besoin de colporteurs ni de débats d'idées pour faire semblant de s'imposer. Elle est le fruit du succès d'un système de valeurs dont les idées sont à leur apogée : consumérisme, matérialisme, individualisme, culte de l'apparence, hédonisme.

Chacun de nous s'approprie ces idées et en fait les leitmotivs de sa vie, en devenant lui-même un ardent défenseur, un porteur dévoué à la cause. C'est cette pensée-plouc qui nous anime quand on se sent mal à l'aise de sortir de chez soi si on n'est pas à la mode. On épie nos voisins et on les jalouse s'ils possèdent un tout petit peu plus que nous. On souscrit à des abonnements de téléphone illimités alors qu'au fond, on n'a pas grand-chose à se dire de si intéressant. On se sent heureux quand, pendant les soldes, on achète la dernière chemise en stock. On feuillette les magazines de voitures en se disant qu'un jour, on aura suffisamment d'argent pour acheter le bolide qui nous conférera le statut que l'on convoite tant, et qu'à leur tour d'autres convoiteront pour quelques années de plus. On se ressert une assiette pleine au « buffet à volonté » alors que ça fait un bon moment qu'on a déjà perdu l'appétit. On en veut pour notre argent. On achète les livres que l'on nous dit d'acheter, que l'on pose soigneusement sur des étagères sans ne jamais les lire. On regarde des émissions de téléréalité en se satisfaisant du fait qu'il y a plus médiocre que nous. On garde soigneusement les bons d'achats pour la sortie hebdomadaire au supermarché.

Les hommes cherchent la femme qui n'existe pas. Les femmes sont tristes de ne pas pouvoir la devenir. Elles cherchent un homme qui existe quelque part, mais qui est probablement occupé à en chercher une autre… Dans les pages des magazines pour dames, elles apprennent ce qu'elles doivent faire et être pour paraître désirables, ainsi que ce qu'elles devraient rechercher chez un homme pour qu'il leur soit acceptable. Ces hommes et ces femmes se mettent eux-mêmes en scène dans la comédie de leur propre vie, en interprétant le rôle de celui (ou

celle) qu'ils (elles) croient vouloir être. Quand le charme se dissipe et que les vrais visages apparaissent, lequel de ces amours cosmétiques peut résister à la vérité ?

Quelques titres de la presse pour dames, transposés dans la vie de Karine (assistante trilingue) :

Comment être belle pour votre homme ?

J'ai repéré Laurent, du service Marketing. Il est craquant. Il m'invite Vendredi au Paradis du Fruit. Qu'est-ce que je dois mettre ? Qu'est-ce que je dois dire ?

Comment perdre vos kilos avant l'été ?

Laurent m'invite à partir en vacances avec lui dans un club en Tunisie en juillet. Je suis sûre qu'il va me faire sa demande. Il faut absolument que j'aie perdu mes kilos en trop d'ici là…

Test : **êtes-vous faite pour le grand Amour ?**

Ça y est, Laurent m'a demandée en mariage. Mais c'est flou dans ma (petite) tête, je sais plus trop quoi faire, ni quoi penser. Est-ce que je dois accepter ? Tiens, ce test va peut-être m'aider à savoir si je suis faite pour le grand Amour. On pourrait peut-être aller en République Dominicaine pour notre lune de miel…

Cuisine : **10 plats mijotés à moins de 400 calories**

J'suis grosse, j'en ai marre. J'en peux plus des surgelés. Ça a l'air pas mal, ce poisson en papillote, j'ai qu'à faire ça pour le dîner de vendredi, y'a Sabrina et son fiancé qui viennent…

Beauté : **le retour du glamour**

Laurent me calcule plus. Il passe tout son temps avec ses copains à bricoler sa moto. Qu'est-ce que je pourrais bien faire pour qu'il s'intéresse de nouveau à moi ?

Psychologie : **comment le quitter ?**

Laurent est un gros lourd. Il me sort par les yeux. J'en ai marre qu'il me jette ses affaires dans le couloir et qu'il fasse des bruits immondes quand il mange. Je ne le supporte plus. Ni lui, ni ses amis. Je le quitte. Comment faire ?

Une deuxième jeunesse à 40 ans ? Notre spécialiste, le Dr Abitbol, vous répond

Avec les filles, on est allées à l'institut pendant notre RTT. Apparemment, ils ont un nouveau traitement-jeunesse-anti-âge, ça vient de Los Angeles. Il paraît que ça pique un peu la peau mais ça marche. Ah bah tiens, ils en parlent dans le journal…

Quelques considérations sémantiques :

Quand il s'agit de se faire belle, les femmes parlent de se « *maquiller* », un peu comme une voiture accidentée qu'on essaierait de faire passer pour neuve au moment de la vendre. L'expression « *se faire belle* » elle-même sous entend qu'il faut suivre un processus particulier avant de le devenir (belle). « *Être naturelle* » signifie « *ne pas mettre trop de fond de teint* ». Une femme qui « *fait attention à elle* » est une femme au régime, etc.

Les hommes non plus ne sont pas en reste. On dit d'un prétendant qu'il a « *tout pour lui* » quand il possède de l'argent, un bon boulot et un sourire éclatant, comme si « *tout* » ce qu'on pouvait attendre d'un homme se résumait à son statut social et à son apparence. Sur le marché du mariage, un homme est dit

« *mûr* » s'il est assez âgé pour avoir accédé à un statut social convoitable, mais encore assez jeune pour ne pas nécessiter de soins médicaux quotidiens.

Je ne parlerai pas ici de la presse dite *pour hommes*, qui se rapproche plus d'une presse pour pervers dégueulasses. Il est néanmoins intéressant de relever que, dans cette sous catégorie de magazines, beaucoup de revues qui ne sont pas explicitement pornographiques font appel aux mêmes ressorts primaires et barbares sans vraiment l'avouer : dans les revues de mode pour hommes, les regards que l'on demande aux mannequins d'arborer sont ceux de la force et de l'agressivité. Les mannequins femmes sont ici présentés comme des faire-valoir, soumises à l'homme, dans des positions de plus en plus suggestives que l'on nous impose dans les couloirs de métro, sur les murs de nos immeubles et jusque dans les magazines de voyages. Les revues automobiles ont recours à la même mécanique : la voiture de sport est l'objet de force et de puissance que l'homme doit acquérir pour être convoité de la gente féminine. « *Il a la voiture, il aura la femme* » disait le fameux slogan d'Audi dans les années 90. Les femmes sont réduites à l'état d'objets qui décorent les capots des bolides, dociles et soumises comme des poupées. Plus une femme se rapproche de ce modèle, plus on dit d'elle qu'elle est « *libérée* », alors que c'est précisément l'une des plus violentes images de servitude qui soit.

Mes magazines préférés sont ceux qui parlent de finance. Ce sont les plus honnêtes. Des journalistes acquis à la cause du Marché y parlent de manière presque décomplexée. Ils pensent probablement que le prix discriminant de leur œuvre exclut de fait toute personne au pouvoir d'achat limité, qui serait en position légitime de critiquer leur pensée (plouc elle aussi, mais sincère).

Dans le Financial Times, on « vire » et on « délocalise » sans se

sentir coupable. Les hommes politiques parlent sans langue de bois. On y est entre amis, ou plutôt entre gens de bonne société (dans toutes les acceptions de ce terme). Les plans de guerre y sont décrits de manière transparente. L'information y a un coût, et c'est très précisément ce qui la différencie de la publicité.

Hypothèse : toute information gratuite est une publicité

Quelques précisions pour commencer :

1) J'entends par « information gratuite » tout élément de connaissance facilement accessible au grand public, soit sous la forme de publication officielle, soit parue dans des magazines et journaux tirés à grande échelle (sans même parler de la télévision). Entrent donc dans cette catégorie les prospectus distribués dans les boîtes aux lettres, les livres recommandés à la Fnac, les magazines pour Dames, les (dés)informations télévisées.

2) Toute information est disponible, pour peu qu'on en paye le prix, ce qui rend la notion de gratuité toute relative. Au dessus d'un certain pouvoir économique, tout devient gratuit… ce qui laisse entrevoir l'idée qu'un groupe d'individus a accès à une information dont un autre groupe est exclu, avec la possibilité de l'exploiter à son avantage.

3) La publicité n'est pas uniquement réservée à des biens et services que l'on souhaite vendre. La publicité pour un projet politique s'appelle une « *campagne électorale* ». Celle pour une idée peut rapidement se transformer en propagande. Quand on fait de la publicité pour les brosses à dent, on dit qu'on « *sensibilise les consommateurs à l'hygiène bucco-dentaire* ».

Quand on cherche du travail, on fait aussi de la publicité, on envoie aux recruteurs des prospectus personnalisés, qu'on appelle des *CVs*. Quand on prépare des entretiens, les revues

spécialisées expliquent qu'il faut *savoir se vendre*. S'ensuit un jeu de séduction proche d'un argumentaire commercial lors duquel il s'agit d'expliquer pourquoi on est le meilleur produit (candidat) sur le marché. Si on est embauché, on signe un contrat de travail, qui n'est ni plus ni moins qu'un contrat de location de nos capacités intellectuelles et physiques pendant huit heures par jour, en échange d'un prix.

Pour dire un mot de l'histoire d'amour fantasmée à laquelle nous invitent beaucoup de films et magazines, n'est-elle pas en elle-même le modèle de l'ultime publicité? Celle qui nous vend une définition d'*un homme et une femme*, qui nous explique ce que nous devons être les uns pour les autres et comment nous comporter… Elle est également, et de manière totalement désintéressée j'imagine, une campagne de pub pour l'industrie des cosmétiques, des chaussures à talons, des clubs de vacances-plouc, des psychiatres et des antidépresseurs, ainsi que pour un tas d'autres choses tout aussi inutiles et parfois dévastatrices auxquelles ce schéma de relations humaines nous condamne.

Sur des sujets plus graves encore, les stratégies de désinformation à l'encontre des *méchants états* ne sont-elles pas des campagnes de publicité pour un modèle de société ultra-sécuritaire sous contrôle d'intérêts très circonscrits? Quand les preuves fallacieuses de la présence d'armes de destruction massive en Irak ont été mises à la disposition de tous et que les médias sous influence américaine ont commencé à répéter la chanson bien apprise de la prétendue libération irakienne, n'étions-nous pas dans la promotion du produit « *un monde plus sûr* » ?

C'est très précisément ce « produit global de sécurité » auquel ont souscrit les citoyens américains qui ont soutenu la guerre, dans le supermarché de la politique étrangère…

À ce moment précis, la seule information qui valait quelque chose, c'était celle qui prouvait le caractère mensonger des déclarations américaines.

Dans les modèles financiers, on est capable d'expliquer comment la possession d'une information privilégiée peut être convertie en une stratégie financièrement gagnante sur un marché. Cela s'explique simplement par le fait que si l'on connaît quelque chose que les autres ignorent, on peut en tirer un avantage certain à leur détriment. La même règle s'applique dans le monde extra-financier, pour peu qu'il existe encore.

Nous devons cependant garder à l'esprit que l'information réellement inaccessible est rare, même en prenant en compte les considérations de verrouillage *économique* de cette information (par le prix des magazines, etc.). Deux étapes sont toutefois décisives dans l'inversion de cet état de fait : la première consiste à rechercher l'information en s'étant préalablement équipé d'un minimum d'outils critiques. La seconde consiste, une fois qu'on dispose de l'information utile, à franchir le pas et à agir.

EPISODE 16 | Solde de tout compte

Quelque part en septembre 2006, Paris la Défense

Quitter un monde, ça commence comme ça :

« *La plume est plus forte que l'épée* » disait l'adage, mais quand quinze épées veulent te décapiter, est-ce que tu restes sage ? Nous, on a la rage et on place nos idées haut. Pour y arriver, on assène des coups de plume comme des coups de couteau. Arrête de rêver dans ton métro ou d'attendre la venue d'un nouveau monde au bulletin météo. Mes théories sont marginales, certes, mais mes mots sont là pour dénoncer les stratégies de ceux qui, très haut placés, communiquent à coup de mémos, se fichent de notre sort car ils nous prennent pour des Playmobils, des pions, des instruments, des legos, un jeu de construction bâti à la gloire de leur ego.

Face à ça, on rêve tous d'être le grain de sable dans la machine, celui qui fait tout dérailler quand la mécanique s'emballe, commence par un grincement et finit dans un noir vacarme, sous un nuage de fumée qu'on voit s'élever au loin. Là, debout sur les cendres de l'injustice, on se tiendrait droit, prêt à recommencer sur une page blanche sur laquelle se devineraient des traces de crayon effacées. Comme une mémoire, un rappel des fautes d'orthographe du passé, le cœur ouvert, prêt à écrire la première phrase d'une histoire qu'on espère jolie. On est tous très seuls, même si on vit si proches les uns des autres. On a tous des moments où l'on voudrait devenir cet autre qu'on croit entrevoir dans le miroir. Tout le monde veut être quelqu'un, mais personne ne veut être lui-même, à force de chercher l'impossible, pas étonnant qu'on finisse schizophrènes. Tout se sait et tout se fait sans que tous décident, car tout se décide par la volonté de quelques uns. Donc on est tous frustrés de ne pas faire partie de ces élus et on essaie d'accepter nos vies… un peu déçus.

La société fait tant pour qu'on continue à rêver de choses extraordinaires alors que le bonheur est atteignable contre quelques efforts, pour peu que l'on voie notre vie pour ce qu'elle est : une chance de devenir un héros anonyme. Bien sûr, il faut être suffisamment bien loti pour avoir le luxe et les moyens physiques de se poser ces questions, et c'est d'ailleurs un enfant gâté qui parle ici…

Et si la vie n'avait pas un sens, mériterait-elle d'être vécue ? Si nous n'avions pas, chacun d'entre nous, une mission précise, qu'est-ce qui nous différencierait d'une colonie de parasites proliférant, détruisant la terre et se causant du tort les uns aux autres ? En cherchant pour moi-même les réponses à ces questions, j'ai vite été saisi de crampes à l'estomac à chaque examen de conscience, avec pour conséquence logique de ce questionnement une réponse simple : **démission**.

Ce qui m'a fait le plus de mal durant mon expérience dans la banque, c'était de voir avec quelle facilité les réticences naturelles des gens face à la finance de marché et ce qu'elle représente s'effaçaient au fur et à mesure que la norme et les codes s'insinuaient dans leur esprit et dans leur cœur. Un cœur anesthésié. Un esprit paralysé, qui élude tout questionnement critique qui risquerait de remettre en cause nos choix de vie. Si l'examen moral de nos actes est inexistant ou mal orienté, il se confirme souvent en un encouragement hypocrite à continuer à vivre comme on l'a fait jusque-là, sans faire trop de vagues et en se disant qu'on fait pas grand chose de mal. En vérité, que reste-t-il de notre humanité quand notre cœur ne se tord plus de douleur face à l'injustice ?

J'ai arrêté de travailler pour les banques parce que mon cœur commençait à s'anesthésier au fur et à mesure. Je le voyais plonger chaque jour un peu plus dans le « *réalisme* », le « *pragmatisme* » et le « *sens du compromis* », tandis que mes mains prenaient des notes dans des réunions de celles où ne se

disent que mensonges souriants et demi-vérités tièdes. L'ambiance feutrée et la moquette fraîchement changée ne peuvent pas cacher la violence de certaines situations professionnelles.

Pour avoir dit ces mots en quittant mon emploi, j'ai vu beaucoup d'*amis* se détourner de moi, changer de chemin et faire comme s'ils ne me voyaient plus. J'accepte cette distance, d'autant que j'ai depuis perdu les quelques illusions qu'il me restait sur l'honnêteté en entreprise, l'amitié et la façon de vivre, ou plutôt de mourir, que choisissent (ou subissent) les gens.

Pourtant, moi aussi j'ai rêvé un jour d'être un héros. Quand j'étais petit, la tête à l'envers, en train de breaker sur les Champs Elysées, je refaisais les mouvements des danseurs d'H-I-P-H-O-P, avant que mon père ne m'attrape et me traîne par les pieds une fois venue l'heure du goûter. Je courais de bas en haut dans les escaliers, dans mon survêtement le plus pourri, un bonnet noir sur la tête, en chantant la musique de Rocky avec des bandes en sparadrap au bout des poings « Rayzenop, straituzetop… ayovzetayger… »

On faisait des bagarres avec mon frère où on était Bud Spencer et Terence Hill. Mon nom était Personne et lui Trinita. Ensuite j'ai été successivement Clubber Lang, Ivan Drago, Frank Dux, et Mac Gyver (puis Murdoch), avant d'adopter Le Joker comme modèle cinématographique. J'aimais ce personnage parce qu'il était à la fois hilarant et terrible face à Batman (la chauve souris schizophrène en bas noirs). J'avais appris toutes ses répliques par cœur (dont *Foul Express* est truffé, pour les experts).

Ma préférée :
Je peux sourire, mais c'est très éphémère
Mon rire moqueur, un rien le désarme
Si vous sondiez mon cœur, tout baigné de larmes
Vous verseriez avec moi un pleur

Ce que je préférais dans les films et les séries, c'étaient les séquences de préparation : quand Rocky s'entraîne avant un combat, c'est facile de s'identifier à lui : au début il est tout pourri, ensuite il court sur une musique entraînante, fait des pompes en ayant l'air fâché (le fameux *œil du tigre*), attrape un poulet en fuite pendant que son coach lui donne quelques conseils genre « *tape-le et tu gagneras* » ou encore « *cherche la force qui est en toi* » et Rocky devient ainsi invincible (j'ai cru aussi le devenir, musique à fond, debout sur mon canapé, dans mon pyjama rayé en train de boxer ma mère). Son coach l'avait pourtant prévenu, avant que Clubber Lang ne l'envoie au tapis : « *Rocky, il t'est arrivé la pire chose qui puisse arriver à un boxeur : tu t'es embourgeoisé…* ». En revoyant le film avec mon épouse (*mon* coach), tout est devenu clair : c'était exactement ce qui était en train de m'arriver après quatre ans dans la finance. Je m'embourgeoisais, et mon esprit avec. Il fallait vite remédier à ça, en choisissant la solution la plus radicale : quitter le ring.

Bien sûr, quitter mon travail sans alternative était (apparemment) un risque, mais c'était vraiment une considération secondaire qui ne rentrait pas en ligne de compte pour mon épouse et moi. Les vraies raisons qui ont précipité mon départ sont les suivantes :

- l'injustice profonde du système financier auquel je participais indirectement, et dont je profitais directement. Nous faisons tous partie, à notre échelle, de ce monde d'injustice, en ayant chacun notre part de responsabilité plus où moins grande, du trader en polo rose au stagiaire du Quick des Quatre Temps, mais en tirer mon subside commençait sérieusement à m'exaspérer.

- la violence des rapports humains que j'observais dans le travail au quotidien. Bien sûr, personne n'insultait ni ne frappait personne. Mais, dans ce monde de codes, beaucoup de sentiments et de communications résident dans le non-dit, ou dans la dissimulation (souvent inconsciente) derrière des

consignes professionnelles de messages d'hostilité ou d'approbation des collègues et subordonnés. Si l'on commence à décrypter ce langage de gestes, de regards et de mots à sens codé, on assiste vite à des scènes d'une violence inouïe.

- Le sentiment de perdre mon intégrité dans des rapports humains hypocrites, aseptisés, tièdes et pour tout dire mensongers. La peur de perdre mon humanité à force d'accepter des choses *à la limite* que j'aurais considérées inacceptables quand mon cœur cognait encore d'un battement sincère.

« *Demain est le début d'une nouvelle vie, insha Allah* », me disait mon épouse pour me réconforter ce soir-là. Des années après, et quelques centaines de mails d'insultes plus tard, je ne regrette pas un seul de mes mots lors de mon départ. Chacune de ces déclarations d'hostilité d'anciens *amis et collègues* est pour moi comme un trophée que je range à la poubelle avec un sourire hilare.

La morale de cet épisode, que j'adresse de tout mon cœur à mon fan club dans les banques d'investissement, nous est offerte par Rocky face à la foule russe après avoir vaillamment battu le méchant Ivan Drago à domicile :

« *Si je peux changer…et que vous pouvez changer…alors le monde entier peut changer !* » (applaudissements grassement rémunérés de la foule soviétique acquise à l'humanisme américain de Rocky).

EPISODE 17 | En Quarantaine

Que faire quand on est *sur la touche*. Sans emploi, on se sent vite sans statut, privé de la reconnaissance de la société, donc pour la plupart d'entre nous en mal d'estime de soi, tant notre représentation de nous-mêmes est façonnée par ce que les autres nous renvoient. J'ai quitté mon emploi en connaissance de cause, mais j'avoue ne pas m'être attendu à une telle quarantaine.

Quitter une entreprise est une chose, *cracher sur la main qui nous nourrit* en est une autre, et c'est très précisément comme cela qu'étaient perçues ma démission et ma lettre de départ par mes collègues. Mon problème moral résidait dans le fait que cette *main* prétendument bienfaitrice qui nous *nourrissait* était sale : elle avait giflé, affamé, spolié et exploité beaucoup d'autres afin de rassasier les plus gourmands d'entre nous. Je n'avais simplement plus d'appétit du sang et de la sueur de mes frères, qu'ils soient ouvriers dans une usine vouée à fermer ou agriculteur du bout du monde.

Pour mon salut, je n'avais pas que le travail dans ma vie, mais des amis, une famille, une épouse et un fils pour qui mon honneur et ma dignité n'étaient pas inscrits sur ma fiche de paie. Plus que tout, ma confiance en Dieu m'a permis de continuer à marcher avec optimisme sur le chemin qu'Il a tracé pour moi. Le simple fait de le dire était une insulte au cynisme ambiant.

La vie est comme un très bon film où chacun de nous a un petit rôle : on croit avoir quelque chose d'intéressant à dire ou à faire, on essaie de jouer notre personnage comme on peut en s'efforçant d'être sincère mais, au bout du compte, seul celui qui nous a créés détient les réponses importantes. Celles qui font tomber les stars de leur piédestal au tréfonds des égouts, tandis

que les vrais héros sont cachés au fond de l'écran, faisant chaque jour ce qu'ils faisaient la veille, avec constance, patience et engagement, sans même se douter des implications de ce qu'ils font sur la vie des autres, ni même parfois sur leur propre vie. Quand les réponses à mon rôle viendront (si elles viennent), je serai déjà infiniment heureux si le Tout Puissant m'aura permis, par ma vie ou par ma mort, d'être un instrument insignifiant dont Il se sera servi pour faire un acte de Bien, être utile aux autres ou tout simplement rendre à quelqu'un ne serait-ce qu'une infime partie de l'amour dont Il m'a comblé. Dire cela dans la France d'aujourd'hui, c'est déjà franchir la ligne rouge du consensus antireligieux, considérant toute forme de croyance en Dieu comme une espérance dépassée.

Durant ces jours qui suivent ma démission, le téléphone ne sonne pas beaucoup, mais un flux discontinu d'e-mails froids et hostiles vient m'informer de ma naïveté, de mon indésirable idéalisme, de mon insupportable moralisme venus perturber l'entente hypocrite qui règne dans les banques, mais bon… dans une société si injuste que la nôtre, être en quarantaine est un grand honneur, dont j'ai appris à apprécier toutes les facettes depuis mon (plus) jeune âge.

Retour au point zéro (voir épisode I) : **que faire ?**

Une réponse courte et (pas si) simple à cette question pourrait être la suivante : si l'histoire de chacun d'entre nous est déjà écrite, à nous de choisir la façon dont nous allons à la rencontre des événements de notre vie. Nous sommes responsables de nos choix puisque nous les ignorons avant de les faire et comptables des intentions qui y président.

Sachant que Celui qui tient ma vie entre ses mains détient l'ultime science et qu'Il est le planificateur de toute chose, quelle est ma mission dans le monde où Il m'a fait naître ? Pourquoi mon père a-t-il quitté l'Egypte ? Pourquoi a-t-il choisi la France ?

Pourquoi ma maman et lui sont-ils faits l'un pour l'autre ? Pourquoi m'ont-ils appelé Marwan ? Pourquoi ai-je raté mon concours de médecine ? Pourquoi ai-je choisi les mathématiques financières plutôt que la mécanique ? Pourquoi me suis-je posé toutes ces questions ? Pourquoi ne pouvais-je pas fermer les yeux et accepter ma part de ce monde comme tant d'autres ? Et mon épouse, quel rôle joue-t-elle dans tout ça ? Et toi, qu'attends-tu de moi ? Que sais-tu, au fond, du lien qui nous unit, ou du rôle que nous jouons l'un dans la vie de l'autre sans même en être conscients ?

Si tu as lu les 16 épisodes précédents, tu comprends les implications de ces questions. Tu réalises aussi que te les poser en ton for intérieur et y répondre avec sincérité risque sérieusement de remettre en cause certains de tes choix de vie (volontaires ou non-perçus comme tels).

Que tu sois croyant(e) ou non, riche ou pauvre, quels que soient ton origine, ton métier, ton style vestimentaire ou ton plat préféré, prends un moment et essaie de te voir à la troisième personne, comme si tu regardais un personnage extérieur en étant un peu en retrait, puis prends de la distance au fur et à mesure et observe comment tu interagis avec les autres, le rôle que nous jouons tous dans la grande fourmilière qu'est la terre, dans le grand vivarium qu'est la galaxie, dans l'océan de poussière qu'est l'univers. Des scènes de vie, parfois dures, parfois douces, dont les acteurs ne saisissent ni la densité, ni la vacuité, ni même parfois la gravité. Un morceau de notre vie :

Marc rencontre Emilie à la machine à café. Elle lui parle de Forrest Gump, son film préféré. Elle lui dit qu'elle rêve un jour de « *vivre une histoire d'amour comme on n'en voit qu'au cinéma* », fût-ce avec un garçon un peu lent et naïf comme le jeune Forrest, mais qu'elle « *ferait mieux de redescendre sur terre* », car elle a deux dossiers à terminer avant que Rayan, le responsable aux cheveux gélifiés, n'arrive…

3mn 44 secondes plus tard et 12 étages plus bas, à l'entrée du parking, le moteur d'une Porsche Boxster payée à crédit ronronne, tandis que Rayan cherche son badge au fond de sa chemise Hugo Boss noire à rayures. Les gens s'impatientent, klaxonnent dans la file d'attente du parking de la Société Particulière, tout pressés qu'ils sont d'accomplir leur devoir envers la Société. Le téléphone portable sonne, mais Nadia attendra, on ne capte pas encore dans le parking de la SP, mais quelques logisticiens y travaillent.

Si Nadia appelle Rayan alors qu'il l'a laissée seulement 20 minutes plus tôt, c'est parce qu'elle ne sait pas trop à qui demander les coordonnées d'un imam pour célébrer leur mariage. Son jeune frère Hakim va bien de temps en temps à la mosquée d'Argenteuil, mais il se sent gêné d'expliquer le cas de sa sœur à Cheikh Yusuf, après la prière du vendredi, juste au moment où tout le monde vient le saluer. Nadia a expliqué à ses parents que Rayan était un gentil garçon avec une bonne situation, qu'il l'avait emmenée à Cancun alors que les autres ne l'avaient emmenée qu'à Djerba, qu'il avait une voiture et un appartement parisien. Sa mère lui a répondu qu'elle voulait un mariage de princesse ou rien. Que diraient les gens si elle se mariait « *comme les pauvres*… » ? Elle pense à l'*Arabian feeling* pour la soirée, un endroit *sympa* du Sud de Paris. Quand Hakim l'interroge sur le sens de sa relation, elle lui répond : « *Tu sais, il faut être ouvert dans la vie. Écoute pas trop ce que les barbus disent, des fois ils abusent grave. Tant que tu sais au fond de ton cœur que tu ne fais rien de mal…* ».

C'est très précisément ce dont Hakim essayait de s'auto-persuader quelques mois auparavant, quand il voyait dans la glace ses yeux rougis par l'abus d'herbe qui fait rire les inconscients et pleurer les parents. Dans son poste K7, ce soir là, Booba et Rohff expliquent leur définition de la réussite. En cherchant une mixtape perdue depuis longtemps sous son lit, il tombe sur un Coran offert par Hajj Slimane à son retour de la

Mecque. Assis sur son lit défait, il ouvre le livre. Impossible de décrypter quoi que ce soit, excepté Al Fatiha (la sourate d'ouverture) qu'il connaît par cœur, et qu'il fait semblant de suivre ligne par ligne du bout du doigt comme s'il savait lire l'arabe, mais la supercherie ne dure hélas que jusqu'à la fin de la sourate.

Hakim pense à son grand-père Hajj Slimane qui, si Dieu veut bien, repose désormais en paix. Hakim a mal au ventre et ses jambes tremblent un peu, quand il réalise qu'il connaît tout de la vie des stars du rap, mais ne sait pas grand-chose, au fond, de son grand père, ni même de ce que Hajj Slimane a essayé de lui transmettre en lui offrant ce Coran. Pour un jeune homme comme Hakim, qui croit en Dieu, c'est dur d'assumer ce constat d'échec et d'essayer de changer. Quand il en parle à Noémi, sa meilleure amie (et binôme du cours de physique-chimie du professeur Touboul), elle sort de son sac à dos l'autobiographie de Malcolm X qu'elle a trouvée vendredi matin sur un siège du RER C. Le livre est abîmé, ses pages sont jaunies et salies de traces de doigts impatients et passionnés par l'histoire qu'il partage. Avant d'être entre les mains de Hakim, le livre a été vendu 7 fois, volé 2 fois, prêté 4 mais rendu 3, perdu 2, dont une fois par Aïssatou dans le RER C, retrouvé par la jeune Noémi, élève brillante de terminale S au lycée Jean Jaurès d'Argenteuil, gentille comme pas deux, attentionnée et accro de chocolat noir aux amandes. Elle est bouleversée par l'histoire de Malik Shabbaz, se sent si proche de ce qu'il a vécu en étant pourtant si différente. Quand Hakim lui parle des questions qu'il se pose sur la pratique de l'islam, elle y voit un signe et lui propose d'aller ensemble à la mosquée de Paris pour en savoir plus. On dit qu'il y a un cours ouvert à tous le week-end. Quand ces deux-là prennent le métro ligne 7 à 11h43 le samedi suivant, ils sont loin d'imaginer qu'ils deviendront frère et sœur en islam quelques semaines plus tard. Ça ne plaît pas beaucoup à Paul et Isabelle Perthuis, les parents de Noémi, qui appréciaient beaucoup le jeune Hakim. Jusque-là.

« *Ne va pas te faire embrigader, Noémi !* »

« *On est inquiets pour toi… C'est Hakim qui t'a mis ces idées en tête ? Il me paraissait pourtant être un gentil garçon.* »

« *Y'avait un reportage sur les convertis dans C Dans l'Air. Ca fait peur, ces filières de recrutement pour le djihad islamique…* »

« *Ça commence comme ça, et puis demain tu voudras mettre le tchador peut-être ? Quoi ? Tu prévois vraiment de le mettre ? Pauuuuuuuuuuuuuul, viens voir ta fille !* »

Sur le cas de Noémi, Paul et Isabelle acceptent les réponses et les avis de tout le monde… sauf de leur propre fille Noémi, qui souffre en silence de ne pouvoir vivre sa foi sans blesser ceux qui lui sont les plus chers. Paul, lui aussi, souffre en silence, il a l'impression qu'on lui a volé sa fille, qu'on a altéré son jugement pour la manipuler et l'éloigner de lui. Il a de la rage dans son cœur, de la rancœur dans le ventre et des traces de larmes séchées sur les manches de son blouson. Impossible de se parler, quand on s'en veut autant qu'on s'aime. Paul fume ses Gitanes, les yeux dans le vague, par la petite fenêtre de la cuisine, pendant que Noémi rattrape ses prières dans sa chambre après les cours, la porte fermée à clé. À chaque fois que le cœur de Paul se penche du côté de la compréhension et de l'amour de sa fille, le reste du monde civilisé se charge bien, par toutes les voies possibles, de lui rappeler le danger porté par l'islam et les musulmans. Un mur de silence et de tristesse se construit, une pierre après l'autre, dans le F3 acheté sur plan des Perthuis. Julien Scemama, conseiller chez Taupe-Immo (diplômé d'un BEP force de vente), avait expliqué à l'époque à Paul et Isabelle, avec beaucoup de détails et une certaine conviction, les avantages d'acheter dans ce quartier « *très prometteur* » d'Argenteuil un appartement proposant « *d'excellentes prestations* ». Pour l'instant, Paul regarde les enfants jouer en bas de l'immeuble et pense à sa fille Noémi chérie. Il l'aime tellement, au fond…

Laurent Scemama, lui, n'a pas souhaité profiter de la « *formidable opportunité* » que représentait la résidence des Coquelicots (dans sa grande humanité, il a probablement préféré laisser ce privilège à d'autres familles). Dans son studio, près de Bastille, il soigne sa coiffure. Ce soir, il sort avec des amis au *Green Cool*, un restaurant pour jeunes-cadres-à-la-mode de la capitale, où le prix des jus de fruits est multiplié par le nombre de tours de mixeur nécessaires à leur préparation… « *ça coûte cher de manger sainement* ». Laurent en sait quelque chose, mais bon… il a fait son objectif du mois, donc il peut bien se faire plaisir. Au service voiturier du restaurant, c'est Moustapha qui est de service ce soir, à qui Laurent balance les clés de sa Mégane en arrivant. Dans la journée, Moustapha travaille comme assistant-trader dans une salle de marché parisienne, mais ses collègues de la banque, enfants gâtés qu'ils sont, ne savent pas que Mouss' a un deuxième boulot le soir pour pouvoir faire face à ses responsabilités. Le téléphone sonne : c'est Marwan qui recrute pour son déménagement ce weekend. Comment refuser…

Des vies entrelacées, les unes avec les autres, sans qu'aucun de nous ne réalise à quel point nous sommes liés, qu'on le veuille ou non. La conviction que toutes ces histoires ont un sens qui nous dépasse et que chacune de nos décisions a des conséquences dont nous n'avons qu'une perception très limitée. Dès lors, chacun d'entre nous doit décider, en conscience, de la part qu'il veut prendre dans la vie des autres, ainsi que de la part de responsabilité qu'il veut prendre dans sa propre existence.

Pour moi, ces questions se posent avec gravité et aboutissent à des réponses assez claires.
1) Je n'ai pas atterri dans la finance par hasard, tout comme tu ne lis pas ces lignes par hasard

2) Je ne peux pas travailler pour une banque car je ne veux pas prendre part à un système responsable de bon nombre d'injustices de ce monde

3) Je dois témoigner de mon parcours si ça peut éviter à d'autres de subir les mêmes épreuves que moi et d'éprouver les remords que je ressens à l'écriture de ces mots

4) Une fois conscient de l'injustice de ce système, il faut proposer des moyens de changer les choses qui garantissent la justice, économique et sociale pour commencer, pour tous et toutes.

Quelle que soit ta croyance et quel que soit ton métier, si tu penses que l'iniquité dans laquelle notre monde s'effondre peut être combattue, alors cette discussion t'engage.

Il n'y a rien d'inéluctable, contrairement à ce que l'on te répète à longueur de journée. Tu peux changer les choses. Si tu te sens seul(e) dans ce questionnement, sache que c'est le cas de la très grande majorité d'entre nous, mais le système fait en sorte que l'on se trouve isolés, faibles, impuissants face à lui, au point qu'on se sente même gênés de s'adresser mutuellement la parole, comme en quarantaine volontaire les uns vis à vis des autres…

On nous a tellement anesthésiés qu'il nous arrive même d'être consentants (« *on ne vit qu'une fois, alors autant en profiter !* »).

Des fois, on espère (« *ah, si seulement il y avait un moyen de changer les choses. Tiens, passe-moi le sel !* »).

D'autres fois, on renonce (« *tu comprends, qu'est-ce que j'y peux, moi…* »).

Mais, au bout du compte, des solutions (en général simples) existent face aux principaux problèmes que notre société rencontre.

Reste à savoir si nous aurons la volonté et l'engagement suffisants pour les mettre en œuvre.

PARTIE III

EPISODE 18 | L'effet papillon

Chaque décision a des conséquences. Le plus simple des choix peut causer le plus grand des changements. Un *effet papillon* qui se propage dans l'espace et dans le temps. Si chacun de nous est responsable des choix qu'il fait, alors il semble utile de bien comprendre les conséquences de nos décisions avant de les prendre, en développant une pensée-complexe, à la mesure de ce qu'est notre monde.

Complexe, car la vie l'est infiniment si l'on commence à s'y pencher. Elle se subdivise et se déploie comme une fractale, comme un origami subtil que l'on déplierait sans fin. Plus on réfléchit à la façon dont l'esprit et le cœur fonctionnent, plus on trouve de nouvelles questions, qui appellent des réponses plus complexes encore. De la même façon, l'enchevêtrement des vies les unes avec les autres, ainsi que la façon dont ces vies interagissent dans un environnement donné laissent entrevoir l'ultime complication d'un système dont les règles nous dépassent.

Le premier pas du changement est le questionnement de nos choix de vie. Que représente le travail que j'ai choisi, dans ma vie, mais aussi dans la vie des autres ? Est-il uniquement une source de subsistance ou est-il un accomplissement en soi ? Quelles sont les conséquences de premier niveau de ce travail que je fournis ? (et de second niveau ? et de troisième niveau ?). Et mon lieu de vie, comment l'ai-je choisi ? Est-ce que je suis utile à mon contexte ou pas ? Quel est mon lien avec les autres ? Quel est mon rapport avec l'environnement ?

Demandons l'avis de Boris, trader cynique mais plutôt lucide sur sa condition.

« *J'ai choisi d'être trader parce que c'est le job qui maximise mes profits et la reconnaissance sociale que la société me donne, tout en minimisant les efforts que je dois fournir pour atteindre mes objectifs de vie : conduire la plus belle voiture possible, avoir l'appartement le plus grand possible, être accompagné de la plus belle femme possible dans un monde où (presque) tous, à défaut de m'aimer, feront comme si c'était le cas.*

Les conséquences de mon activité ? Je suis aussi parfaitement capable de les éluder que de les comprendre :

Mon activité sur les marchés d'actions participe à l'entropie, c'est-à-dire à l'agitation structurelle des marchés, ce qui renforce la différenciation entre l'économie réelle (que détermine l'activité des entreprises et des ménages) et l'économie spéculative (qui réduit l'entreprise à une opportunité de profit/perte sous contrainte de risque, dans le grand supermarché qu'est la bourse).

Sur les marchés de matières premières, je fais partie des premiers responsables de l'augmentation des prix des denrées alimentaires, mais pour dire la vérité sur ce point, les choses sont assez simples : plus les gens subissent la pénurie alimentaire, plus ils sont prêts à payer pour nourrir leurs enfants, plus les prix augmentent, plus la valeur de mon portefeuille d'investissement augmente, plus mon bonus augmente, plus la cylindrée de ma prochaine voiture augmente (ainsi que l'amitié de mon banquier)… Début 2008, la banque belge Fortis a été victime d'un lynchage médiatique (surtout en France) pour avoir proposé de commercialiser un produit financier qui investissait sur les matières premières (alimentaires). Les mêmes journalistes ignoraient probablement que la Société Particulière, l'un des fleurons du secteur bancaire français, est l'un des précurseurs dans ce genre de produits et qu'elle avait également fait preuve d'un grand sens de l'innovation (l'une des valeurs du groupe) en lançant il y a quelques années un tracker sur l'eau, c'est-*à-dire un*

produit qui rapporte de l'argent quand l'accès à l'eau devient difficile et que la ressource se raréfie. Tiens donc, le président du groupe alimentaire le plus grand du monde est justement en train de faire du lobbying auprès des organisations supranationales (type OMC, ONU, OMS,…) pour que l'eau devienne une commodité comme une autre, qui s'achète et se vend sur les marchés selon l'offre, la demande (et une petite dose de terrorisme économique pour aider à « créer les opportunités »). Une heureuse convergence d'intérêts, en somme, entre un géant de l'alimentaire et une ingénierie bancaire sans cesse à la recherche de nouvelles sources de spéculation (les tant convoitées « opportunités d'investissement »). Je suis le premier à en profiter, mais bon… là où je vais en vacances, l'eau ne manque généralement pas.

Sur le marché des taux, j'achète et je vends des bons au trésor, qui correspondent en fait à des morceaux de dettes émis par des pays. Je profite de leur relativement mauvaise solvabilité en leur prélevant un taux d'intérêt juteux. J'ai participé à l'effondrement de l'Argentine en 2001 et je profite chaque jour de l'explosion de la dette africaine. Quand le budget annuel de l'aide au développement est autour d'une cinquantaine de milliards de dollars, la somme des intérêts versés par les pays du Sud au titre de la dette pour la même année avoisine plutôt les 500 milliards de dollars, soit dix fois plus. Ça paye l'essence de ma Porsche, et aussi quelques babioles pour Amanda. Elle aime bien les bijoux, Amanda… si elle savait le prix humain que coûtent réellement ses diamants, elle risquerait d'en perdre l'appétit et sa robe pastel de chez Dior serait vite tachée du sang des enfants du Libéria.

De temps en temps, on est interrogés par la presse sur le bien-fondé de nos décisions et sur notre place dans le système économique mondial, mais il suffit en général de leur dire quelque chose du genre :

« Nous participons activement au dynamisme de l'économie »

ou

« Nous faisons en sorte que les liquidités soient disponibles là où elles sont nécessaires »,

ou encore

« Nous assurons la fluidité du marché »

pour qu'ils nous laissent tranquilles et s'orientent vers le buffet petit déjeuner à volonté que nos chargés de communication ont prévu à cette occasion. On ne crache pas sur la main qui nous nourrit.

La semaine dernière, le responsable des ressources humaines nous a fait tout un speech sur le développement durable et sur la façon dont notre entreprise allait essayer de se faire une bonne image de marque sur le sujet (c'est apparemment dans l'air du temps, la « sociale responsabilité »). Les mesures prises ? Ajouter des petits « Think before you print ! » à la fin de nos e-mails et une poubelle verte près de la machine à café. Alors oui, je sais, c'est un peu comme un soldat américain qui offrirait des chewing-gums Hollywood à un enfant irakien dont il vient de descendre les parents, mais bon… il est tout de même possible qu'on soit récompensés comme l'entreprise la plus « verte » du secteur bancaire. Un peu de marketing ici et là, et le tour est joué. Sauver les apparences, c'est tout ce qu'on nous demande, au fond, mais je ne doute pas qu'un jour, on n'aura même plus à cacher nos activités derrière un jargon qu'on ne comprend pas nous-mêmes, ni à se donner tout ce mal pour paraître sympas. Il faut aussi convaincre nos collègues à des fonctions plus périphériques que ce que nous faisons, c'est de la haute technologie et pas un pillage organisé comme le répètent partout ces imbéciles d'altermondondialistes. Le discours du banquier sympa-mais-pro s'adresse d'abord à eux. Déjà qu'ils sont payés comme des sous-fifres (comparés à nous), si en plus ils se rendent compte qu'on se

sert d'eux comme soldats de fortune, la fête ne risque pas de durer bien longtemps, et il est absolument hors de question de renoncer à mon épanouissement matériel. Quant à Amanda, elle ne connaît ni l'amour, ni l'eau fraîche. Passons…

Vous n'avez pas vraiment l'air d'apprécier ma franchise, à voir votre regard dépité, qui tend légèrement vers la rébellion de principe…

Qui êtes-vous pour me juger, d'abord ? Pensez-vous vraiment que votre avis représente pour moi quoi que ce soit de plus qu'une simple information, dont je pourrai tirer profit tôt ou tard à vos dépens ? Vous convoitez mon statut. Vous rêvez de mener ma vie. Alors ne soyez pas trop prompts à faire de moi le diable en personne. Si j'existe, au fond, c'est aussi grâce à vous. Vous me confiez votre argent. Par vos achats et votre comportement économique, vous participez à un système qui m'enrichit et justifie mon existence. Le sort de l'Afrique vous est bien indifférent, mais vous avez besoin que quelqu'un paye le prix de votre culpabilité. J'avoue volontiers avoir le profil d'un coupable conscient, mais vous êtes mes silencieux complices, désormais informés. »

Oui, je sais, ce genre de tirade mérite une bonne gifle, généralement sans suite car la violence physique n'est pas une chose à laquelle le trader cynique moyen est accoutumé. La violence qu'il inflige aux autres est dématérialisée et il n'a généralement pas à faire face à ses conséquences, ici-bas en tout cas. Elle a néanmoins le mérite de poser un sérieux dilemme : clairement, plus on questionne son propre rôle et ses conséquences, plus on prend la responsabilité de ses actes et de ses décisions. Il est donc naturel de ressentir une pulsion qui pousse à éluder le questionnement, puisque ce même questionnement risque de nous amener à ouvrir les yeux sur ce que nous sommes et sur les implications de ce que nous faisons, avec le risque d'avoir à faire face soit à la culpabilité, soit à la

réforme de notre façon de vivre. Pour autant, l'absence de questionnement, d'autant plus si elle est volontaire, ne nous dédouane pas de nos responsabilités. En clair, quand j'efface une « *question risquée* » de mon esprit, je n'efface pas par la même occasion ma responsabilité. Au contraire, je prends une responsabilité supplémentaire qui consiste à tenter de me cacher ma responsabilité initiale…

Que faire ?

A chacun de décider jusqu'où il est prêt à pousser son examen de conscience mais, vu d'ici, je préfère être du côté de ceux qui ouvrent les yeux et cherchent des solutions, quand bien même elles sembleraient vouées à l'échec, même si le reste du monde ne veut pas descendre de son train trois étoiles…

Tout changement de société requiert des efforts, mais peu sont prêts à renoncer à ce qu'ils pensent être du confort et de la réussite. Pourtant, s'ils prenaient conscience des implications de leur mode de vie et, plus précisément, de la contribution qu'ils apportent à ce système par leur travail, peu d'entre eux seraient prêts à en accepter les conséquences. Quel agriculteur français serait prêt à porter la responsabilité de la mort d'immigrants africains qui tentent de traverser la Méditerranée en barque ? Quel consommateur serait prêt à accepter qu'en achetant une bouteille de soda, il participe sans le savoir à la pollution de villages en Inde ? Quel touriste féru d'Egypte pharaonique pourrait supporter qu'on passe à tabac des paysans égyptiens récalcitrants qui essaient d'empêcher la construction d'un complexe touristique sur la terre de leurs parents ?

Ces responsabilités sont bien sûr indirectes et (j'espère) non consenties. Pourtant, pour ne reprendre que l'exemple de l'agriculteur, recevoir des subventions de l'Union Européenne dans le cadre de la politique agricole commune lui permet non seulement d'être *compétitif* sur le marché européen des

légumes, mais aussi de rentrer en concurrence avec les producteurs locaux en Afrique. Expliquez-moi comment un agriculteur sénégalais, même au prix des plus durs efforts, peut rentrer en compétition avec une tomate vendue 20 centimes le kilo sur le marché à Dakar et je vous expliquerai comment sauver l'agriculture vivrière africaine, tout en limitant l'afflux de ceux que vous considérez comme indésirables sur votre sol, alors que vous organisez sciemment la faillite de leur mode de vie sur leur terre d'origine. Je doute qu'aucun agriculteur français ne soit prêt à accepter une telle responsabilité morale. Le pire, c'est que nos agriculteurs français ne profitent pas non plus de cette situation. Sans vouloir être cynique, les subventions sont des charités faites aux agriculteurs européens rebaptisées pour sauver leur dignité, tout en les poussant à une agriculture productiviste : leur seul espoir d'atteindre le seuil de rentabilité est de produire encore et toujours plus, moins cher, plus vite et plus longtemps, car la grande distribution leur applique une telle pression qu'ils ne voient aucune autre alternative que cette fuite en avant dont les conséquences les dépassent souvent.

Pour l'agriculteur comme pour chacun d'entre nous, cette prise de conscience est un appel au changement, car on ne peut indéfiniment porter le poids des mauvaises conséquences de nos choix une fois qu'on a ouvert les yeux. Si on réalise ensuite les bienfaits à moyen et à long terme qu'impliquent des choix plus respectueux des autres et de l'environnement, alors le premier pas est (quasiment) déjà franchi.

EPISODE 19 | L'Enfant seul…ou la relativité remise en cause

« T'es l'enfant seul, je sais que c'est toi. Viens-tu des bas fonds ou des quartiers neufs ? Bref, au fond, tous la même souffrance… »

Seul, je l'ai été depuis le premier instant où j'ai été capable d'en prendre conscience. Seul dans cet avion qui m'emmenait en Egypte, un badge portant mon nom autour du cou et un cahier de coloriage à la main. Seul sur un banc dans la cour de récré jusque très tard le soir pendant que mes parents se disputaient ma garde au tribunal. Seul, au fond de la classe, comme en quarantaine, exclu des bons enfants de Dieu dans les écoles catholiques où j'ai fait une partie de mes études. Seul, même au milieu d'une foule, comme étranger à ce monde dans lequel j'ai grandi. Changements d'école, changements de pays, de maison ou de vie. Ça laisse vite une empreinte indélébile dans l'imaginaire d'un enfant, de se dire que le milieu dans lequel il vit n'existera que pour un temps. Ce pincement à l'estomac qui surgit en nous les premiers jours d'école, quand les parents s'en vont et que l'on fait face à l'inconnu, je l'ai ressenti chaque jour de ma vie. Les enfants seuls se reconnaissent entre eux, ils ont cette lueur triste dans le regard et ce cœur sans fond que Dieu leur a fait. Peu le remarquent mais eux le savent. Lui faisait des tours de vélo autour du Lac d'Annecy pour échapper au regard dur des autres enfants. Elle avait construit un monde imaginaire pour s'évader de son HLM à Noisy-le-Grand. Quant à moi, je préparais la guerre contre ce monde qui ne m'aimait pas. Contre les garçons populaires que tout le monde appréciait. Contre les professeurs qui me mettaient à l'écart. Contre la France qui ne voulait pas de moi, tant et si bien qu'à la fin, moi non plus je ne voulais plus d'elle. Je considère depuis ma carte d'identité française comme une carte orange, qui facilite mon passage aux frontières et réduit les délais d'attente à l'aéroport. Ni plus, ni moins. Mis à part les hommes et les femmes qui s'y trouvent et

qu'elle broie chaque jour pour les défaire de ce qu'ils sont, les renvoyant au besoin s'ils ne sont pas solubles dans la nouvelle *identité nationale*, la France ne veut ni ne peut plus dire grand chose depuis qu'elle a craché sur sa propre devise :

Liberté d'être oppressé par un état policier ou de quitter le territoire si on n'est pas d'accord avec le chemin proposé. Chaque morceau de la vie quotidienne est réglementé (contrôlé et au besoin réprimé), des emplacements de parking à la nounou des enfants. Rien n'est laissé au choix des citoyens, qui doivent marcher au pas et accepter toutes les concessions, sous peine d'être jetés du train de la croissance, du progrès et (donc) de la prospérité. Liberté d'insulter les parias de la société, mais pas de critiquer les propriétaires de la société, surtout si elle est anonyme voire générale. Liberté de dire les vérités vides et d'enfoncer les portes ouvertes, tant qu'on ne vient pas déranger l'ordre dominant, donc liberté de la presse tant qu'elle reste en zone autorisée. Liberté de traiter les musulmans comme des terroristes, mais pas de traiter Israël comme un Etat terroriste, qui assassine et affame les Palestiniens. Liberté de qualifier Tariq Ramadan d'intellectuel musulman, mais pas Bernard-Henri Levy d'intellectuel juif. Liberté d'acheter, de consommer, de s'endetter, mais surtout pas de remettre en cause le mode de vie productiviste et individualiste dans lequel nous nous effondrons, sous peine d'être exclu du cercle de ceux qui ont accès au micro, donc de ceux qui ont le droit à la parole. Liberté d'être performant et d'avoir de l'ambition, donc liberté de se soumettre à l'entreprise, puis liberté d'accepter sa servitude à la société, à la mode, à son patron, à son propriétaire. Liberté sexuelle, donc liberté d'abimer la cellule familiale et le cadre d'éducation des enfants. Liberté des capitaux, donc liberté des délocalisations, puis liberté des suppressions de postes pour garantir la liberté du paiement de dividendes aux actionnaires. Liberté de plonger dans la dépression quand la vie est accidentée, puis liberté de prendre des drogues et des antidépresseurs pour ne plus la voir telle qu'elle est. Liberté de se débarrasser de ses parents en maison de

retraite, pour être libres de ne pas les soigner et qu'ils aient la liberté de mourir seuls, en gardant leur souffrance pour eux. On pleurera leur mort en mettant des habits noirs pour l'occasion. On les enterrera dans des cercueils dont ils auront choisi les décorations un après-midi de printemps, mais ils ne reposeront en paix que pour un temps, car les concessions des cimetières français ne sont pas indéfinies et ils devront un jour déménager. Liberté d'être un esclave de plus au service de ce système que la France érige en modèle, pour notre propre destruction et celle de nos enfants.

Egalité à géométrie variable, entre des classes économiques différentes, entre des classes de citoyenneté dont certaines sont plus légitimes que d'autres… le Français de souche, le Français, le Français depuis plusieurs générations, le Français issu de l'immigration, le résident, le travailleur immigré, le travailleur sans-papiers, le clandestin. Tous ont droit à un traitement différent, car tous ont une légitimité différente dans l'imaginaire collectif. Certains ont des droits, d'autres ont des quotas. Dans le même espace géographique, la police républicaine est chargée de protéger les uns et de traquer les autres, avec des objectifs désormais chiffrés. Le mot « *rafle* » reprend tout son sens, depuis qu'on boucle des stations de métro ou qu'on encercle des camps Roms pour arrêter les indésirables. Ne sont-ils pas des hommes et des femmes comme nous ? Le même sang ne coule-t-il pas dans nos veines ? Faut-il que plus de mamans chinoises ou africaines se jettent par la fenêtre lors des rafles organisées par la police et se fracassent le crâne sur les trottoirs pavés de la capitale pour le démontrer de manière empirique ? Quant aux *quartiers sensibles*, aux *banlieues*, aux *cités* et à tous ces autres endroits qu'on est obligé d'écrire entre guillemets ou en italique pour éviter de dire qu'ils ne sont pas une part du territoire comme les autres, je doute qu'ils aient un service municipal aussi personnalisé que celui de mes voisins à Paris, ni que leurs écoles bénéficient des mêmes moyens. Comment parler d'égalité des chances quand on ne part pas du même endroit, que les uns font

une course d'obstacles avec un témoin sur le dos tandis que les autres sont à cheval sur une pelouse fraîchement tondue… Maxime le Forestier demandait dans une de ses chansons « *Est-ce que les gens naissent égaux en droits à l'endroit où ils naissent ? Est-ce que les gens naissent pareils ou pas ?* » (et là des Africains chantaient des trucs en africain, pour dire et montrer que c'était un peu une chanson œcuménique avec un message gentil, en plus de vendre des disques). Égaux, les gens ne le sont ni en droits, ni en chances, ni en moyens. Pareils, on fait tout pour qu'ils essaient de le devenir, avec plus ou moins de succès…

Fraternité, car, quelle que soit notre couleur et notre religion, nous sommes tous frères devant notre banquier (suisse si possible). À défaut d'en avoir un, un gestionnaire de fortune ou un conseiller en patrimoine fera l'affaire. Pour les autres, rassurez-vous, on trouvera bien un lien entre frères-consommateurs, frères-téléspectateurs, frères-fans-de-football, frères-endettés, etc. Plus le modèle capitaliste et individualiste se répand dans notre vie, plus la définition de l'altérité se fait « *aux dépens de* » plutôt que « *avec* » les autres, renforçant ainsi la compétition plutôt que l'entraide et la fraternité. Sans même revenir à la question de l'asservissement des peuples en Afrique et dans le reste du monde accessible (donc exploitable), l'*Autre* de ce côté de la Méditerranée (à l'intérieur du territoire donc) n'est plus le frère en citoyenneté mais l'adversaire, le concurrent, le faire-valoir, le voisin inconnu qui jette des mégots dans l'escalier, le collègue ennemi qui reçoit les compliments du chef tant convoités. Dans l'identité française, la fraternité est devenue un mythe révolutionnaire qu'on entrevoit sur des fresques au drapeau brandi. On espère la voir ressurgir lors du chant des hymnes qui précède les matchs de football mais, allez savoir pourquoi, les Noirs et les Arabes -même Français et même rincés par l'argent du football- ont un problème avec ce chant guerrier et sanguinaire que les colons entonnaient avant d'aller massacrer leurs pères…

Être un enfant seul, pour moi, c'était d'abord être seul contre tous. Les études ont tout simplement été le champ de bataille le plus efficace que j'ai trouvé pour canaliser ma rage contre le système. Je voulais faire mieux que les autres, plus fort et plus vite. Je voulais battre la concurrence à plate couture, surtout dans la discipline maîtresse que représentaient pour moi les mathématiques. Les années passaient et j'avais de moins en moins besoin de compétition, m'appropriant au fur et à mesure le choix de mes matières préférées. Ce processus était renforcé par la construction de mon identité de petit garçon musulman, né en France avec des racines en Egypte et en Algérie, ainsi que la fierté d'appartenir à l'héritage grandiose de l'islam, dont la belle contribution aux mathématiques n'est qu'une des émanations. C'est le glissement d'un système de valeurs relatives vers un système de valeurs absolues : **je ne veux pas faire mieux que les autres, je veux tout simplement bien faire**. Je ne veux pas réussir contre les autres, mais je veux réussir avec eux, pour notre bien collectif. Selon une échelle de valeur qui dépasse les nations, les ethnies, les individus.

Se définir par l'altérité a ses limites.

« *Je suis ce que l'Autre n'est pas* » semble être le paradigme de l'identité européenne, magma de peuples et d'impérialismes belligérants jusqu'à ce qu'ils trouvent, dans l'opposition à l'islam lors des Croisades, un facteur d'unité et le ciment de leur appartenance à un seul et même peuple, à une seule et même identité européenne qui se dégrade à mesure que l'on se déplace vers le Sud et l'Est… Bien sûr, cette vue a ses limites, mais on voit bien depuis quelques années comment des personnalités du *monde occidental civilisé* (Etats Unis + Union Européenne + amis) se gargarisent d'une unité fictive autour des « *valeurs universelles* » qui, disent-ils, les différencient de la « *barbarie et du fondamentalisme* » (les musulmans-fondamentalisterroristes + les autres méchants).

« *Je suis comme l'Autre, mais mieux*… » est ce qui caractérise l'individuplouc moyen. Pour tout individuplouc, il existe un *plus médiocre que lui*. Avoir un *plus médiocre que soi* dans un système d'évaluation relative comme le nôtre, c'est toujours être sûr de valoir quelque chose. Mon *plus médiocre que moi*, c'est le collègue qui touche un peu moins que moi, ou le voisin qui a une voiture moins luxueuse : suffisamment proche pour pouvoir me comparer à lui, suffisamment médiocre pour que je puisse le dépasser. L'idée de compétition implique l'idée de réussite relative et non absolue. On veut réussir mieux que les autres.

Le classement des élèves dès la primaire participe à cette logique de médiocrité collective, y compris la remise des prix en fin d'année par ordre de succès. Quelques années plus tard, dans un lycée par exemple, on peut prendre les premiers de deux classes de terminale A et B pour les deux meilleurs élèves de terminale. Pourtant, il se pourrait que le deuxième élève de la classe A soit meilleur que le premier de la classe B, mais que ce dernier profite de la médiocrité relative de sa classe pour briller injustement, tandis que le deuxième de la classe A est cantonné au rang de deuxième, ce qui équivaut un peu à une défaite sociale dans l'environnement compétitif que maintiennent certains lycées. Cette différence serait sans objet dans un système de valeur absolue, tandis qu'elle cause un préjudice à l'un et récompense injustement l'autre dans un système de valeur relative.

Dans l'entreprise, c'est à un véritable éloge de la médiocrité que l'on peut assister. Pour réussir, il ne faut pas être bon. Il faut être un tout petit peu meilleur que les autres. Un peu de pratique pour fixer les idées :

Il est 15h30 et c'est l'heure de la réunion « *pipeline* » dans les bureaux parisiens de HSBC. Le *pipeline* (prononcer payplayn), c'est la réunion hebdomadaire où on « *fait le point* » sur les « *dossiers* » en cours, que l'on énumère les uns après les autres en attendant que les présents fassent des commentaires, les plus

éclairés possibles, ce qui à 15h30 est une gageure intellectuelle, avant finalement de définir les « *next steps* », c'est-à-dire la liste des choses à faire avant le prochain pipeline.

Dans la salle, toute l'équipe est réunie, bloc-notes sous le bras et café/stylo à la main. Le boss et le superboss sont là aussi.

Avant d'ouvrir la bouche, un peu de stratégie. Dans la salle, certains sont des concurrents, d'autres sont des alliés, d'autres enfin sont des cibles. Mes collègues directs sont à la fois des concurrents et des alliés. Je dois être amical envers eux, mais je dois aussi me démarquer pour briller auprès du boss et du superboss. Le boss est le boss, mais lui aussi essaie de briller auprès du superboss, donc ma stratégie ne doit pas lui causer du tort explicite auprès du superboss, sous peine de voir le boss me voir comme une menace et se servir de son autorité arbitraire pour me rabaisser ou m'éclipser définitivement. Le boss et le superboss brillent de leur poste en direction de leur boss et de leur superboss respectifs, mais ils tirent aussi leur légitimité de leurs sous-fifres comme moi, donc ils ont aussi un intérêt à ce que je brille à mon niveau sans toutefois leur faire de l'ombre.

La réunion commence. Le boss est en fait une boss, **Marie Laure-78 kE brut**, qui égrène les dossiers les uns après les autres.
« *Amicale des médecins de Maghrebie occidentale !* » lance-t-elle avec un sourire pincé, en suivant par un regard furtif et involontaire dans ma direction.

Traduction entre les lignes subconscientes de cette prise de parole :

« *l'Amicale des médecins de Maghrebie occidentale nous a contacté il y a quelques semaines pour qu'on leur crée un fond de placement destiné à épargner pour leur retraite. Bon, je sais bien que personne n'en a rien à faire puisque ça ne rapporte pas trop et que les retombées en termes de portefeuille client ne sont pas*

grandes, mais si l'un d'entre vous a une idée, voire un commentaire général à faire sur la météo en Maghrebie occidentale, qu'il s'exprime. Bon, moi vous savez que mon grand-père est de Maghrebie orientale (si vous savez pas ça m'arrange). Déjà que je me teinte et me défrise les cheveux pour nier son héritage génétique, si en plus on m'associe à ce marché, ça va pas le faire. Tiens, Marwan, lui, il est un croisement entre un Alexandrin et une sauce tomate Centromaghrebine, il doit bien savoir comment leur concocter un produit financier qui tient la route, regardons dans sa direction sans trop faire exprès… »

Tout le monde se regarde en espérant qu'il y en ait un qui parle, sachant que répondre trop vite serait un peu trop gourmand. **Alan-65 kE brut**, prend la parole, l'air de vouloir rendre service : « *C'est marrant, cette demande, ça me fait penser à celle de l'assoc des professeurs de Navarre…, on pourrait peut-être reprendre notre propal (proposition commerciale) de l'époque ?* »

Silence.

Le silence est en général insupportable dans une réunion comme celle-ci, alors **Marie Laure-78 kE brut** acquiesce et enchaîne rapidement sur les autres « *sujets* » (un « *sujet* » est le mot codé pour dire « *problème* »). Tout le monde essaie de lancer un commentaire bien placé ou une analogie qui montre une bonne compréhension du dossier, en essayant si possible de paraître faire bouger les lignes tout en cirant les pompes de la boss et du superboss.

Exemple :
Cadrendevenir-43 kE brut : « *Je suis pas sûr qu'on prenne la bonne direction avec ce produit. Comme disait* **Marie Laure-78 kE brut***, l'autre fois sur le dossier Banque centrale de Manchourie, il faut avoir une échelle de frais de gestion qui tienne la route* (ce que Marie Laure n'a pas dit)*. Il faut reprendre la proposition Target Neutral faite par* **Annie-stagiaire-14 kE brut en congés**

maladie*, de A à Z pour updater la stratégie et corriger les erreurs* (qu'Annie n'a pas faites). »

Marie Laure-78 kE brut : « *Excellent, tu peux coordonner et définir les next steps pour le prochain pipeline ?* »

ou encore :
Cadreambitieux-51 kE brut : *« J'ai essayé de réfléchir à une façon de dynamiser le produit* (dynamiser=rendre plus risqué) *et finalement j'ai trouvé quelques idées.* »

Marie Laure-78 kE brut : « *Ah oui ? avec la même volatilité et le même ratio de Sharpe?* » (interrogation qui montre que **Marie Laure-78 kE brut** ne comprend rien, car quand le produit est plus risqué, la *volatilité* dont elle nous rince, indicateur empirique du risque, les oreilles devrait augmenter….)

Cadreambitieux-51 kE brut : « *Oui, le ratio de Sharpe est même meilleur.* (**Cadreambitieux-51 kE brut** comprend que **Marie Laure-78 kE brut** ne comprend rien, mais il ne veut pas la froisser alors il dit lui aussi n'importe quoi). *En fait il suffit de faire le produit en pur alpha, en implémentant la stratégie avec des options et en augmentant le leverage*. »

Marie Laure-78 kE brut : « *Ah…* » (elle ne comprend vraiment rien)

Cadrerageux-36 kE brut : « *T'es sûr de ton truc, là ? Parce que ça me semble un peu bizarre une stratégie où tu augmentes le levier sur les options, donc le risque pris, et où tu te retrouves avec une volatilité identique à la fin. Ça me parait un peu louche, mais même si c'est le cas, ça dynamise pas forcément le produit…* » (bim dans les dents. **Cadrerageux-36 kE brut** a identifié que **Cadreambitieux-51 kE brut** et **Marie Laure-78 kE brut** étaient en train de raconter des patates, donc il saute sur l'occasion et attaque **Cadreambitieux-51 kE brut** de manière frontale, ce qui

déteint de manière indirecte sur le reste de l'équipe et sur **Marie Laure-78 kE brut**, qui n'a pas relevé. Un coup de maître…)

Réussir dans l'entreprise est un travail de sape. Si on n'est pas capable de se faire remarquer comme un élément exceptionnel, alors il faut progressivement descendre les autres pour pouvoir exister dans la perception des managers. Lentement, patiemment. Vipère des machines à café, chacal de réunion-projet, requin de salle de marchés, chacun son animal fétiche pour trouver l'inspiration et pleinement accomplir son potentiel de nuisance professionnelle. Le travail que l'on réalise n'a qu'une participation toute relative à notre succès. Plus importante est la perception qu'en ont les autres. Ainsi, un bulleur professionnel qui sait bluffer peut être assuré d'être promu régulièrement sans trop se donner de mal. À chaque étape, la même démarche organisée :

1) prendre conscience de la médiocrité des concurrents et collègues
2) identifier les managers qui contrôlent l'accès à l'étage suivant, ainsi que leurs objectifs personnels dans l'entreprise (qui déterminent leurs critères de décisions)
3) établir une stratégie de communication en direction des managers destinée à ce qu'ils perçoivent notre travail (existant ou non) comme une contribution à l'accomplissement de *leurs* objectifs
4) écarter la concurrence en choisissant soit une approche d'élimination agressive (valable quand on a un mental d'acier et du répondant lors des attaques), soit une approche de médiocre-amical, qui s'attire la sympathie des collègues tout en montrant au management qu'il est un tout petit peu meilleur que les autres (très approprié quand la concurrence est forte)

Cette stratégie paye. Testez-la pour vous-mêmes et voyez votre capital-sympathie augmenter auprès de vos collègues directs, à mesure que la perception qu'ont les managers de votre travail se

construit, comme une légende professionnelle faite de *compétence*, de *capacité d'adaptation*, de *réactivité*, de *sens des responsabilités*…

La règle ultime de notre système de vie, « *faible avec les puissants, fort avec les faibles* », s'applique à chaque rouage de l'entreprise, comme une devise que tout le monde endosse pour accéder à la Réussite. Il faut des « *plus faibles* » pour qu'il puisse exister des « *plus forts* ».

Briller aux dépens de son *plus-médiocre-que-soi* est une façon d'exister dans un rapport d'altérité. Batman était en mal d'estime de lui-même, alors il a recruté un *plus-médiocre-que-lui*, un plus faible que lui : Robin. Batman court plus vite que Robin, saute plus haut que lui et se sent obligé de répondre à ses questions stupides qui le retardent toujours dans la poursuite des méchants. Mais bon… le rôle de Robin n'a jamais été d'aider à attraper Joker et Double Face, mais de servir de faire-valoir à Batman, qui risquait sérieusement de devenir un héros moyen portant cape et bas en nylon les soirs de pleine lune, ce qui peut parfois attirer quelques gestes d'animosité dans les grandes villes du monde civilisé…

Dans Goldorak, Actarus avait Alcor pour *plus-médiocre-que-lui*, qui faisait toujours un excellent rageux, avec son petit vaisseau qui faisait pitié. Pour le remercier de sa persistante et très utile médiocrité, Actarus lui a donné, ainsi qu'à Venusia, la possibilité d'avoir un vaisseau digne de ce nom, qui vient se greffer sur le super Goldorak quand la bataille gronde. Une sorte d'éloge du travail d'équipe, en somme…

MacGyver avait Pete Thornton, Cortex avait Minus, Don Quichotte avait Sancho Pança, etc. mais, plus intéressant encore, analysons le cas de Rantanplan et Scoubidou.

Il est communément admis que Rantanplan et Scoubidou sont les

deux chiens les plus stupides de la télévision (Pluto est dans la moyenne sympathique, Milou a une intelligence belliqueuse, Rintintin est un héros du cœur, Belle est le partenaire de tristesse de Sébastien, etc.). Si on observe Rantanplan et Scoubidou pour ce qu'ils sont, on se rend compte qu'ils ont très exactement le même niveau intellectuel : ils posent les mêmes questions, font les mêmes erreurs, ont la même obsession de dormir et manger. Pourtant, la perception qu'on a d'eux est très différente. Chacun dans son contexte, ils jouent un rôle différent. Rantanplan est le chien stupide qui suit Lucky Luke le cow-boy, tandis que Scoubidou est le *partenaire-médiocrité* de Samy dans le dessin animé qui porte son nom. Il ne paraît pas irraisonnable de postuler que Samy est aussi stupide que Scoubidou, comme une espèce d'alter ego humain à l'esprit interchangeable. C'est d'ailleurs pour cela qu'ils se retrouvent toujours ensemble à déambuler dans des couloirs obscurs alors que les autres personnages (Daphné et les autres gentils) enquêtent sur des pistes toutes plus intéressantes les unes que les autres. Rantanplan, de son côté, est un vrai boulet. Il fait parfois d'heureuses bêtises qui lui donnent un intérêt passager dans la série, mais ça ne va jamais bien loin. Il parait très bête à côté de l'autre animal emblématique de la série, le cheval Jolly Jumper, mais si on le compare à Averell, l'un des frères Dalton, il paraît tout de suite dans la moyenne… les miracles de la relativité.

Conclusion cynique : si vous souhaitez réussir en entreprise, sachez vous entourer du meilleur *plus-médiocre-que-vous* possible et apprenez à utiliser votre médiocrité de la manière la plus efficace qui soit pour grimper les échelons.

Morale gentille mais vraie : si vous souhaitez accomplir une vraie réussite dans votre vie, alors il va falloir apprendre a déterminer des objectifs qui ne soient pas relatifs mais absolus et probablement renoncer à la quête du pouvoir et de la popularité en entreprise.

EPISODE 20 | La Vérité sort de la bouche des menteurs

31 décembre 2008, Malaga.

Proverbe chinois : « *Quand un seul chien se met à aboyer à une ombre, dix mille chiens en font une réalité* »

Ce dicton que j'aime beaucoup est le corollaire canin du principe qui semble dominer la presse d'opinion, selon lequel *la vérité serait le mensonge le mieux répandu*.

Comment s'établit la vérité ? Comment se construit la pensée ? Pourquoi est-ce que l'on nous ressert toujours les mêmes histoires dans les mêmes médias ? Pourquoi est-ce que l'on ne comprend jamais rien aux explications des économistes, tandis que les justifications des politiciens sont toujours très simples ? Le monde réel est-il trop complexe pour être compris ?

Partie 1 : **L'injustice faite à la Palestine**

Les journaux se remplissent depuis quelques jours de photos montrant Gaza et les manifestations de soutien aux Palestiniens à travers le monde. Certains journalistes se donnent beaucoup de mal pour faire un constat *équilibré* d'une situation qui ne l'est absolument pas. Le compteur à assassinats de l'armée israélienne frôle les 400 (juste pour les 4 derniers jours) tandis que les dirigeants du monde *civilisé* (donc totalement inerte face au massacre) se perdent en déclarations d'intention plus hypocrites les unes que les autres. En gros, le message est :

« *Il faudrait que le Hamas cesse d'envoyer des roquettes. Il faudrait qu'Israël arrête de faire trop couler le sang* (oui, parce qu'à force ça commence à être un tout petit peu embarrassant, les gens commencent à poser des questions délicates). *Ce serait beau si un jour ils faisaient tous la paix…* ».

Richard, l'ami qui nous reçoit chez lui en Andalousie pour quelques jours me demande :

« *Comment ça se fait que tous les journalistes en France font comme si le combat était équilibré alors qu'on fait face à un lent massacre du peuple palestinien ? Nous, en Espagne, on n'a pas trop de pressions ni d'accusations d'antisémitisme dès qu'on critique la politique d'Israël, du coup la situation est assez claire et les médias font leur boulot, en montrant les atrocités du gouvernement israélien sur des civils et en dénonçant l'inaction du gouvernement…* »

Comment le contredire?

Au début je me disais que c'était une opinion personnelle de Richard et de ses amis, qui ne représentaient pas forcément l'opinion majoritaire, mais en lisant El Pais, le quotidien de référence en Espagne, on se rend compte que le traitement qui est fait de la situation à Gaza est autrement plus sanglant que celui auquel on a droit en France, où TF1 fait des sujets au 20h à propos du « *stress des colons israéliens au Sud du pays »*, où Le Monde donne la parole à André Glucksmann qui légitime le nettoyage ethnique de Gaza par une « *démocratie israélienne* » où « *tout roule comme à l'habitude* », où l'Express censure tout commentaire questionnant le massacre auquel se livrent les Israéliens, en accusant ses détracteurs d'être des antisémites primaires.

Pour peu que l'on regarde les choses comme elles sont, et jusqu'à preuve du contraire, il y a d'un côté un peuple victime d'une occupation illégale de ses terres, reconnue par les instances internationales et, de l'autre, des colons qui imposent leur volonté à la force du canon et de la propagande, quoi qu'en disent les conseillers en communication de Tsahal.

On essaie de nous faire croire, en remplaçant le mot «r*ésistants*»

par « *terroristes islamistes* » que les attaques militaires israéliennes sont des réponses proportionnées à des attaques palestiniennes sauvages et que quelques roquettes et cailloux font jeu égal avec l'arsenal militaire israélien, fourni et financé par le grand frère américain. Mon goût des chiffres m'invite froidement à proposer un comptage des victimes des deux côtés, pour bien fixer dans les têtes et dans les mémoires qui est l'agresseur et qui est l'agressé. J'utilise ces données car les mots et les idées peuvent être souvent considérées comme trop partiales. Utiliser des chiffres est ici une façon de redonner aux choses leur juste proportion. Je me suis astreint à n'utiliser ci-dessous que des statistiques de sources israéliennes.

Du 27 Décembre 2008 au 20 Janvier 2009 :

Morts Palestiniens : >1300 dont plus de 500 femmes et enfants
Morts Israéliens : 13

Il est intéressant de noter que la « *terreur des roquettes* » que les soutiens inconditionnels d'Israël invoquent dans les médias et par laquelle ils justifient les massacres aura fait moins de 20 morts en 8 ans. Il faut garder ce chiffre à l'esprit quand on nous présente le scénario de la prétendue *autodéfense* d'Israël.

En 2008, 72 enfants palestiniens ont été tués (avant l'attaque de décembre) pour quatre enfants israéliens.
En 2007, 59 enfants palestiniens pour un enfant israélien.
En 2006, 139 enfants palestiniens pour deux enfants israéliens, toujours d'après B'Tselem, une ONG israélienne.

Durant les trois années précédant le massacre auquel nous assistons, un enfant palestinien avait donc 25,08 fois plus de chances de mourir tué qu'un enfant israélien : une version israélienne de l'(in)égalité des chances, en somme…

Pour l'instant, près de 1 300 victimes dans l'opération *Plomb*

Durci et 5 300 blessés (amputés, défigurés, coupés en deux, éborgnés, éventrés…), soit 6 600 familles détruites et 1,5 millions de Gazaouis qui vivent dans la terreur.

Du côté des soldats israéliens, voyons maintenant les causes possibles de décès.

Pour l'année 2005, le journal israélien Maariv nous informe qu'ils sont au nombre de 76. Parmi eux :

30 se sont suicidés,
14 sont tombés malades,
26 ont eu un accident (n'impliquant aucun Palestinien, sinon ils seraient probablement considérés morts au combat)
et
6 sont morts au combat (impliquant *peut-être* des Palestiniens, car ces derniers ne sont pas les seuls opposants d'Israël).

Il est donc 5 fois plus probable pour un soldat de Tsahal de mourir de sa propre main que de celle d'un Palestinien. Il a également 4,33 fois plus de chances d'avoir un accident de voiture que de mourir au combat. En somme, pour l'année 2005, seules 7.9 % des pertes militaires israéliennes sont imputables à des causes explicitement externes à Israël (soit 92.1 % des morts dans lesquelles personne, mis à part les Israéliens eux-mêmes, n'a strictement rien à voir).

Pour bien mesurer le niveau d'insécurité des Israéliens, dont ils se servent de justification dans leur action contre les Palestiniens, il suffit de comparer la mortalité des soldats israéliens (donc ceux qui devraient être les plus exposés), à celle des Français pris dans leur ensemble :

7,9 % de morts au combat parmi les soldats israéliens, contre 7 % de décès par mort violente en France. Il est donc *à peine* plus risqué d'aller massacrer des Palestiniens et d'être le dernier état

colonial que de sortir acheter le pain dans une ville française.

On perçoit le danger palpable dans lequel vivent les héroïques soldats de Tsahal (sic).

Les suicides représentent 39,5 % des décès chez les soldats israéliens, contre 2 % chez les Français. C'est peu encourageant pour un état qui prétend se défendre des oppresseurs et mener un combat juste et légitime. Le sentiment de culpabilité serait-il trop destructeur parmi les troupes?

Un mouvement de soldats israéliens, nommé *Breaking the silence*, témoigne de la violence et de l'inhumanité des actions menées par Tsahal. Cette parole, insupportable pour le régime sioniste, crée un malaise au sein même de la société israélienne, en cassant le discours idéologique et dogmatique qui présente l'armée comme bienfaitrice, éthique, presque humaniste.

De l'autre côté du mur de la honte, que se passe-t-il ?

Le Hamas, pourtant élu démocratiquement par les Palestiniens, ne semble pas convenir au gouvernement israélien ni aux partenaires internationaux du Quartet. *Ils ne veulent accepter ni argent ni capitulation pour prix de leur renoncement à la souveraineté palestinienne. Exterminons-les. Et leur peuple avec eux.* La démocratie est pour certains le meilleur modèle de société, tant qu'elle produit les résultats et la docile soumission que l'on attend d'elle. Les Palestiniens ont donc manifestement *mal* voté.

Pourquoi on ne fait rien pour arrêter ça ?

Parce que la loi du plus fort, dans tout ce qu'elle a de plus abject, s'applique dans une indifférence générale payée en sang ou en dollars. En Egypte, on a apparemment préféré les dollars quand, par une poignée de main à l'automne 1978, Anouar El Sadate a

brillamment placé son pays au deuxième rang des « *amis de l'Amérique* » dépositaires de ce que j'appelle, selon l'humeur, la prime du silence ou le prix du sang… des Palestiniens.

Ailleurs? Circulez y'a rien à voir. On nous sert un tableau qui semble opposer deux forces comme deux civilisations, dont l'une porte les habits de l'état légitime et l'autre le masque du terrorisme.

D'un côté : l'état *juif* (et non *sioniste*), instrumentalisant la mémoire de l'Holocauste pour que personne n'ose le critiquer, car tout le monde se sent coupable (légitimement le plus souvent, sinon par leur participation, du moins par leur silence) de l'injustice qui a été faite aux Juifs, en tant que peuple et en tant que croyants, lors du génocide de la seconde guerre mondiale.

Selon cette narration qui instrumentalise la souffrance des victimes de l'Holocauste à des fins politique, le peuple Juif, « *victime pour toujours* », demande tout simplement le « *droit à la sécurité* » dans une région où tout le monde semble avoir une dent contre Israël (on se demande vraiment pourquoi vu la progressisme affiché par les soldats de Tsahal). Leur politique étrangère? Volontariste et responsable, avec parfois quelques « *dommages collatéraux* » (assassinats, famine organisée, exterminations dans des camps, etc.).

En liant délibérément le judaïsme (l'appartenance à une religion) et le sionisme (le projet colonial d'un état), les soutiens d'Israël rendent les Juifs du monde entier injustement responsables d'une politique qu'ils ne soutiennent pas, renforçant ainsi la haine, le ressentiment et l'incompréhension entre les communautés. Il y a donc une double exigence à systématiquement rappeler : le devoir de critiquer le sionisme en tant qu'idéologie politique, au non du respect du droit international et de la souveraineté des peuples et, dans le même

temps, la condamnation la plus stricte de l'antisémitisme sous toutes ses formes, qui vise des êtres humains en raison de leur religion.

De l'autre côté, on nous montre les *islamistes* palestiniens et libanais comme des terroristes. Qu'ils soient du Hamas ou d'autres mouvements, peu importe tant qu'ils s'opposent à la politique israélienne en ayant recours aux roquettes, aux jets de pierres et aux attentats suicide. Ils sont des *extrémistes*, pas des *résistants*. Ils s'attaquent, selon le discours pro-israélien, uniquement à des *civils*, surtout pas à des *colons*. Leur combat n'est pas légitime, il est une cause de désordre et d'insécurité dans une région en recherche de stabilité. Déshumanisés, sauvages, fâchés, portant une haine irrationnelle des Juifs, leurs femmes et leurs enfants ne méritent pas plus d'égards qu'eux et sont dépeints dans les médias comme élevés, dès le berceau, dans la violence et l'antisémitisme le plus primaire.

Laissons de côté le traitement médiatique du *problème palestinien* pour l'instant et notons cinq faits qu'il est utile de porter à la connaissance et à l'esprit de tous :

1) Une terre est occupée, elle s'appelle Palestine. Sur cette terre, il y a des colons et, de l'autre côté des barbelés, de l'autre côté du mur, il y a des résistants : les Palestiniens.

2) Les Palestiniens ont été expulsés de leur terre, privés de leurs droits, assassinés, privés d'aide humanitaire, déportés, frappés, torturés, enfermés, humiliés, parfois massacrés. Leur sort est ignoré, souvent oublié du reste du monde, mais il n'en n'est pas moins réel et indigne.

3) Les Palestiniens ne sont pas des Nazis. Ils ne sont pas non plus Allemands. Ils n'ont aucune responsabilité dans la Shoah mais il semble que certains veulent leur en faire payer le prix. Il est choquant de voir dans le traitement qui leur est réservé un tel

déni et un tel mépris du droit international et des libertés les plus fondamentales.

4) Les Palestiniens et, de manière plus générale, tous ceux pour qui le mot *justice* veut encore dire quelque chose ne capituleront pas. Ils ne céderont pas. Ils ne disparaîtront pas, ni derrière un mur de béton, ni derrière un mur de silence. Ils n'abandonneront pas, tant qu'une paix juste n'aura pas été établie sur la reconnaissance de la vérité historique et pas sur la propagande déversée dans des médias néo-conservateurs acquis à la politique israélienne. Les opprimés possèdent quelque chose que ni les fusils, ni les chars ne peuvent abattre et que la mort ne peut pas leur prendre : leur honneur et leur dignité, qui grandissent chaque jour où ils se lèvent pour dire NON.

5) Au cours de l'histoire, sur une échelle de temps suffisamment longue, le sort réservé aux oppresseurs et aux colons n'a jamais été glorieux. Il peut être utile, quand on prévoit de coloniser et de nier ses droits à tout un peuple, de garder une telle considération à l'esprit. Tout ceux qui pensent que l'état sioniste les représente légitimement, et qui pour certains ont vécu des jours noirs de l'histoire humaine avant que l'Allemagne nazie ne soit défaite, devraient le savoir mieux que quiconque et le rappeler à la mémoire de chacun. Pour l'instant, dans une relative indifférence, le crime paie.

Faut-il être aveugle pour se persuader qu'un mur et quelques canons stopperont la colère de 60 ans d'injustice…

D'ici là, Israël n'a aucune raison de rechercher la paix, puisque sa stratégie d'agression fonctionne parfaitement :

1) On colonise,
2) les autres se rebellent,
3) on les massacre,
4) la communauté internationale proteste timidement,

5) on fait mine de faire amende honorable en signant un cessez-le-feu sur les frontières nouvellement étendues à notre avantage
6) on attend 12 à 24 mois et on recommence au point numéro 1…

Le territoire dévolu aux Palestiniens (sur lequel ils n'ont aucune souveraineté réelle) n'a cessé de rétrécir au fil des années à mesure que les colonies israéliennes s'étendaient et étaient validées par de nouvelles phases de status-quo.

Bien sûr, tous ceux qui critiquent la politique d'Israël se retrouvent aussitôt accusés d'antisémitisme, alors que c'est Israël lui-même qui utilise colonisation, propagande, assassinats ciblés et agressions militaires sur des civils. Ainsi, on se sent naturellement obligé de dire et de jurer que l'on n'est pas antisémite à chaque fois que l'on se risque à prendre la parole pour dénoncer l'occupation en Palestine.

Faut-il se taire pour toujours quand Israël justifie sa politique coloniale sanglante par la souffrance passée des personnes de confession juive? Il y a un monde entre dire que « *je n'aime pas les Juifs* » ou les dépeindre comme malfaisants (ce qui est de l'antisémitisme) et dire « *je trouve abjecte la politique et les revendications coloniales du gouvernement israélien* » (ce qui relève de la critique du sionisme). La même différence qu'il y a entre stigmatiser les musulmans et dénoncer les insuffisances de l'Arabie Saoudite ou les méfaits de la dictature égyptienne.

Quand il s'agit d'injustice, il ne faut pas avoir l'indignation sélective, ni la crainte du pouvoir de nuisance des oppresseurs. Tous ceux qui essaient, par tous les moyens, de faire volontairement l'amalgame entre antisémites et détracteurs d'Israël travaillent-ils vraiment pour la sécurité et le bonheur des personnes de confession juive?

Utiliser le souvenir de la Shoah pour justifier la politique injuste d'Israël, c'est aussi insulter la mémoire de tous ceux qui sont morts, victimes de la folie du III^{e} Reich.

Cette démarche profite de l'immobilisme du reste du monde, figé par la culpabilité collective que ressentent les Européens à l'évocation de l'Holocauste.

Les mêmes Européens devenus soudainement humanistes quand il s'agit du droit d'Israël à exister, passent aussi sous silence leur complicité de l'époque dans le génocide nazi, ainsi que le mal qu'ils avaient commis de leur propre chef à l'encontre des peuples colonisés. C'est ce que Max Gallo et Henri Guaino appelleraient pudiquement « *tourner la page de l'histoire* ».

Donnons donc la parole à Aimé Césaire (extrait de son Discours sur le Colonialisme) :

"On s'étonne, on s'indigne. On dit : « **Comme c'est curieux ! Mais, Bah ! C'est le nazisme, ça passera !** » **Et on attend, et on espère** ; **et on se tait à soi-même la vérité, que c'est une barbarie, mais la barbarie suprême, celle qui couronne, celle qui résume la quotidienneté des barbaries** ; **que c'est du nazisme, oui, mais qu'avant d'en être la victime, on en a été le complice** ; **que ce nazisme-là, on l'a supporté avant de le subir, on l'a absous, on a fermé l'œil là-dessus, on l'a légitimé, parce que, jusque-là, il ne s'était appliqué qu'à des peuples non européens** ; **que ce nazisme-là, on l'a cultivé, on en est responsable, et qu'il est sourd, qu'il perce, qu'il goutte, avant de l'engloutir dans ses eaux rougies de toutes les fissures de la civilisation occidentale et chrétienne.**
Oui, il vaudrait la peine d'étudier, cliniquement, dans le détail, les démarches d'Hitler et de l'hitlérisme et de révéler au très distingué, très humaniste, très chrétien bourgeois du XX^{e} siècle qu'il porte en lui un Hitler qui s'ignore, qu'Hitler l'habite, qu'Hitler est son démon, que s'il le vitupère, c'est par manque de logique, et qu'au fond, ce qu'il ne pardonne pas à Hitler, ce n'est pas le crime en soi, le crime contre l'homme, ce n'est que l'humiliation de l'homme en soi, c'est le crime contre l'homme

blanc, et d'avoir appliqué à l'Europe des procédés colonialistes dont ne relevaient jusqu'ici que les arabes d'Algérie, les coolies de l'Inde et les nègres d'Afrique."

Sachant cela, comment se fait-il que les médias de masse continuent à nous servir le même discours ? Seraient-ils mal informés ? Seraient-ils incapables de voir les événements qui se produisent sous leurs yeux comme les voient le reste du monde (hors US, Grande-Bretagne, Australie et autres sympathisants d'Israël) ? Ont-ils pu déceler dans Tsahal un humanisme que l'enfant palestinien, collatéralement éborgné par un éclat d'obus, n'a jamais pu entrevoir ?

A quel point un journaliste est-il libre ? Est-il déjà libre de lui-même et de ses idées préconçues au moment où il écrit les premiers mots de son article ?

Et d'ailleurs, suis-je libre à l'instant où j'écris ces lignes, ou suis je naturellement enclin à soutenir les Palestiniens puisque je suis musulman, arabe, d'origines égyptienne et algérienne ?

C'est pour éviter d'avoir à répondre à ce genre de questions qu'il est important de se baser sur des éléments objectifs et centraux. Ce dernier adjectif est crucial, car il est aisé, une fois convaincu d'une idée, de trouver dans des faits périphériques des informations venant grossir un « faisceau de preuves » - sachant que 100 morceaux de preuves, même bien imbriqués, n'ont jamais fait une preuve – Colin Powell qui s'en dédit.

Les faits, déroulés de manière chronologique et causale, accompagnés de chiffres choisis directement en rapport avec le sujet (nombre de morts et dégâts en cas de guerre, taux de réussite et/ou de survie en cas d'étude d'un médicament, etc.) permettent de réduire une subjectivité qui est toujours présente, quoi qu'on en dise.

Reste que l'injustice faite aux Palestiniens parle plus fort que les mots, plus fort que les bombes, plus fort que la mort.

Partie 2 : **Les menteurs pensent-ils dire la vérité?**

De manière générale, quand on survole les explications d'un phénomène que l'on cherche à comprendre, il paraît requis que l'explication finalement sélectionnée soit compréhensible. Notez au passage qu'il est assez prétentieux de se dire (souvent inconsciemment) que pour qu'une explication soit recevable, elle doit plaire à mon jugement, ou du moins être comprise par lui. La réciproque est plus parlante : « *si je ne comprends pas une idée, alors elle est probablement fausse* ». On appelle cela le « *bon sens* ». Quand quelqu'un lance « *Ça tombe sous le sens !* » ou « *Ça paraît normal !* », il veut en général dire : « *Je pense que cette idée est vraie car elle vient confirmer une idée que j'avais déjà.* »

Le processus de recherche de la vérité est donc bien souvent un processus de recherche de la confirmation. Cette démarche exclut la possibilité d'une explication trop complexe. Or, si l'on se remémore un événement simple et (si possible) conflictuel de notre vie impliquant plusieurs personnes, en essayant de se mettre successivement à la place de chacun des protagonistes, on se rend bien compte que ce n'est pas si simple et qu'il y a plusieurs points de vues, plusieurs explications et plusieurs solutions possibles. Il existe donc, dans le cas général, des explications complexes à des événements apparemment simples et il serait erroné de les exclure parce que notre compréhension est trop limitée pour les prendre en compte.

Premier principe *: On trouve en général des explications trop simples aux phénomènes que l'on essaie (prétendument) de comprendre parce que l'on cherche, par orgueil et par confort, une confirmation de nos idées plutôt que leur remise en cause. Plus cette confirmation est élaborée, plus on considère que notre*

idée est solide.

Notre subjectivité intervient dans notre recherche de vérité. Impossible de s'en défaire, même si l'on essaie de se leurrer pour se donner l'illusion de l'indépendance. La seule façon de maintenir un semblant de neutralité face aux faits, c'est de couvrir autant que possible des sujets pour lesquels on n'a aucune affinité ni aucun intérêt particulier (ce qui va rentrer en conflit tôt ou tard avec le premier principe, qui nous invite naturellement à nous pencher sur les sujets que l'on croit comprendre le mieux). La subjectivité, c'est quand certaines vérités nous semblent personnellement plus arrangeantes que d'autres. Quand on se retrouve au croisement de deux hypothèses possibles et que l'on cherche désespérément la lueur qui nous encouragerait à prendre le chemin de droite. Si on voit une lueur à gauche, on se dit qu'elle n'est pas assez brillante et on attend… jusqu'à ce qu'apparaisse une lueur à droite. Plus on est subjectif, plus on attend cette lueur.

***Second principe** : être indépendant, c'est être indifférent dans notre quête de vérité au risque d'aboutir à un résultat personnellement déplaisant ou contraire à une croyance présente et ancrée en nous.*

Ces deux mécanismes questionnent nos intentions et notre probité dans les sphères conscientes de notre esprit. Plus insidieuses sont les déformations qui interviennent quand on essaie pourtant de bien faire, comme les fruits (parfois amers) d'une dynamique subconsciente. C'est ce que l'on appelle des *biais cognitifs*. La façon dont se construisent les histoires dans notre imaginaire en est l'un des exemples les plus dangereux.

Notre esprit aime naturellement les histoires qui sonnent bien, où tout s'enchaîne de manière *logique*, où les événements se succèdent parfaitement, les uns suivant les autres dans un rythme sans faille. Cette caractéristique profondément ancrée en

nous transforme notre quête de vérité en recherche de causalité. Car c'est ce que notre esprit aime : trouver les causes d'un phénomène et en déduire des conséquences, au fil d'une narration. Cette démarche a ses avaries. D'abord, la recherche de causalité force, dans l'explication des événements de la vie réelle, une rationalité qui n'existe pas toujours. Ensuite, et surtout, la quête de causalité transforme le *chercheur* en *trouveur*, c'est à dire qu'au lieu d'être dans une position réceptive où il décrypte et traite des éléments d'information fruits de ses recherches, son intellect passe en position active et cherche les éléments qui vont venir, au fur et à mesure, corroborer une explication qui se construit au fil des morceaux de preuve qu'il a lui-même choisis.

En clair, on essaie de trouver, dans une profusion d'informations, celles qui vont venir élaborer et confirmer l'histoire *logique* que l'on essaie de raconter, qui devient ainsi de plus en plus *crédible*, nous poussant toujours plus à la développer et à l'étayer de nouvelles *preuves*. Les anglo-saxons, au moins, ne se font pas d'illusions sur le sujet : un article ou un reportage en cours de préparation s'appelle pour eux une « *story* ». Le mot est à prendre au sens propre.

Bon, d'accord, les journalistes sont des êtres humains comme les autres, avec leur subjectivité, les défaillances et les limites de leurs idées, sur la rationalité comme sur l'information, mais est-ce que cela met en cause pour autant la qualité de leur travail ?

La réponse est OUI, absolument. Quelqu'un qui prétend m'*informer* sur ce que j'ignore et qu'il finit par me servir une paraphrase de la pensée partisane d'un autre sur ce qu'il a compris d'une série de dépêches AFP et de quelques clichés, décorés du vernis de l'indépendance et de l'objectivité, mérite-t-il encore le titre de journaliste ? Porte-parole serait plus juste. Voire annonceur…

Mais bon, il est vrai que l'on est parfois un peu durs avec certains

intermittents du spectacle de l'information. Eux aussi doivent manger, vendre leurs livres, payer leurs factures et les vacances. Eux aussi, comme leurs lecteurs et spectateurs, ont droit à leur moment de consommateur épanoui et de citoyen soumis au monde imaginaire qu'ils ont participé à construire. Ceux qui ont craché dans la soupe se sont vite retrouvés dans une branche régionale de France 3 ou dans la rubrique *recherche d'emploi* de feu Paris Boum Boum… Mais place au progrès, plus besoin de censure quand on sait manier la carotte mieux que le bâton… place donc à l'autocensure.
Un journaliste, même talentueux, sait (quelquefois inconsciemment) qu'il doit produire la pensée et la vision que l'on attend de lui. S'il a compris le premier principe, il sait aussi que son public, à commencer par ses supérieurs, cherchent la confirmation de leurs intuitions et de leurs idées plutôt que leur remise en cause. Pourquoi alors mettre en péril une carrière si bien débutée alors que l'audimat commençait justement à décoller…

Des fois, pour garder un peu d'amour-propre, les journalistes de cour font de petites critiques qui égratignent, de celles qui viennent conforter l'ordre établi plus qu'autre chose. Une autre technique consiste à exagérer et à dramatiser le *travail* accompli pour faire comme si l'on était courageux, impertinent ou détenteur d'un secret que le reste du monde ignorerait. Ainsi, « *Mohamed Sifaoui se fait passer pour un méchant musulman dans quelques mosquées de la capitale* » se transforme en « *Un journaliste infiltre les réseaux souterrains de recrutement d'Al Qaida* ». « *BHL en visite dans un 5 étoiles à Tbilissi dans son gilet treillis et sa belle chemise blanche* » devient « *Choses vues en Georgie* » (prétendant montrer le vrai visage de la guerre sur le terrain), « *quelques courtiers, profil BTS force de vente, disent ce qu'ils pensent de la crise* » est revu pour un titre plus accrocheur : « *Dans le monde secret des traders, la crise financière vue de l'intérieur* ».

Reste à comprendre pourquoi les explications fournies sont tantôt simples (voire simplistes) quand elle viennent justifier des guerres, tantôt complexes quand elles sont supposées clarifier les sujets économiques. Il paraît utile de noter que dans les deux cas, c'est notre confiance qui est recherchée. Dans le cas de la guerre, on attend un soutien (même tacite) de notre part, tandis que dans le cas d'un problème économique, c'est notre inertie qui est attendue.

Le discours simpliste, binaire, parfois victimaire, parfois diabolisant, vise à toucher nos émotions pour nous forcer à apporter notre soutien sans avoir besoin de chercher à comprendre le fond des choses. Il surfe en ce moment sur la vague islamophobe que connaît le monde et, qu'il s'agisse d'une explosion de gaz dans un pipeline, d'un incendie dans un hôpital, d'une fille violée dans une cité, d'un jeune qui se serait fait agresser ou voler son scooter, on entend souvent revenir le même leitmotiv : « *les enquêteurs n'excluent pas la piste islamiste pour l'instant…* ». Forcément, ça tue un peu l'ambiance.

Le discours complexe, crypté de jargon, des sujets économiques vise inversement à nous anesthésier. Il est souvent couplé à un argument d'expertise (l'un de ces types portant toujours un sous-titre sous sa cravate…) pour envoyer un message clair à la population : « *c'est trop compliqué pour vous, tout cela vous dépasse, laissez faire les professionnels pour votre propre bien, sinon ça sera pire* ».

Une clé pour comprendre l'économie : elle est la science des stimulations. Elle explique ce qui motive les gens, les décide à faire ce qu'ils font tous les jours, étudie les liens entre les hommes et les ressources, entre les hommes et les structures de la société qu'ils ont construite (et qui les a construits). La plupart de ces mécanismes sont simples et bien compréhensibles, mais font l'objet d'une complication volontaire de la part de ceux qui ont un intérêt à exclure l'essentiel de la population de toute

compréhension de ce qui leur arrive : les prétendus experts qui perdraient leur statut de savants capables de déchiffrer l'inconnu économique et les décideurs qui risqueraient de voir trop ouvertement (et trop souvent) leurs décisions critiquées et leurs choix remis en cause.

Pour se convaincre de la possibilité de présenter de manière très simple les rouages de l'économie à chacun d'entre nous (du plus intelligent au plus bête, voire plus bas encore), il suffit de se rappeler que quelqu'un a bien dû les expliquer un jour à Nicolas Sarkozy, puis à François Hollande (on pourra objecter que les mesures mises en place durant leurs mandats respectifs ne laissent pas nécessairement supposer qu'il aient compris).

Et La Vérité dans tout ça ?

Elle est morte dans une flaque de sang. Quelqu'un a alors raconté un mensonge. Puis un autre y a cru et l'a repris. D'autres ne l'ont pas cru mais l'ont repris. D'autres ont analysé le mensonge et l'ont repris, jusqu'à ce que ceux qui n'y croyaient pas en doutent. Plus les gens en parlaient, plus ils y croyaient, ou plus ils disaient y croire, tant et si mal que tous le clamaient. Ceux qui étaient des menteurs n'avaient plus honte de dire qu'ils détenaient la vérité, jusqu'à ce que l'on traite La Vérité de mensonge, qu'on l'enterre au pays du silence, qu'on fasse taire tous ceux qui la disaient et les oublie à jamais. Un chien avait aboyé et dix mille autres en avaient fait une réalité. Dix mille autres en font un souvenir et dix mille autres en feront une histoire.

EPISODE 21 | 24h dans la peau d'un assassin économique

4h48

Le réveil va sonner dans 2 heures et 12 minutes. Elle dort encore.

6h59

Les images défilent dans ma tête, je dois me rappeler à qui j'ai menti et quels mensonges je leur ai dits, à commencer par mon épouse. Lui avouer ? Chaque nuit le même dilemme. Qui suis-je ? Je ne sais plus, depuis que j'endosse la vie d'un autre pour gagner la mienne. Quelle part de vérité me reste-il ?

Ma profession ? Assassin économique.

Je finance des guérillas. Je corromps des gouvernants. J'affame des peuples.

Bienvenue dans 24 heures de ma vie.

7h00

Eva se réveille pendant que je garde les yeux fermés. Elle se lève pour aller préparer les enfants en essayant de marcher du mieux qu'elle peut sur la pointe des pieds. 8 ans de mariage et elle ne sait toujours pas que je ne dors jamais.

7h43

Côté face, je suis au top. Ex-trader débauché par un hedge fund en 1999 pour gérer sa stratégie, je touche des bonus à 7 chiffres même en temps de crise (déclarés, ceux-là). La crise ? Mon terrain de jeu. Plus de problèmes, c'est plus d'opportunités donc plus de risques et plus de sous à encaisser. J'ai épousé Eva en

2001, elle travaille comme graphiste dans une agence de pub. Je ne sais même plus si je l'aimais. Ce que je sais, par contre, c'est qu'elle m'aime encore. Deux enfants de 5 et 7 ans, bilingues, l'un mange des Weetabix au petit déjeuner, l'autre des Smarties. Ma voiture : Aston DB9. Ma montre : Oris TT3 couleur carbone. Mon stylo : Lamy 2000, encre brune. J'aime la précision.

Côté pile, je suis responsable de la plus grosse perte bancaire du siècle, que j'ai orchestrée pour le compte d'un groupe de banques européennes rivales. J'ai financé une tentative de coup d'état dans un pays Sud américain non aligné. J'ai « *négocié* » l'attribution d'un chantier d'autoroutes transafricaines à un géant de la construction chinois. J'ai fait enfermer les leaders d'un mouvement islamiste un peu trop entreprenants en fabriquant les preuves financières les incriminant dans des affaires de « *menaces terroristes* ». Je ne travaille pas pour *un* état. Je suis à mon compte et ma petite entreprise... n'a pas peur de la crise. Elle la crée, la contrôle, l'utilise à ses fins. Le découpage par pays n'a plus tellement de sens depuis que la seule nationalité qui compte pour moi est celle de mon banquier. D'une compagnie pétrolière française à une entreprise de construction américaine, que reste-t-il vraiment des nations, si ce n'est la monnaie dans laquelle ils me payent.

En quoi consiste mon job ?

C'est assez simple en fait. Il s'agit de faire avec des statistiques et des dollars ce que les armées font avec des tanks, des bombes et des mitraillettes. Pourquoi tuer des gens alors qu'on peut en faire des clients ? Le plus souvent, on me demande d'asservir des pays ou des peuples rebelles. Pour cela rien de plus facile. D'abord on trouve un projet à monter, très coûteux, dans le pays que l'on vise. Ensuite on convainc ses dirigeants qu'il est vital de mener ce projet pour le développement et le progrès du pays. Il suffit souvent de les convaincre que le progrès dudit pays implique le progrès de leur compte bancaire. Dans la plupart des cas, ce n'est

même pas nécessaire. Notre presse et nos économistes passent leur temps à matraquer la doxa du développement capitaliste à travers le monde, tant et si bien que c'est même parfois les autorités du pays elles-mêmes qui viennent demander notre aide. Une fois le projet choisi (autoroute, port commercial, centrale de production d'électricité, etc.), nos experts entrent en jeu. Ils sont chargés de produire des rapports prévisionnels pour justifier le financement des projets par le FMI ou la Banque Mondiale, afin qu'il ne soit pas dit publiquement que le financement a été accordé pour des raisons étrangères à l'intérêt souverain du pays. Ensuite, mes clients se voient choisis pour mener le projet à terme. Le pays se retrouve endetté jusqu'au cou en moins de temps qu'il ne me faut pour encaisser mes chèques. Cette dette s'avère un moyen de contrôle redoutable sur les pays en développement : contrats sur l'extraction de ressources naturelles, extorsion de soutiens politiques, implantations de bases militaires ou logistiques, votes à l'ONU... autant de fruits de la dette que l'on peut cueillir au moment opportun. Dans la même opération, je décroche des contrats surpayés pour mes entreprises-clients tout en asservissant des Etats aux intérêts de mes pays-clients.

Je parle sept langues couramment. Je suis capable de jouer le cadre ambitieux, l'expert économique reconnu, le musulman fraîchement converti plein de zèle, l'altermondialiste fâché de tendance bouddhique. Je change de personnalité comme j'enfile ma chemise et aujourd'hui ma journée est assez chargée.

Pour l'instant, j'observe Eva faire monter les enfants dans sa voiture pour les emmener à l'école. Je fonce au bureau. *A ce soir chérie, ne m'attends pas je rentre tard dans la nuit...*

8h25

Revue de presse sur mon bureau. Décryptage de la couverture médiatique des événements de la veille. J'identifie le travail de

mes collègues et concurrents à travers les premières pages, soit parce que je reconnais leur signature à travers la description, même ridicule, qu'en font les journalistes, soit parce ce sont eux-mêmes qui écrivent les articles pour façonner l'opinion publique.

Plusieurs agents s'activent à décrédibiliser Ahmadinejad auprès de l'opinion publique iranienne, comme Kermit Roosevelt avait orchestré la descente en flèche de Mossadegh dans les années 50.

L'Egypte stoppe temporairement les exportations de riz après les émeutes de la faim meurtrières de Mahallah Al-Qubra. Le ministre des finances s'excuse aussitôt dans le Wall Street Journal pour rassurer ses maîtres investisseurs. Il fait bien. Quand je pense aux services qu'on lui a rendus...

Dérégulation accélérée de la poste en Europe et autorisation de vendre des produits dans des formats non standard pour fausser les prix. *Bien. Bien. Bien.* Intéressant ce peuple européen qui faisait mine de résister, de se rebeller et qui maintenant accepte nos réformes sans tiquer par peur que la crise ne les ruine. Plutôt que d'augmenter les prix, on n'aura plus qu'à diminuer la quantité. Qui fera la différence entre une plaquette de beurre de 250 grammes et une de 235? Pour des stratégies de volume, toutes les économies sont bonnes à prendre.

Obama au plus fort dans les sondages en route vers la présidence. Dis-moi qui te finance et je te dirai qui tu sers. La plus grosse collecte de fonds privés de l'histoire américaine pour le financement de sa campagne, mais personne ne réagit parce que Barack Hussein Obama endosse la vision globale de Kennedy, la rhétorique de Luther King et la gestuelle de Malcolm X. Quel meilleur VRP mes clients auraient-ils pu trouver pour redorer l'image commerciale du pays à l'étranger ?

Par mail, je reçois les newsletters des groupes et médias

contestataires dans les pays clés qui influencent les autres. Drôle comme même ceux, parmi eux, qui effleurent du doigt la vérité sur nos agissements ne semblent pas croire leurs propres thèses, tant *leur idée*, en fait *ma réalité*, leur semble impossible.

9h12

Mes consignes aux traders sont données pour la journée : acheter de l'industriel chinois, vendre de l'automobile US et Européenne. Les chiffres sont mauvais. Par ailleurs, le scandale autour de l'implication de John Ford auprès des nazis dans les années 40 risque de ressurgir dans les journaux et de causer une baisse passagère du cours de l'action. Profitons-en. Ensuite, vendre toutes les positions sur l'Egypte. La rage populaire peut amener le gouvernement à fomenter un attentat bidon pour justifier une bonne répression, ce qui fera forcément plonger les cours pour quelques semaines. Côté devises, acheter dollar contre euro. L'espérance de l'élection d'Obama va doper le billet vert pendant encore quelques semaines.

Voilà qui est fait, maintenant je peux me consacrer au reste.

10h47

Eva m'appelle pour me proposer de déjeuner, elle sera à deux pas d'ici pour voir un de ses clients. On pourrait aller manger chez Rossi. (Pas question, j'ai mon atelier « *manger-bio* » à 13h).

Désolé ma chérie, j'ai un conf-call avec le bureau de Francfort. Très important. C'est partie remise... je t'embrasse.

J'aimerais bien pouvoir dire que cette situation devient intenable mais ce serait faux. Je n'ai absolument aucun problème pour lui mentir. Je peux faire vibrer ma voix de manière à produire l'émotion que je souhaite, du rire détendu et spontané au cœur triste et angoissé par manque de sa présence. Je suis devenu une

machine à manipuler, au point où je ne reconnais plus mes émotions parmi celles que je simule.

11h33

Encore une heure pour terminer de préparer ma présentation de cet après-midi. Au menu : « *Comment promouvoir la finance islamique en Occident ?* » (comprendre « *comment construire une stratégie qui la fasse rentrer dans le moule conventionnel en se contentant de réaliser quelques changements cosmétiques ?* »). Les montants investis commencent à être importants, donc ça devient intéressant, surtout si l'on prend également en compte la présence des musulmans en Europe et en Amérique du Nord, qui accèdent maintenant à un pouvoir économique plus large et qui, bien souvent, sont tout aussi fascinés par la finance et la richesse que leurs concitoyens. Si l'on ajoute à cela l'envie de briller de quelques éléments prometteurs parmi eux qui pourront nous servir d'interface et de moyen de contrôle sur les autres, la stratégie à adopter commence à apparaître clairement. Dans ce cas précis, il existe un risque plus pressant encore que l'appât des quelques centaines de milliards que l'on pourrait capter : celui que des illuminés ne tentent réellement d'implémenter un modèle économique juste et ne parviennent à établir des synergies avec le reste des opposants à *notre* progrès. Imaginez le scénario : une image positive des musulmans qui servirait de modèle en termes de justice sociale, de respect de l'environnement, de développement avec la possibilité d'émergence de quelques leaders capables d'incarner, de l'Afrique à l'Asie, un changement profond des sociétés... et pourquoi pas fermer tout de suite le FMI et la Banque Mondiale et redonner aux Africains les clés de leur pays ?

Il devient donc urgent de faire rentrer ce mouvement sous la bannière des banques conventionnelles avant de se retrouver sans prise sur son essor, face à un mécontentement global qui pourrait trouver sa voix (et sa voie). C'est l'une de mes missions principales du moment.

12h45

L'heure de partir faire ma comédie du mardi midi. J'enlève ma cravate et je pars à pied, manches retroussées, ma montre au fond de la poche. Sur la grande avenue, je croise des visages que je ne connais pas, mais dont je reconnais les émotions. A force de cacher la mienne, j'ai appris à lire la vérité des autres. Je sais décrypter les regards et les sourires. Les tensions que portent les traits. Un candidat en route pour son entretien d'embauche, les mains mal assurées, qui regarde sa montre tous les vingt mètres. Une jeune femme, sûre d'elle, qui avance, pressée, en faisant claquer ses talons sur le bitume. Une autre, mère de famille, a l'air résignée lors de sa pause quotidienne, assise sur les marches d'un escalier, le regard dans le vide, un sandwich préemballé à la main. J'arrive au 112. A l'entrée de l'espace commun du rez-de-chaussée, la pancarte habituelle : « *Parlez Bio, Mangez Bien. Tous les mardis à partir de 13h, retrouvez-nous pour un déjeuner convivial* ». Ici, on m'appelle Thomas, j'ai une élocution peu fluide, père veuf qui prend très au sérieux l'éducation de sa fille de 12 ans, informaticien doué, un peu introspectif, je milite timidement pour un plus grand respect de l'environnement. J'aide à faire la maintenance du site web de l'atelier. Quand c'est mon tour de dire *bonjour*, je suggère que les prochains ordres du jour soient imprimés sur du papier recyclé. Je connais une petite imprimerie qui utilise de l'encre végétale. Tout le monde approuve. J'aime bien ce petit cercle hebdomadaire où tous ces innocents refont le monde en se disant qu'ils vont consommer Max Havelaar au supermarché. On mange pas mal et il suffit de parler du nouveau livre sur le bio ou le commerce équitable pour occuper l'ensemble du groupe pour le prochain mois et repousser à la rencontre suivante la recherche de solutions. Les gens ont envie de changer le monde sans changer de mode de vie, donc en leur apportant des solutions de déculpabilisation et des diversions, on peut occulter leur envie de réforme indéfiniment. Si l'on ajoute à cela la production continuelle d'ouvrages excellents dans leur analyse mais peu réalistes dans les solutions

proposées, ainsi qu'une décrédibilisation systématique des modes de vie alternatifs, on comprend comment on arrive à maintenir le status quo sans se donner trop de mal. En plus, plusieurs de mes clients, grands groupes de l'agro-alimentaire, ont créé des filiales dans le « *bio* » et « *l'équitable* ». Toutes les parts de marché sont bonnes à prendre. Et si quelques hippies en costume nostalgiques des années 60 sont prêts à payer 50 % plus cher pour des produits qui coûtent, pour certains, moins cher à produire et à livrer, sans même qu'on ait besoin d'en faire la publicité, alors je pense que je peux d'ores et déjà prendre ma retraite. Le boulot est fait.

14h22

Je repasse par le bureau pour terminer de me préparer et je file au Hilton, où la Commission Bancaire organise une journée « *Finance Islamique : enjeux, défis, solutions* ». Je dois parler à 15h30.

15h07

On me briefe à mon arrivée sur les sujets déjà abordés dans la journée. Plusieurs ministres du Golfe ont accepté de faire le déplacement en combinant leur séjour avec d'autres réunions de travail. Pas mal d'étudiants aussi, donc le risque de questions ouvertes. Quelques associations musulmanes dont nous avons identifié les membres clé et que nous tentons d'influencer. Le reste des présents ne change pas du public habituel des séminaires bancaires : presse financière, responsables des ventes, chargés de communication, auditeurs, ainsi que quelques musulmans qui travaillent dans des banques conventionnelles et qui ont obtenu de leurs responsables l'autorisation d'assister au séminaire en expliquant que cela peut être bénéfique côté business, tout ce petit monde n'attendant que la pause pour communier gaiement autour du buffet…

15h31

As-salaam alaikum (en prenant un très léger accent, les Arabes du Golfe sont toujours très touchés qu'un Blanc les salue dans leur langue, même après l'histoire des 60 dernières années). J'explique, en introduisant une dimension éthique, comment la finance islamique porte des valeurs très positives. Elle est en plein boom et peut apporter une excellente diversification, introduite dans un portefeuille plus classique. Je relève quelques anecdotes sur des projets à Dubai, Londres ou Istanbul financés de manière *Sharia-Compliant* grâce à l'aide experte de banques conventionnelles.

J'explique ensuite que pour réellement accéder au progrès, les pays en développement doivent se mettre à niveau du point de vue de leur régulation bancaire et financière (c'est à dire importer des cabinets d'expertise et des banques pour les endetter et les exploiter sur leur propre sol).

Enfin je conclus sur le rôle crucial que la finance islamique peut jouer dans la responsabilisation progressive du capitalisme financier et dans la prévention des prochaines crises. *Applaudissements.*

16h45

Les questions-réponses se passent bien : concernant l'essor des banques dans les pays en développement et l'hégémonie du système financier global, je réponds aux convaincus en leur faisant miroiter toujours plus de fluidité, de flexibilité, d'innovation et de dynamisme et j'endors l'espoir des sceptiques en leur expliquant que moi aussi j'ai souvent fait ce rêve de changement, ce constat de l'injustice du monde, mais que j'en suis arrivé à la conclusion qu'il faut changer les choses de l'intérieur, en s'investissant et en prenant des responsabilités sur le long terme.

Reste à faire un peu de suivi avec les associations, quelques initiatives de communication et le tour devrait être joué.

18h20

De retour au bureau, je vérifie les P&Ls (*Profits & Losses*) de la journée. Pas mal, mais la performance est cassée par quelques trades peu glorieux d'une nouvelle recrue. Encore une semaine sur ce rythme et il saute. Ses idées et stratégies sont bonnes mais il n'a pas la patience d'attendre le bon moment pour fermer ses positions, donc il vend toujours trop tôt en faisant de petites pertes.

19h30

Dîner avec le représentant d'un groupe de clients pour un contrat explosif et très juteux. Il s'agit de privatiser l'accès à l'eau à l'échelle planétaire. L'eau est l'ultime ressource stratégique, bien avant le pétrole. L'idée est d'abord de la vendre pour un prix dérisoire en prétextant la volonté de responsabiliser les collectivités et les Etats face à l'usage abusif de l'eau et au gaspillage, en prenant le temps de bien découper le marché et en se répartissant les zones stratégiques. Ensuite, une fois le marché établi et légèrement régulé, il est très facile d'augmenter le prix de manière très lente et très mesurée. Compte tenu de la consommation d'eau globale et de l'essor de l'Inde et de la Chine au cours du siècle à venir (un développement coûteux en eau), une hausse des prix, même infinitésimale, génère d'énormes profits. Alors bien sûr, les humanistes de tous bords sont déjà sur le pied de guerre en criant à la marchandisation de ce qui devrait être et rester, selon eux, un droit universel. Toujours très touchante, cette notion d'*universel* à laquelle les gens font appel comme s'ils interrogeaient les autres d'un non-lieu de l'espace intersidéral. Ma mission est de construire une stratégie applicable sur une dizaine d'années pour que ce qui semble inacceptable aujourd'hui aux yeux du monde entier devienne progressivement « *la seule voie raisonnable* ».

Pendant le dîner, je ne dis pas grand chose mais j'écoute attentivement le briefing de mon hôte : les initiatives en cours, les tentatives d'influences auprès des gouvernements, les alliés de la cause sensibles à quelques primes incitatives, les efforts d'assouplissement juridique et le noyautage des ONG travaillant sur le sujet. J'ai déjà ma petite idée sur la stratégie que je vais suggérer, mais ce serait trop maladroit d'en parler à ce stade, sans compter que le temps joue pour moi dans l'urgence que vont ressentir de manière toujours plus pressante mes clients, ainsi que la crainte que d'autres joueurs ne s'approprient le marché avant eux.

23h51

En voiture après avoir quitté le dîner, les éléments se mettent en place dans ma tête et ma stratégie pour la privatisation de l'eau prend forme : il s'agit de faire monter, partout dans le monde, la crainte de l'épuisement des ressources en eau. En infiltrant les organisations de défense de l'environnement les moins radicales, on pourra jouer à fond l'argument du développement durable et l'appel à la responsabilité quant à l'utilisation faite des ressources naturelles. Ensuite, on alimentera une prise de conscience à travers les médias dominants, destinée à canaliser le mécontentement et la crainte grandissante dans toutes les couches de la population. On mettra en avant quelques entreprises qui polluent et qui gaspillent en les accusant de mettre en péril notre avenir, on sacrifiera quelques patrons voyous, jusqu'à ce que la défense et la protection de l'eau devienne une cause majeure, internationale, globale. L'idée de contrôler la ressource aura alors du sens et il sera proposé d'en confier la gestion à des agences supranationales d'intérêt public. Bien sur, ces agences seront vite limitées dans la gestion opérationnelle de la ressource : maintien des quotas, optimisation des pompages, temps de livraison dans la distribution. Seulement alors pourront se présenter des intérêts privés , sous un visage désintéressé et providentiel , venus

apporter leur expertise et leur efficacité à une distribution de l'eau paralysée par le manque de flexibilité, d'efficacité technique, etc. On aura ainsi réussi à inverser complètement la donne, en se plaçant du côté de la responsabilité et du développement durable, tout en faisant demain porter nos arguments par nos opposants d'aujourd'hui. Oui je sais, quand on a l'esprit tordu, c'est dur de se redresser... mais dites moi donc comment vous vivez et je vous dirai ce que vous devez à des types comme moi.

1h46

Je referme doucement la porte de la maison. Pas un bruit, sauf le moteur du réfrigérateur que j'entends en traversant la cuisine. Côté jardin, rien. Je sens l'odeur de la pelouse tondue, à travers la fenêtre légèrement entrouverte. J'aperçois aussi une lumière furtive dans l'une des maisons voisines de l'autre côté des haies. Probablement quelqu'un qui s'est réveillé d'un mauvais rêve. Ça irait bien à ma vie, comme titre : « *un mauvais rêve* », sauf que de rêve, je n'en fais jamais, car je ne m'endors ni ne me réveille jamais. Pratiques ces petites pilules vertes de l'armée qui soignent les insomnies en en supprimant les effets. Ça réduit sérieusement l'espérance de vie mais, vu mon métier, si je me faisais des illusions quant à mes vieux jours, je serais en train de rêver, pour de vrai cette fois. Retour vers l'escalier, dont je monte les marches sans toucher la rampe. La porte des enfants est entrouverte. Je m'assieds par terre sur leur tapis de jeu, entre leurs deux lits. Leur souffle doux m'apaise. Mon seul moment de vérité de la journée. A moins qu'eux aussi ne me jouent la comédie. Mon cœur ralentit, je sens que dans cette nuit, dans cette chambre, auprès de mes enfants, je pourrais m'endormir. Mais je crains qu'avec le sommeil vienne la mort, après tant de nuits blanches passées les yeux ouverts dans l'obscurité. Je connais trop les ombres et les ténèbres de ma vie éveillé pour ne pas entrevoir la terreur que seraient mes rêves. Le seul petit problème, quand on est quelqu'un comme moi, c'est qu'il faut

toujours éviter de regarder avec trop de mélancolie ce que l'on a fait de sa vie dans le rétroviseur. Quand ça arrive, ça peut très vite se finir un revolver sur la tempe. Ça serait triste pour les gosses. Ils croiraient que j'ai fait ça parce que j'ai eu une mauvaise journée. Pour l'instant, je n'en suis pas là. Une qualité assez rare me maintient en vie : la flexibilité morale.

4h48

Le réveil va sonner dans 2 heures et 12 minutes. Elle dort encore...

EPISODE 22 | La Fin de ce monde…

Une figure furtive dans le métro, station Bonne Nouvelle, me renvoie à mon commencement en marche arrière. Cette figure, c'est celle de quelqu'un que j'ai connu dans une vie précédente. Dans cette vie, j'étais ingénieur dans une banque, récemment diplômé et prêt à tout pour prouver ma soumission au système, en croyant pouvoir en tirer avantage. C'est fou comme dans un regard, dans une attitude, tant d'émotions et de souvenirs peuvent ressurgir. C'est beau et c'est terrible à la fois. En une seconde, les dernières années défilent dans ma tête et dans mon cœur comme des flashs qui me font traverser le temps.

Enième boulot dans ma vie, premier jour en salle de marchés, l'odeur de la moquette et les sonneries des téléphones, voix des courtiers en toile de fond, le bip des portiques et le salut hypocrite de mes collègues. C'était il y a 7 ans, 7 mois et 16 jours.

J'ai quitté ce monde en paria. Le voilà qui ne finit pas de s'effondrer. Et avec lui l'arrogance de ses hérauts apparaissant aujourd'hui au reste du monde sous leur vrai jour. Sinistre, ce temps où les pires d'entre nous sont érigés en modèle.

Quand j'étais petit, je me demandais comment une maman qui fait le ménage pouvait être moins bien payée qu'un chef d'entreprise. Je pensais que l'on devait être récompensés en fonction de notre mérite et de nos efforts. Je rêvais de devenir éboueur pour pouvoir m'accrocher à l'arrière d'un camion poubelle, grisé par le vent dans les rues de Paris. Si l'on m'avait dit qu'un jour je serais payé pour faire des mathématiques...

Ce mode de vie est une imposture.

Plus on en profite, moins on est d'accord avec la phrase précédente.

La fin de ce monde, les malheureux la vivent depuis qu'ils sont nés, avec plus ou moins d'espoir mais toujours moins de droits. Toujours plus de problèmes, aussi. Victimes d'un système que d'autres ont conçu, que d'autres ont voulu et dont d'autres profitent, à commencer par toi et moi.

A une génération et quelques kilomètres près, j'aurai pu naître à Kafr el Dawar.

Ma vie aurait-elle été différente ? Aurais-je essayé de partir ? M'aurait-on traité comme un criminel ? M'aurait-on éreinté dans une usine de traitement du coton égyptien sous couvert de *développement du pays* ?

L'époque et les cols de chemise changent, mais les réflexes de domination sont encore là. Une colonisation qui ne dit plus son nom. Les contrats de dette et les protocoles du FMI ont remplacé les fusils. Les Oncle Toms et les Sidi Brahims ont remplacé les fonctionnaires coloniaux dans le rôle d'exploitants de leurs frères et sœurs. Les spectacles de danse du ventre ont pris la place des expositions coloniales, et la cité de l'immigration et de l'identité nationale celle du musée des colonies. Les entreprises se chargent de la besogne d'exploitation en lieu et place des compagnies d'antan. Le discours reste le même : il suffit de remplacer « *colonisation* » par « *coopération* », « *exploitation* » par « *développement* » et « *indigènes* » par « *partenaires privilégiés* ».

Nostalgiques ? Faites un tour à votre supermarché, rayon chocolat en poudre.... vous reprendre bien un *yabon Banania*.

Pas convaincus ? Remontez la rue Mouffetard à Paris jusqu'à la jolie place de la fontaine où vous pourrez profiter de l'une des plus intéressantes enseignes de Paris : ça s'appelle « *Au nègre joyeux* ». On y voit un Noir dansant allègrement. On pourrait faire tout un parcours touristique de ces attractions néo-coloniales

qui, j'en suis presque sûr, ne sont là que par hasard ou par manque de moyens pour rénover les morceaux les plus *colorés* de l'héritage Français *(sic)*.

Si nous faisions tous un voyage dans le temps 50 ans en arrière, quel genre de *colon* aurait été Nicolas Sarkozy et quel type de progressiste aurait été François Hollande ?

Jamel Debbouze aurait-il été *Moudjahid* ou *Harki* ?

Et soixante-dix ans en arrière, Brice Hortefeux aurait-il été résistant ou collabo ?

Max Gallo, pétainiste ou dans le maquis?

Et toi ? Et moi ?

Quel genre de traître ou de héros aurions-nous été ?

Quand on pose ces questions, on a bien raison d'avoir peur des réponses. Mais pas besoin de trop se torturer l'imagination en cherchant ce que les gens auraient fait dans le passé, puisqu'on voit de nos yeux ce qu'ils font dans le présent.

On ferait une erreur de se limiter à dire que « *les Français exploitent les Africains* ». D'abord parce que le peuple français, dans sa très grande majorité, souffre aussi à sa façon du même système dont souffrent les Africains. Les injustices ne sont bien sûr pas du même ordre et les mécanismes différents, mais les intérêts profitent aux mêmes. Il y des malheureux en Afrique. Il y en a aussi dans le Nord et l'Est de la France, ou dans les quartiers pauvres des grandes villes. Mineurs à la santé détruite abandonnés par la bonne société, enfants des cités exclus, stigmatisés et privés de leurs droits les plus élémentaires, ouvriers exploités obligés de toujours faire plus de sacrifices.

Voilà donc les bourreaux involontaires et instrumentalisés des autres, plus malheureux encore, dans le reste du monde ?

Sur un plan macro-économique et humain, on peut étudier comment la politique agricole commune, la criminalisation des immigrés, la distance sociale entre les gens, le surendettement des familles, le réchauffement climatique, la destruction progressive des sociétés traditionnelles, etc. sont les modules d'un même cercle vicieux. Son moteur : les intérêts, le capitalisme spéculatif, l'appât du gain et l'individu soumis à ses pulsions de consommateur, placé au centre de tout. Un petit groupe qui pense pouvoir tous nous asservir.

On écarte les critiques du système en les décrédibilisant aux yeux du grand public. Les opposants ? Celui-ci est un homme controversé, celui-là un hippie qui vit dans les bois. Cet autre-là est un gauchiste illettré. Cet autre encore est un dangereux indigène. Pas besoin de contrer les idées alternatives par des arguments, puisque l'on peut faire de leurs porteurs des épouvantails exclus des cercles autorisés que constituent les médias dominants, qui agissent comme des instances de validation et de crédibilisation dans l'imaginaire collectif.

Les gens souffrent. Dans leur travail, où ils vendent une partie d'eux-mêmes contre de l'argent, réduits dans leur identité à ce que dit d'eux leur CV. En compétition avec les travailleurs de la terre entière, leur condition est vouée à toujours être ajustée par le bas. Il y a toujours plus malheureux et plus désespéré que soi, donc il y a toujours un danger (ressenti) de perdre son emploi au profit d'un *autre*, tout aussi qualifié mais moins coûteux et souvent plus docile (voire les deux). Quel rapport à l'*autre* une société construit-elle lorsque cet *autre* est dépeint comme une menace, qu'elle soit clandestine sur le sol national ou déshumanisée quelque part en Chine, au Bangladesh ou en Roumanie ?

Quel rapport entre la guerre en Iraq et la crise des subprimes ?

Quel lien entre l'omniprésence médiatique de nos dirigeants et la hausse des prix au supermarché ?

Pris de manière isolée, ces événements trouvent des causes spécifiques et locales que les experts détaillent à longueur de journée sur écran large et par voie hertzienne.

Pourtant, si on les observe avec un peu de recul, ils sont les symptômes d'une maladie systémique et pas d'une simple inflammation locale :

En laissant de côté ici les velléités impérialistes des Américains (sans pour autant les nier) on peut voir, d'un point de vue économique que si les États-Unis ont attaqué l'Irak en dépit de l'avis du reste du monde, c'est parce qu'ils doivent absolument contrôler les ressources pétrolières du pays pour continuer à approvisionner leur industrie et leur secteur automobile en énergie et en composés pétrochimiques bon marchés. Si cet approvisionnement est stratégique pour eux, c'est que leur modèle de société est construit sur la nécessité de toujours consommer *plus* pour que les actionnaires des grandes entreprises puissent toujours gagner *plus*, donc il faut produire toujours *plus* pour toujours *moins* cher, ce qui veut dire délocaliser *plus*, optimiser *plus*, accélérer *plus*, vendre *plus*, fidéliser *plus*, virer *plus* et payer *moins*.

Qui commande ? Les entreprises. Et qui commande les entreprises? Le directeur général. Et qui commande le directeur général ? Les actionnaires.

Notons deux choses au passage :

- le statut d'actionnaire a ceci d'intéressant qu'il permet en fait d'être le *patron du patron*. La seule stimulation qu'un actionnaire

connaisse est le rendement de l'entreprise (via le paiement de dividendes et le cours des actions). Cela guide son choix du dirigeant, dont la principale compétence (voire la seule) réside dans sa capacité à gérer l'entreprise de façon à ce qu'elle génère des rendements toujours plus gros, plus réguliers, plus certains.

- l'entreprise est également appelée « *personne morale* ». Remarquable, ce qualificatif de moralité appliqué à un objet économique qui est structurellement incapable de l'être. Car l'entreprise est, au sens premier, dénuée de toute morale. Elle est un objet juridique et économique dont l'architecture est conçue pour permettre à des individus de mener une activité et d'en tirer des profits. « *Société Anonyme* » (S.A), « *Société à Responsabilité Limitée* (SARL), comme pour pouvoir se dédouaner de ses actes dans un monde où l'activité économique extrême a des conséquences destructrices sur nos vies et notre environnement.

De la même façon que pour l'invasion de l'Irak, si la crise des *subprimes* fait imploser l'économie américaine (et avec elle les autres zones économiques du globe), c'est que pour financer la consommation à frénétique des ménages, il a fallu accorder toujours *plus* de crédits, pour au passage toucher toujours *plus* d'intérêts et générer toujours *plus* de profits pour les actionnaires des banques, dopées par le surendettement endémique et la spéculation.

C'est donc ce mode de vie pris dans son ensemble qui explique que les individus soient incités à adopter des comportements génériques, et non des dynamiques isolées.

Les familles pensent devoir/vouloir consommer pour être heureuses, les banquiers doivent leur vendre des crédits, les entrepreneurs faire plus de profit pour plaire à leurs actionnaires donc vendre plus aux familles, les gouvernements mener des combats pour maintenir le mode de vie de ceux qui les mettent

au pouvoir en faisant leur promotion dans les médias qu'ils contrôlent et en finançant leurs campagnes à coup de millions...

Quant à l'individu ? Il peut soit être l'un de ceux qui vont asservir les autres, soit prendre sa place parmi ceux qui se font exploiter. S'il se sent d'humeur un peu rebelle, il peut s'il le souhaite s'inscrire dans un parti de Gauche radicale et consommer bio...

Un Français, c'est 1137 heures de télévision par an et 833 heures d'Internet donc 29 antidépresseurs.

C'est aussi 50 canettes de soda, 50 kilos de conserves, 50 000 litres d'eau soit 350 kilos de déchets.

Qu'est ce que je vous sers ? Vous reprendrez bien encore un peu de soumission...

De quelle liberté croyons-nous disposer dans une démocratie dérégulée aux prétentions civilisatrices, si ce n'est celle de nous soumettre ou de nous indigner dans des espaces autorisés ? Que représente le pouvoir politique, si ce n'est un droit de représentation médiatique, au sens comique et dramatique du terme ? Une influence maîtrisée de l'imaginaire collectif...

A propos du pouvoir, que serait le président de la République en visite officielle dans un village où tout le monde l'ignorerait ?

Les passants le croiseraient en regardant ailleurs. Le boulanger lui dirait qu'il manque 5 centimes et que la maison ne fait pas crédit. Un policier lui collerait un PV pour stationnement gênant. Sa voiture garée en diagonale au milieu de la route serait embarquée à la fourrière. Un autre lui retirerait son permis pour excès de vitesse. On lui ferait remarquer qu'il y a une loi en France et qu'elle vaut pour tous, même pour les petits bourgeois parisiens qui se trompent de route. Un médecin arriverait et prendrait sa tension, lui recommanderait de prendre un peu de

repos en lui indiquant l'autoroute pour rentrer chez lui...vite fait.

La politique des fois ça fait mal aux pieds. Mais bon... certains disent que c'est une vocation, d'autres pensent qu'on y rentre comme on entre en religion. Possible pour quelqu'un dont la foi se négocie comme l'honneur et la dignité en période de remaniement ministériel. En ce qui me concerne... non merci.

C'est aussi l'un des bénéfices que permet une prise de recul sur la vie de nos sociétés modernes. Relativiser cet hyper-temps, en évitant d'en perdre à croire que la Vérité viendra par la bouche de quelqu'un qui se regarde à la télévision.

Au-delà de la politique, des entreprises, des instances de contrôle et des écrans sur lesquels les bonnes nouvelles s'affichent en vert et les mauvaises en rouge, au-delà des discours et des expertises économiques, au-delà du FMI et de la banque mondiale, au-delà du CAC40, du NASDAQ et du DAX, au-delà de tout cela il y a la vie. Il y a des hommes et des femmes comme toi et moi, que Dieu a dotés d'un cœur et d'un esprit pour aimer, pour réfléchir, pour agir.

Je n'ai pas écrit ce livre pour te dégouter du travail, te couper l'envie de mener des études ambitieuses ou te pousser à abandonner tes projets. Bien au contraire. Je suis venu te poser une seule question :

Pourquoi ?

C'est cette question qui redonne du sens aux choses, pour peu que l'on cherche sincèrement à y répondre.

J'aimerais que tu mènes les études les plus belles et les plus poussées que te permettent tes capacités. J'aimerais que tu choisisses un travail qui te plaise et dans lequel tu te sentes bien, sans avoir à te soucier de ce qu'en disent le Medef ou le Wall

Street Journal. J'aimerais que tu aies des rêves et des projets beaucoup plus grands que l'univers des (économiquement) possibles, fait de *réalisme* et de *défaitisme*, dans lequel on voudrait t'enfermer.

J'aimerais que tu donnes du sens à tes choix et que les mots d'espoir, de justice, d'équité et de bonheur ne soient pas vains pour toi, comme ils l'ont trop souvent été pour moi.

Cette vie est la tienne.

Chaque seconde qui s'écoule te rapproche de sa fin.

Chaque seconde est un jour dans ce monde qui s'effondre. Chaque jour est une année et chaque année une vie. On observe le décompte, on attend le réveil. Il vient comme une douche froide, comme un avertissement sévère. On se lève un peu hébétés sans trop savoir ou regarder. On tâtonne, on cherche la lumière comme on cherche l'espoir.

Une lueur, un rayon, juste là... au bout du couloir.

BONUS | #BetterTomorrowz

5 ans plus tard…

Ce soir tu es invité à dîner chez des amis.

Contrairement aux apparences, c'est TOUT sauf un moment de détente : le contexte est tendu, la crise de nerfs attendue, la situation politique crispée… bref, il y a de l'embrouille dans l'air.

19h02

Surtout ne pas arriver à l'avance, tu vas te retrouver à devoir subir les classiques apartés pré-alimentaires en cuisine, qui t'indisposeront et t'obligeront à dire ce que tu penses à propos des autres convives, sur le mode de la confidence assassine de laquelle on ne revient pas.

N'arrive pas en retard non plus, tu risquerais de n'avoir plus d'autre choix que de t'asseoir à côté de Rudy (le cousin quarantenaire en survêtement Nastase) dont tu sais qu'il aura, comme à son habitude, dosé un savant mix de Brut de Fabergé et de Scorpio qui, sinon de repousser tout ce que le quartier compte d'insectes rampants, aura le mérite de parfumer agréablement les toilettes et la cage d'escalier. Civique est le Rudy.

Il convient de te poster discrètement aux abords du local à poubelles et de jaillir au moment opportun, à l'arrivée des autres invités. L'odeur aidant, il se pourrait même que l'on te propose d'être à une table pour toi tout seul. Vois-tu comme, avec un peu d'élégance et de savoir vivre, l'on peut être le plus acceptable misanthrope du monde.

20h38

Comme c'était à prévoir, rien ne s'est passé comme prévu : ton hôte, Karim, t'a surpris planqué comme un traitre derrière les ordures en train de raconter sur Facebook™ la vie que tu n'as pas. Les excuses que tu as tenté de bredouiller n'auraient même pas trompé un électeur du PS. Là dessus, les invités sont arrivés pile au moment où tu expliquais (en mimant, dans un accès d'euphorie) que tu avais fait tout ça pour ne pas être assis à côté de Rudy.

Et c'est très précisément là où tu t'es finalement retrouvé, à la différence près que cette fois-ci, alerté sur la probable présence de la voisine Sophie, l'ambitieux cousin avait entrepris d'ajouter une troisième effluve à son ignoble mélange (de l'eau de Cologne, pour faire *chic*) qu'il restituait par transpiration, laquelle venait opportunément perler sur ta veste en velours, comblant ainsi, sublime ironie, l'odeur de poisson mort que tu refoules encore. Pratique est le Rudy.

21h02

Les convives discutent : Bakary explique qu'*il faudrait une secousse politique pour rompre avec le système UMPS actuel, complètement gangrené*. Florent pense que *cela ne servirait à rien* : en effet, *à quoi bon espérer un changement qui ne viendra pas, puisque* selon lui *toutes les élites font partie des mêmes sociétés secrètes qui contrôlent notre monde*.

Marco triture l'avant dernier bouton de sa chemise et se demande s'il devrait enlever sa veste, dans un agité débat intérieur, qui le fait encore hésiter entre un style *sartorial smart en toute circonstance* (garder la veste, donc) et *friday casual chic* (enlever la veste, manches retroussées sur les avant-bras, deux boutons ouverts). Insupportable dilemme.

Souad, assise entre Bakary et Florent, clique frénétiquement sur le bouton *actualiser* de son smartphone, juste au cas où un mail d'une importance vitale lui serait parvenu durant l'interminable dixième de seconde qui vient de s'écouler depuis la dernière mise à jour.

Sophie, quant à elle, répond poliment à la conversation en essayant de n'être en désaccord avec personne, tandis que Rudy, à moitié affalé sur toi, tente désespérément de capter son attention, en lui adressant son plus beau regard, mode *merlan frit in the mood for love*.

Tu regardes ta montre pour la énième fois de la même minute, prenant un air détaché genre *méditation contemplative pré-hors d'œuvre*. Carine, la maîtresse de maison et aimable épouse de Karim, te prend sur le vif en te servant un septième verre d'eau pétillante:

Bah alors Boris, t'es où là ?

Les autres invités font silence et se tournent vers toi. Ils savent déjà que ton épouse t'a quitté il y a deux mois, que tu viens d'être gentiment éconduit de ton ex-nouveau job une semaine avant la fin de la période d'essai et découvrent en temps réel, suprême humiliation, que ton statut Facebook™ « *ce soir je dîne avec des amis de Harvard* », improvisé 24 minutes plus tôt dans le local à poubelles, a dûment obtenu zéro *like*.

Inutile de te dire qu'il y a de l'enjeu.

Pas la peine de te lancer dans un mea culpa. Ceux-là n'ont pas une once de pitié pour toi et savent que dans la situation inverse, tu ne leur aurais pas laissé la moindre chance de sauver la face. Passage en force obligatoire, donc.

21h52

Tu prends une gorgée d'eau, en les ajustant un par un du regard, puis tu te lances…

Vous voulez savoir où je suis ? Au milieu du néant, perdu dans une forêt où les trous noirs auraient remplacé les arbres.

Je vois dans vos yeux comme dans la cuvette des toilettes, misérables et dociles employés fiers de votre servitude.

Je vous vois pimpants et brillants, le cou enserré dans vos cravates comme des condamnés prêts à être pendus de nouveau, chaque matin.

Je vous vois assis là, face à moi, comme des juges devant un accusé, portant sur moi le regard du (réciproque) mépris. Vous m'éprouvez comme je vous réprouve, me testez comme je vous déteste et, si mon ramage vous débecte, votre plumage me délecte.

Pathétique je suis. J'ai le cerveau à l'envers dans un monde qui marche sur la tête, donc forcément à l'endroit quand je vous assène cette vérité.

Si vous êtes des gens normaux, je réclame le droit d'être fou, qu'on m'enferme loin de vous, là où renait la fantaisie.

A votre médiocrité, je préfère l'anomalie en CDI. La mienne s'exprime en couleurs, trop large pour rentrer dans vos cases noires et blanches.

Je ne serai pas l'employé du mois. Je ne choisirai pas le papier peint de la chambre des enfants que je n'aurai pas avec la femme que je n'ai plus.

Je n'aurai pas de cartes de visite réversibles prouvant ma valeur à des amis instantanés. Chacun sa solitude, emmuré dans un appartement payé à crédit avec l'argent que l'on n'a pas, fruit du travail que l'on n'a pas, sauvant l'honneur que l'on n'a plus.

On est la génération #Hashtag, nos priorités sont des tendances, nos revendications des humeurs partagées sur les réseaux sociaux. On vit par procuration, entre la personne que l'on est et celle que l'on aimerait devenir, condamnés à n'être que les ternes doublures de nos icônes déchues.

Oui je suis minable, à force de vivre en terrain miné. Mine dépitée, J'étouffe de ce monde, le rire dégouté. A force de les répéter, j'ai fini par croire à mes propres mensonges, laissez moi plonger au fond d'un gouffre et si l'on me cherche, je suis dans le quartier des fausses notes, rue des abîmes, impasse des cœurs brisés.

Qui d'entre vous oserait me donner une leçon de vie ?

Toi Marco, qui pense que l'existence se résume à la coupe de tes costumes, trop occupé pour voir que ceux qui t'entourent se fichent de toi ?

Toi Souad, la célibataire working girl, noyée dans tes dossiers, le nez dans ton Blackberry pour oublier la solitude de tes nocturnes surgelés ?

Toi Florent, qui pense que le monde entier conspire à ta perte, passant tes nuits sur internet à chercher l'ultime vérité reptilluminatesque, sponsorisé par Pôle Emploi ?

Toi Bakary, lassé par les partis politiques classiques, exaspéré au point de devenir l'un de ces Noirs de service que l'extrême Droite affectionne tant ?

Toi Carine, la gentille fille de Gauche qui croyait s'encanailler en épousant un Arabe, venue habiter en banlieue, parce que ça fait bien lors des réunions du parti ?

Toi Sophie, que je ne connais pas encore mais que je déteste cordialement ? A en juger par ta seule présence ici, tu fais déjà partie du gang des losers…

Ou bien toi Karim, qui n'as toujours pas avoué à Carine que tu as voté Sarkozy juste par optimisation fiscale ? Avec tes grands discours sur la justice sociale, tu me fais bien rire…

Croyez moi, les amis, nous sommes les nouveaux misérables : ceux dont la condition est semblable à celle d'opprimés consentants.

Quand une société est marquée par l'injustice, ce n'est plus la désobéissance civile qui est un problème, mais l'obéissance servile. Voilà pourquoi notre calme est anormal. Nos étoiles sont mortes, nos colères oubliées.

Je ne suis qu'un triste sire, venu bien malgré moi vous le rappeler.

22h17

Les autres invités sont pétrifiés, le sang encore glacé par ta tirade qui, n'en souris pas trop tôt, a eu son petit effet. Carine est restée figée, son plateau entre les mains. Karim est debout immobile, dans le couloir. Sophie semble incapable de cligner des yeux, ses mèches de cheveux flottant dans l'air, tandis que Rudy, à ta droite, est en train de fouiller son sac, sans raison apparente.

Tu crois enfin pouvoir savourer l'une de ces victoires rhétoriques que tu affectionnes tant quand, de digression en métaphore, tu parviens à faire diversion.

C'est sans compter sur Rudy qui, après avoir vidé la moitié de son sac sur la table, semble avoir finalement trouvé ce qu'il cherchait. Il t'adresse un regard en coin et sort lentement l'objet, presque oublié au fond de sa besace depuis des semaines. Il est sale, taché, griffonné mais il n'y a pas d'erreur possible : ce qu'il tient dans la main signe ton point final.

Rudy se tourne vers Sophie et dit :

Franchement, t'as vu comment il a assuré Boris ? J'aurais pas cru qu'il serait capable d'apprendre par cœur un chapitre entier d'un livre et de le rejouer là, comme ça, au milieu du dîner. Tiens, c'est juste là, page 176 dans FoulExpress… bah, bravo mon Boris, t'as failli nous faire peur !!!

Le livre circule, fait le tour de la table, tandis que chaque convive prend acte de ta supercherie et, levant les yeux du texte pour les poser sur toi, te renvoie, sinon du dédain, du moins de la pitié.

Tu sais maintenant que la soirée sera mauvaise mais, à mesure que la honte vient te nouer l'estomac, tu pourras trouver consolation dans l'idée que les choses sont forcément vouées à s'améliorer, maintenant que tu es tombé si bas.

Vengeur est le Rudy.

Epilogue | Douce lumière

Quand j'étais petit, je croyais qu'un jour on vivrait tous heureux,
Que la tristesse du monde s'en irait juste en fermant les yeux,
Au-delà des océans, plus loin que l'horizon,
Un univers merveilleux abrite mes rêves d'enfants,
Des souvenirs parfois tristes, souvent joyeux.

Quand j'étais petit, je pensais qu'on aurait tous les droits de l'Homme, que je serais un superdocteur se déplaçant en aéroglisseur. Du haut des tours flottantes, je repérerais mon chemin à travers la ville, je soignerais mes patients avec des pilules de couleurs au cœur de chocolat. Je partirais en vacances dans l'espace, assis sur le dos d'une fusée, solidement attaché pour éviter de lâcher prise au moment du décollage. Je débarquerais sur la lune, pour ne pas avoir froid mon col remonté, puis sauterais de cratère en cratère en faisant des bonds gigantesques grâce à mes semelles montées sur ressorts. Là je m'assiérais faisant face à ma Terre, cherchant mon continent, mon pays, ma région, mon village, ma famille. De là-haut, l'Afrique semble être un ogre, l'Europe un troll qui court, chaussé d'un boulet à un pied, à l'autre d'une longue botte italienne. Je me voyais grand comme mon père, mon père grand comme un arbre, l'arbre effleurant les nuages et moi récompensé du soleil les jours où je resterais sage.

Quand j'étais petit, je pensais que les animaux parlaient notre langue mais attendaient que les humains soient partis pour reprendre leur conversation. Les bébés, à coup sûr, devaient être dans la confidence, donc je m'en voulais d'avoir trop grandi pour pouvoir m'en rappeler. Quand je prenais l'avion, je collais mes yeux au hublot et me demandais pourquoi les voitures roulaient soudainement si lentement, en me disant que les autoroutes dessinaient des formes de signalisation à l'attention des visiteurs

interplanétaires. Je pensais que chaque chiffre avait son caractère. J'essayais de les comprendre et de les apprivoiser. Ils se liaient d'amitié pour former des nombres, parfois complexes ou s'attachaient à des lettres, ce qui se finissait forcément par des équations toujours plus difficiles à résoudre. A la limite de la solution, je me sentais comme en dérive intégrale alors je prenais la tangente, changeant de direction à chaque point d'inflexion. Récurrentes, les suites de mes idées cherchant leurs arguments trouvaient toujours plus de problèmes que de schémas de résolution.

Quand j'étais petit, je pensais que la maîtresse avait une vie secrète, qu'elle enseignait la nuit à une classe d'ombres enfantines et muettes. Je pensais que le monde était construit comme un empire de Légo que Dieu avait ordonné, chacun de nous à une place qui nous est assignée. Je pensais à Lui fort dans mon cœur d'enfant, j'espérais, puis venait le jour et avec lui les ombres se dissipaient.

Quand j'étais petit, je croyais que quand je serai grand j'oublierais,
Mais chaque mot, chaque phrase reste en moi gravée à jamais.
Mes rêves et mes cauchemars,
mes peurs et mes espoirs
Sont rangés, classés, indélébiles dans ma mémoire.

Ma mémoire, comme luit dans la nuit une douce lumière,
Foul Express, ou l'histoire d'un gosse un peu solitaire...

NOTES

Le site internet de l'association FoulExpress, fondée avec les lecteurs, qui produit régulièrement des articles et des conférences sur des questions de société :
http://www.foulexpress.com

La page Facebook de FoulExpress:
https://www.facebook.com/FoulExpressOfficiel

Le compte Twitter de FoulExpress:
https://twitter.com/FoulExpress

Le site internet de Marwan Muhammad, où vous pouvez retrouver ses articles, ses conférences et ses vidéos :
http://www.marwanmuhammad.com/

La page Facebook de Marwan Muhammad :
https://www.facebook.com/MarwanMuhammadOfficiel

Le compte Twitter de Marwan Muhammad :
https://twitter.com/Marwan_FX

✸✸✸